

LA
BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants.



DIXIÈME ANNÉE

1870

VEVEY
J.-A. RECDON, ÉDITEUR

Vevey. — Impr. Alph. Recorden.

LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants.

DIXIÈME ANNÉE

Le prophète Esaïe.

II

Il ne peut être question, mes chers enfants, de vous donner, dans ces modestes *Études*, une explication détaillée des prophéties d'Esaïe. Il faudrait un volume pour cela, et d'ailleurs il serait fort difficile de l'écrire de manière à le mettre toujours à la portée de vos jeunes intelligences. Plus tard, si le Seigneur tarde et vous laisse grandir ici-bas, vous pourrez étudier avec fruit ces soixante-six chapitres, écrits, sous l'inspiration de l'Esprit du Christ qui était en lui, par cet homme de Dieu.

Dans le passage (1 Pier. I, 11), auquel je viens de faire allusion, il est ajouté que cet Esprit du Christ rendait par avance témoignage par les prophètes, en déclarant les souffrances qui devaient arriver au Christ et les gloires qui suivraient. Les souffrances du Messie, et les gloires qui devaient leur succéder : telles sont, en effet, les deux grandes divisions, sous lesquelles peuvent se ranger toutes les prédictions des principaux

faits qui font l'objet de la Prophétie. Les premières, soit celles qui se rapportent aux souffrances du Christ ont été accomplies et presque toujours de la manière la plus littérale. Comparez, par exemple, dans le seul Ps. XXII, le vers. 1, avec Matth. XXVII, 46 ; le vers. 7, avec Marc XV, 29 ; le vers. 8, avec Matth. XXVII, 43 ; le vers. 16, avec Luc XXIII, 33 ; le vers. 18 avec Jean XIX, 24, etc. Voilà ce qui a été montré mille ans d'avance par l'Esprit de Dieu au roi-prophète. Quelle merveille ! Quant à la seconde classe des prophéties, celles qui se rapportent aux gloires qui devaient suivre les souffrances du Messie, la résurrection du Sauveur, son ascension et sa séance à la droite de Dieu en ont commencé l'accomplissement ; mais la plupart d'entre elles sont relatives au glorieux retour du Seigneur et à son règne, et par conséquent à des faits qui sont encore à venir. Eh ! bien, mes chers enfants, c'est des prophéties messianiques, c'est-à-dire qui ont rapport au Messie ou au Christ, dans le livre du prophète Esaïe, que je voudrais vous entretenir aujourd'hui. Je le fais en demandant à Dieu d'éclairer vos intelligences et d'ouvrir vos cœurs à sa Parole, au moyen de son Esprit de sagesse et de révélation dans les choses qui regardent sa connaissance.

Souvenez-vous qu'Esaïe a prophétisé plus de sept-cents ans avant la venue de Jésus-Christ. On trouve dans son livre plus de 90 passages qui sont cités ou rappelés dans le Nouveau Testament ; quelques-uns même le sont plusieurs fois. Le Prophète ne paraît jamais plus élevé que quand, au bout d'une perspective de sept siècles, il aperçoit en esprit le Saint d'Israël, son Rédempteur ; quand il le voit dans sa forme hu-

maine de Sauveur, tantôt profondément abaissé, et tantôt élevé au-dessus de toutes choses, et quand son âme altérée et remplie d'amour se nourrit et se rassasie avec délices en le contemplant ; de là vient aussi que, dans ces derniers temps, les disciples du Seigneur Jésus trouvent, dans ce livre prophétique, une nourriture excellente pour fortifier leur foi, ranimer leur amour et leur espérance, jusqu'au jour où leur Seigneur apparaîtra dans sa gloire. On trouve, en effet, dans ces prophéties, tout ce qu'il est essentiel de savoir et de croire pour notre salut, relativement à la personne de Jésus-Christ, à la rédemption par son sang et à la gloire qu'il a acquise.

Esaïe parle du Seigneur avec tant de clarté, qu'il semble parfois qu'on lit plutôt la narration d'un évangéliste ou d'un apôtre, que celle d'un prophète de l'Ancien Testament. Aussi l'a-t-on appelé le cinquième évangéliste.

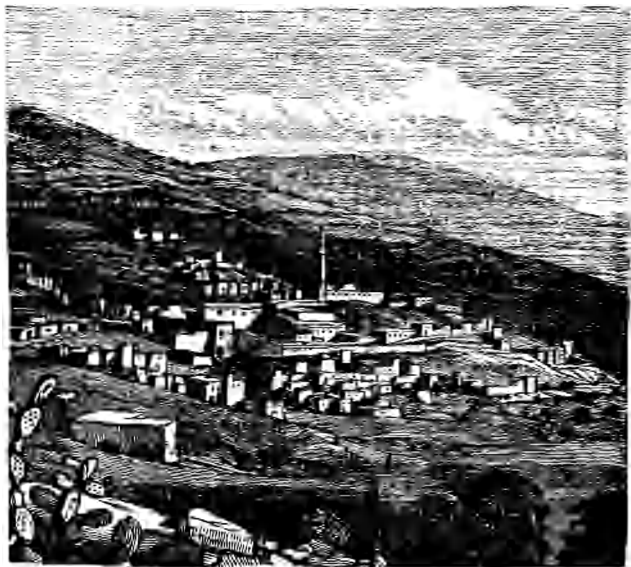
Ses prophéties rendent le témoignage le plus clair et le plus concluant à la divinité éternelle du Fils de Dieu ; elles nous le montrent comme étant Jéhovah, le Dieu des armées, le Créateur et le conservateur de toutes choses. Nous avons déjà vu, dans notre précédente Etude, que l'Eternel dont le prophète vit la gloire, quand il reçut sa vocation, était réellement le Fils. Quoi de plus majestueux que ces paroles qu'on lit dans Esaïe XLV : « Ainsi a dit l'Eternel qui a créé les cieus, lui qui est le Dieu qui a formé la terre et qui l'a faite..... : Je suis l'Eternel, et il n'y en a point d'autre.... Il n'y a point d'autre Dieu que moi ; il n'y a point de Dieu fort, juste et sauveur que moi. Vous tous les bouts de la terre, regardez vers moi, et soyez sauvés, car je suis

Dieu, et il n'y en a point d'autre, J'ai juré par moi-même, et la parole est sortie en justice de ma bouche, et elle ne sera point révoquée, que tout genou se pliera devant moi, et que toute langue jurera par moi ! » Maintenant, si l'on demande : Qui est ce seul Dieu éternel ? L'apôtre Paul répond : C'est le Seigneur Jésus-Christ, devant le tribunal duquel tous doivent comparaître (Rom. XIV, 10, 11) ; c'est Celui devant qui tout genou doit se plier (Phil. II, 10, 11).

Les témoignages d'Ésaïe concernant Jésus-Christ et sa première venue ici-bas, que l'on trouve cités dans le Nouveau Testament, sont, entr'autres, les suivants : Ces paroles du Prophète (XL, 3) : « La voix de celui qui crie au désert est : Préparez le chemin de l'Éternel ; dressez parmi les landes les sentiers à notre Dieu. » Or Jean Baptiste en a fait l'application à sa personne, comme précurseur de Jésus, ici appelé l'Éternel et notre Dieu (Jean I, 23). Les évangélistes ont aussi présenté cette prophétie comme regardant Jean Baptiste (Matth. III, 3, etc.) ; et Zacharie, son père, y fait allusion dans son cantique de louanges (Luc I, 76).

Ésaïe avait aussi prédit en termes formels, que Jésus, désigné par le nom d'Emmanuel (Dieu avec nous) devait naître miraculeusement d'une *Vierge* (chap. VII, 14, comparé à Matth. I, 22, 23).

Ailleurs (chap. IX, 5, 6), cette naissance de Jésus, Fils de Dieu et Fils de l'homme, est annoncée en ces termes : « L'Enfant nous est né, le Fils nous a été donné, et l'empire a été posé sur son épaule. Son nom est l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort et puissant, le Père d'éternité, le Prince de paix. Il n'y aura point de fin à l'accroissement de son empire et à la prospé-



VUE DE NAZARETH.

rité sur le trône de David et sur son règne, pour l'affermir et l'établir en jugement et en justice dès maintenant et à toujours. » C'est à cette prophétie que l'ange Gabriel fit allusion, en annonçant la naissance de ce divin enfant à la bienheureuse servante du Seigneur (Luc 1, 32, 33).

Lorsque le Seigneur Jésus entra un jour, comme prophète et docteur, dans la synagogue de Nazareth, il lut ces paroles d'Ésaïe (LXI, 1) : « L'Esprit du Seigneur l'Éternel est sur moi ; c'est pourquoi l'Éternel m'a oint pour évangéliser aux débonnaires : il m'a envoyé pour

guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour publier aux captifs la liberté, et aux prisonniers l'ouverture de la prison, pour publier l'an de la bienveillance de l'Éternel.» Après avoir fait cette lecture, le Sauveur en fit l'application à sa personne, à sa doctrine et à ses œuvres, en disant : « Aujourd'hui cette Ecriture est accomplie, vous l'entendant » (Luc IV, 21) ; et cela par le fait que Celui que faisait parler l'Esprit prophétique en Esaïe venait lui-même de prononcer ces paroles.

Quant aux souffrances du Christ et aux gloires dont elles seraient suivies, nul prophète n'a été rendu capable, plus qu'Esaïe, de les décrire en termes aussi précis, en en parlant plutôt comme historien, témoin racontant des faits, que comme prophète les annonçant à l'avance. C'est ce qu'il fait particulièrement dans le cinquante-troisième chapitre de ses révélations ; là il peint Jésus-Christ, comme l'Agneau de Dieu qui porte nos péchés, sous les traits les plus vifs et les plus touchants ; là, entre autres, il dit de Lui :

« Il est le méprisé et le rejeté des hommes, homme de douleurs et sachant ce que c'est que la langueur ; et nous avons comme caché notre visage arrière de lui, tant il était méprisé ; et nous ne l'avons rien estimé. Mais il a porté nos langueurs, et il a chargé nos douleurs ; et nous avons estimé qu'étant ainsi frappé, il était battu de Dieu, et affligé. Or il était navré pour nos forfaits, et froissé pour nos iniquités : l'amende qui nous apporte la paix a été sur lui, et par sa meurtrissure nous avons la guérison. Nous avons tous été errants comme des brebis ; nous nous sommes détournés chacun en suivant son propre chemin : et l'Éternel a fait venir sur lui l'iniquité de nous tous. Chacun lui

demande, et il en est affligé ; toutefois il n'a point ouvert sa bouche ; il a été mené à la boucherie comme un agneau, et comme une brebis muette devant celui qui la tond, et il n'a point ouvert sa bouche. Il a été enlevé de la force de l'angoisse et de la condamnation ; mais qui racontera sa durée ? Car il a été retranché de la terre des vivants ; et la plaie lui a été faite pour le forfait de mon peuple.»

Dans son agonie et sa mort, puis en reprenant, par sa résurrection, une vie impérissable, le Seigneur Jésus a pleinement accompli ces paroles prophétiques. Les deux derniers versets, cités ci-dessus, furent le texte que Philippe appliqua à Jésus-Christ, dans l'explication qu'il en donna avec tant de force et de clarté à l'eunuque de la reine d'Ethiopie, que cet homme crut au Seigneur, fut baptisé et continua son voyage, rempli de joie (voyez Actes VIII, 26-39).

«Or, on avait ordonné son sépulcre avec les méchants, mais il a été avec le riche en sa mort ; car il n'avait point fait d'outrage, et il ne s'est point trouvé de fraude en sa bouche. »

Ainsi, comme le dit Paul, le Christ a été enseveli selon les Ecritures, ou comme il était écrit de lui dans les saintes lettres. Voyez 1 Cor. XV, 4 et 1 Pier. II, 22.

«Toutefois l'Éternel l'ayant voulu froisser, l'a mis en langueur. Après qu'il aura mis son âme en oblation pour le péché, il se verra de la postérité, il prolongera ses jours, et le bon plaisir de l'Éternel prospérera en sa main. Il jouira du travail de son âme, et en sera rassasié ; mon serviteur juste en justifiera plusieurs par la connaissance qu'ils auront de lui, et lui-même portera

leurs iniquités. C'est pourquoi je lui donnerai son partage parmi les grands, et il partagera le butin avec les puissants, parce qu'il aura livré son âme à la mort, qu'il aura été mis au rang des transgresseurs, et que lui-même aura porté les péchés de plusieurs, et aura intercédé pour les transgresseurs.»

Notre Sauveur s'est expressément appliqué à lui-même un des détails de cette dernière prédiction, lorsqu'à l'approche de ses souffrances, il dit à ses disciples : « Il faut que ceci qui est écrit soit encore accompli en moi : Il a été mis au rang des malfaiteurs » (Luc XXII, 37).

Quant aux descriptions des glorieuses conséquences de la mort et de la résurrection de Jésus, elles abondent dans les révélations d'Ésaïe, et spécialement dans les derniers chapitres. Que Dieu vous donne, chers enfants, de les méditer, de les comprendre, au moins en partie, et de vous en approprier ce qui regarde l'Église de Dieu par une foi sincère en Jésus-Christ, qui en est l'objet, la source et la cause.

QUESTIONS SUR « LE PROPHÈTE ESAÏE, II. »

1. Qui est-ce qui inspirait Esaïe et les autres prophètes ?
2. Quelles sont les deux grandes divisions de toute la Prophétie ?
3. Celles de la première division sont-elles accomplies ?
4. De quelle manière le plus souvent ?
5. Citez-en quelques exemples.
6. Combien de temps à l'avance ces faits étaient-ils montrés à David ?
7. Y a-t-il des prophéties de la seconde classe qui soient accomplies, et lesquelles ?
8. Quelles sont celles qui sont encore à venir ?

9. Quand est-ce qu'Esaië a prophétisé ?
10. Y a-t-il beaucoup de passages de son livre qui soient cités ou rappelés dans le Nouveau Testament ?
11. Que trouve-t-on dans ces prophéties relativement à Jésus-Christ ?
12. Comment a-t-on appelé Esaië ?
13. A quoi, d'abord, ses prophéties rendent-elles un témoignage clair et concluant ?
14. Que dit-il touchant Jean-Baptiste ?
15. Que prédit-il au sujet de la naissance de Jésus ?
16. Que dit le Seigneur Jésus, après avoir lu Es. LXI, 1 dans la synagogue de Nazareth ?
17. Dans quel chapitre d'Esaië est-il surtout question des souffrances de Jésus-Christ ?
18. Comment le prophète les décrit-il ?
19. Où trouve-t-on surtout, dans le livre d'Esaië, les descriptions des glorieuses conséquences de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ ?



Le jour des noces.

La nuit avait été neigeuse, le matin qui suivit était splendide. Tous les toits et les arbres étaient couverts d'un manteau éclatant de blancheur, et pas une tache ne ternissait la beauté pure du paysage. La boue et la fange, la branche morte et la feuille sèche, la brique et la pierre, le chaume et la haie, le fossé et le ruisseau étaient tous cachés sous l'enveloppe fragile qui étincelait aux rayons d'un soleil matinal.

— Froid, froid comme en Laponie, Nora ! dit un monsieur en sortant d'une jolie maison de campagne,

située au milieu de cette scène d'hiver ; — mais si tu es chaudement vêtue, cela ne te fera pas de mal. Et il avança accompagné d'une jeune dame enveloppée d'un bon manteau de fourrure.

— Quel matin pour la noce, s'écria-t-elle en frissonnant, mais que c'est beau, que c'est magnifique ! Voyez, pas une parcelle de quoi que ce soit pour assombrir le paysage, jusqu'à leurs extrémités les branches dépouillées sont comme chargées de diamants. C'est presque dommage de marcher sur ce pur et joli tapis ; — mais je dois vous prier d'attendre un instant, mon cher oncle, j'ai laissé tomber mon mouchoir de poche ; il est là près de la porte. Oh ! comme il est sale ; il faut que je coure en chercher un autre ; ce ne peut être le mien.

Elle revint bientôt en disant : — Oui, c'est bien le mouchoir que j'avais préparé, mais il paraît d'une couleur si étrange, que je croyais m'être trompée.

— J'espère que tu n'as pas fait pis, et que tu n'as pas mis une robe sale, Nora, dit son oncle gravement ; tu sais que ce sera une réunion brillante et gaie que celle qui a lieu ce matin chez notre ami.

Nora fut bien déconcertée, car sa robe paraissait d'un blanc peu propre ou d'un jaune pâle. Mais après avoir regardé un moment d'un air étonné et vexé, sa figure s'illumina de nouveau. — Oh ! maintenant je sais ce que c'est ! s'écria-t-elle. Ne voyez-vous pas, mon cher oncle, que tout ce qui prétend à la blancheur est effacé par la neige éblouissante, que rien, pas même la fumée de la cheminée n'a essayé de souiller. Ma robe, je n'en doute pas, paraîtra aussi belle que les autres ; mais que j'étais stupide de ne pas voir ce qui rendait mon mouchoir si laid !

— Est-ce bien cela ? répliqua son oncle froidement ; alors viens. Nous allons voir si ta blanchisseuse est en faute ou non ; mais j'espère que tu ne te feras pas remarquer par ta saleté.

Nora répondit en riant que ni tissu, ni savon, ni habileté ne pouvaient produire rien qui pût supporter un instant d'être comparé avec la neige fraîchement tombée.

Tout en causant, ils atteignirent leur destination qui se trouvait à une petite distance ; et le bon oncle vit bientôt sa nièce au milieu de l'heureux groupe de ses jeunes amies, aussi belle et aussi élégante qu'aucune d'elles.

— Eh bien, cher oncle, dit-elle comme ils rentraient à la maison après les divertissements de la journée, avez-vous remarqué quelque singularité dans la couleur de ma robe, après tous vos doutes sur sa propreté ?

— Non, je n'y ai rien vu qui contrastât avec celles de toutes les compagnes, ma chère ; toutes vous paraissiez sales en comparaison de la pureté éblouissante du paysage au dehors de la maison.

— C'était vraiment un jour peu favorable pour les robes blanches, mais je n'eusse jamais cru que vous nous observeriez autant, ni que vous prissiez autant d'intérêt à mon extérieur, cher oncle.

— Je m'intéresse à tout ce qui te concerne, mon enfant ; et étant invité à d'autres noces auxquelles je désire que tu m'accompagnes, il est important que la parure avec laquelle tu devras y paraître soit préparée soigneusement à l'avance.

— Cher oncle, où cela peut-il être ? Ce doit être vrai-

ment quelque chose de bien important, pour que vous pensiez même à ma robe.

— C'est la seule chose pour laquelle je sois ardemment soucieux de ta toilette, ma précieuse enfant, dit-il en regardant avec affection ce jeune visage tourné vers lui avec une expression de doute et de curiosité. C'est au souper des noces de l'Agneau. Ma Nora est-elle prête à m'y accompagner ? A-t-elle une robe blanche et assez belle pour supporter le regard scrutateur du Roi lorsqu'il entrera pour voir ses hôtes ? Elle doit être plus blanche que la neige, brillante comme la lumière, plus blanche qu'aucun foulon ne pourrait la rendre ici-bas. As-tu une telle robe, mon enfant ?

— Je crains que non, mon oncle, dit-elle en hésitant. Je sais que je ne suis pas assez sainte pour le regard pénétrant de Dieu.

— Tu ne pourrais donc pas assister à ces noces, Nora, sans être sûre d'être rejetée par l'Époux ; car nul hôte ne peut s'y asseoir sans être revêtu de la robe qu'il a lui-même prescrite.

— Je désire sincèrement d'être bonne, cher oncle. Vous ne savez pas combien je prends de résolutions pour cela, et combien il m'est difficile de les tenir. Cet hiver j'ai commencé à travailler pour les pauvres et à les visiter. Je donne tout ce que je puis économiser. J'enseigne les enfants à l'école ; et toutes ces choses sont bonnes, n'est-ce pas ?

— Tout à fait bonnes, ma chère Nora, et de bonne réputation auprès de tes semblables. Elles sont comme ta robe blanche, qui paraissait assez propre parmi celles qui n'étaient pas plus blanches ; mais qui, comparée à la neige, paraissait complètement sale. Compare

tes efforts pour la sainteté, tes bonnes résolutions, tes bonnes actions que tu viens de nommer, à la justice de Dieu pure et sans tache, et vois ce qu'elles semblent.

— J'avoue qu'elles semblent comme mon mouchoir de batiste sur la neige fraîchement tombée — un chiffon sale.

— Tout juste, chère Nora. Alors nous devons renoncer à l'espoir de filer avec nos bonnes œuvres ce vêtement de noces, n'est-ce pas ? Rien de ce que nous pouvons produire ne peut être présenté à Dieu comme un titre d'acceptation pour l'avenir ou d'expiation pour le passé. Laissés à nous-mêmes, nous sommes dans un triste état pour répondre aux invitations d'entrer dans la grande salle d'audience du Roi des rois. Cependant nous devons y paraître, soit pour participer à la joie et à la bénédiction, soit pour subir la douleur et la honte à jamais. As-tu jamais pensé à cela, ou un sujet si sérieux t'est-il désagréable ?

— Vous avez su le rendre intéressant pour moi, mon cher et bon oncle, par la manière dont vous l'avez amené, et je désire beaucoup apprendre tout ce que vous voudrez m'enseigner ; mais je sais que, trop souvent, j'ai repoussé de telles pensées, comme étant tristes et importunes ; c'est pourquoi mon cœur ne peut que difficilement être touché par l'amour de Dieu. Dites-moi comment je puis espérer d'être avec vous parmi les conviés.

— Il y a une robe, chère enfant — une robe d'une beauté merveilleuse — préparée pour tous ceux qui, mettant de côté toute autre, désirent réellement en être revêtus. C'est une robe de prix, et cependant un don gratuit. En un mot, c'est Christ lui-même —

« Christ, notre Justice, » en qui tous les croyants sont agréables devant Dieu. Croire en Lui, l'accepter avec la conscience de notre complète faiblesse et de notre état de péché, l'accepter comme ayant ôté nos péchés par son sang précieux, c'est être sauvé. C'est là nous revêtir de la robe qui peut supporter l'examen le plus pénétrant, qui brillera dans une beauté immaculée à jamais. Ainsi parés, nous pouvons chanter avec le Prophète : « Je me réjouirai extrêmement en l'Éternel, et mon âme s'égaiera en mon Dieu ; car il m'a revêtu des vêtements du salut, et m'a couvert du manteau de la justice. » Le désir de Paul était aussi d'être « trouvé en Christ, ayant, non pas sa propre justice qui est de la loi, mais celle qui est par la foi en Christ, la justice qui est de Dieu par la foi. » Comprends-tu tout cela, Nora ?

— Un peu, je crois, cher oncle. Cela signifie que nous devons nous cacher, pour ainsi dire, dans un autre, et cet autre ne peut être que le Fils de Dieu ; de sorte que, lorsque Dieu nous contemple en Christ, il ne voit rien de nous, mais seulement la perfection de Christ. Est-ce cela ?

— Oui, ma chère enfant. Que ton cœur saisisse seulement ce que ta raison comprend, et tu seras vêtue comme je le désire, mais c'est « du cœur que l'homme croit à justice. » Ni *symbole*, ni *théorie*, quoique scripturaires, ne peut nous donner cette justice. Dieu la concède, et l'homme doit recevoir le salut. Alors le donateur est honoré.

— Je vois, dit Nora d'un air pensif, que je me suis grandement trompée pendant longtemps ; et il est probable que d'autres jeunes personnes se trompent de

même. Je croyais qu'en essayant de faire le bien et de garder mon esprit de mauvaises pensées, en étant bonne pour les pauvres, Dieu serait content de moi ; et que si, malheureusement, hier j'avais mal agi, j'y suppléerais aujourd'hui, en faisant plus de bien encore.

— Tu n'es pas le premier petit Pharisien qui ait formé un tel plan, ma Nora ; c'est la religion du cœur naturel. Mais c'est dans le livre de Dieu seul que nous trouvons « le chemin, la vérité et la vie. » Tu ne peux, par une vie de pénitence et de larmes, effacer la tache d'un seul péché. Voici ce qui est écrit des rachetés : ils « ont lavé et blanchi leurs robes dans le sang de l'Agneau. » De l'Épouse de l'Agneau, il est dit : « Il lui a été donné d'être vêtue de fin lin éclatant et pur ; car le fin lin, ce sont les justices des saints. » Tu vois que, comme la neige a recouvert toutes les impuretés et les difformités des objets sur lesquels elle est tombée, il en est de même de la justice de Dieu qui nous est imputée (1 Cor. I, 30).

— Encore un mot et j'aurai assez de quoi réfléchir pour le moment. Dites-moi, mon oncle, si nous ne pouvons nous rendre agréables à Dieu, à quoi servent ces bonnes œuvres auxquelles nous sommes si sérieusement exhortés ?

— Ce sont les bons fruits du bon arbre, Nora. Je n'ai pas dit qu'elles ne sont pas agréables lorsqu'elles sont le fruit de l'Esprit. Au contraire, tout ce qui est fait pour l'amour et la gloire du Fils bien-aimé de Dieu, est non-seulement acceptable, mais récompensé. Même l'action la plus insignifiante, provenant d'un bon motif, ne perdra pas sa récompense. Mais si nos œuvres sont faites sur le principe de mérite, comme devant

nous obtenir le pardon, si elles sont comme un brocantage avec un Dieu offensé, un million de ces bonnes œuvres sont entièrement vaines à ses yeux. Comme le fruit sur l'arbre ; comme la fleur sur la tige, de bonnes actions, d'heureux caractères, de douces paroles, des actes de charité, doivent abonder pour la gloire de Dieu, pour le bien de nos semblables et notre propre avantage ; mais plus les fruits seront abondants, plus la fleur sera belle et odorante ; et moins ils dépendront de celui qui les porte, moins il s'en glorifiera, et toujours plus précieuse sera cette justice sans tache, plus doux ce nom bien-aimé, sur lequel le fidèle fait reposer toutes ses espérances, qu'il invoque dans tous ses besoins, qui réjouit et illumine le sentier du juste, conduisant à la gloire. Maintenant, bonne nuit, ma Nora. N'oublie pas le jour de noces des élus de Dieu ; et recherche cette belle parure, qui éclipsera le soleil dans sa force, et effacera même la blanche pureté de la neige nouvellement tombée.



La petite Jeanne.

Quelques jours seulement nous séparaient du nouvel-an, ce jour tant aimé des petits, et Jeanne se réjouissait avec ses nombreux frères et sœurs de la fête qui devait leur apporter bonbons et cadeaux. Jeanne était une aimable enfant, mais elle ne manifestait pas le moindre amour pour Celui qui l'avait conservée pendant neuf années au milieu de sa famille, pleine de vie et de santé. Pourtant elle avait été frappée à l'école du



dimanche, en entendant raconter l'histoire d'une petite fille qui connaissait et aimait Jésus, et dont le bonheur était de faire quelque chose pour Lui. Mais rien dans la conduite de Jeanne n'annonçait que cette impression eût été durable ou que Jeanne voulût suivre l'exemple de cette jeune enfant : elle ne cherchait pas à se dé-

vouer à ce Sauveur qui l'avait tant aimée ! C'est qu'elle n'avait pas encore compris qu'elle même était l'objet de Son amour.

Elle tomba malade huit jours avant le renouvellement de l'année. Son indisposition paraissait si légère que sa mère même ne fut pas inquiète, et pourtant Jeanne allait être enlevée à sa famille avant la fête tant désirée, et laisser une place vide au milieu de ses frères et sœurs.

Le mal fit des progrès rapides, et trois jours après que Jeanne se fût alitée le médecin déclara qu'il n'y avait plus d'espoir.

J'allai visiter cette chère enfant, trop malade, semblait-il, pour s'apercevoir de ce qui se passait autour d'elle, et les larmes me vinrent aux yeux en pensant que, dans peu d'heures, elle aurait quitté tous ceux qui la chérissaient et se trouverait devant un Dieu saint et juste, et qui ne tient pas le coupable pour innocent. Je tremblais pour elle, car Jeanne avait souvent péché ; Jeanne s'était souvent mise en colère, elle s'était plus d'une fois disputée avec ses frères et sœurs, elle avait plus d'une fois désobéi aux ordres de sa mère ; elle avait entendu parler de Jésus, mais elle n'avait rien fait pour ce bon Sauveur ; elle n'avait pas encore compris qu'elle était un de ces pécheurs qu'Il était venu chercher et sauver. Mais si Jeanne ne connaissait pas Jésus, Jésus aimait Jeanne, et le bon Berger voulait ce jeune agneau dans son sein.

La pauvre enfant ne pouvait parler, mais je fus frappé de l'angoisse et de la terreur répandues sur tous ses traits. Elle paraissait en proie à un violent combat intérieur. Elle sentait, sans doute, qu'elle allait mourir

et n'osait comparaître devant Dieu : elle essaya de parler, mais quoique je fusse très près d'elle, je ne pus saisir que ces quelques paroles que je pris d'abord pour le délire de la fièvre : « Satan... va-t-en... » et elle se débattait comme pour secouer l'étreinte de l'Ennemi qui dressait devant elle ses péchés pour l'effrayer. Mais le Seigneur, qui permettait au Méchant de l'épouvanter, pour lui faire comprendre qu'elle était pécheresse, ne voulait pas la laisser en son pouvoir. Je lui dis (car il me fut donné de comprendre le sens de ses paroles) : « Mais Jésus est plus fort que Satan, Jésus a vaincu Satan, Jésus est mort pour cela, Jésus est près de toi, Jésus t'aime... » Enfants, qui lisez ces lignes, j'aurais aimé que vous fussiez tous autour de ce lit de douleur ! J'aurais aimé que vous vissiez le changement qui s'opéra sur le visage de la jeune mourante. Sa figure s'illumina à l'ouïe de ces paroles : « Jésus ; » une joie céleste couvrit tous ses traits et un sourire radieux remplaça l'expression d'angoisse qui, peu d'instants auparavant, m'avait si péniblement affectée. Ce sourire pénétra jusqu'au fond de mon cœur, et je quittai le lit de cette jeune amie que je ne devais plus revoir ici-bas, avec la pleine assurance que la paix de Jésus remplissait son âme, et avec la certitude qu'elle serait bientôt auprès de Celui qui l'avait tant aimée.

Chers enfants, que s'était-il passé dans ce jeune cœur ? Simplement ceci : elle était passée des ténèbres à la lumière ; elle s'était reconnue pécheresse et avait trouvé en Jésus son Sauveur, son Défenseur, son Ami. Elle avait eu foi en ces paroles : « Jésus t'aime » et la foi éteint tous les dards enflammés du Malin.

Mais il restait à cette rachetée de Jésus une œuvre

à accomplir. Son Sauveur voulait qu'elle rendit témoignage à cette grâce qui l'avait sauvée ; et pour cela il lui rendit des forces et l'usage de la parole. Chacun attendait son dernier soupir, lorsque tout à coup elle appelle sa mère, ses frères, ses sœurs, et commence à leur annoncer la bonne Nouvelle. Elle les conjure tour à tour, dans les termes les plus chaleureux, de donner leurs cœurs à Jésus, à ce Jésus mort sur la croix pour les sauver. Elle leur raconte l'œuvre de ce tendre Berger dans son âme, les tentatives de Satan pour l'arracher à Son amour ; elle leur parle de la victoire qu'Il avait remportée ; elle décrit le bonheur qui l'inonde, la joie qui l'attend dans le ciel, et ne manifeste qu'un regret en quittant ce monde : c'est de n'avoir rien fait pour Jésus, pour ce Jésus qui l'avait tant aimée.

Un seul lien l'attachait encore à la terre : elle avait pris congé de sa mère chérie, avait donné rendez-vous à ses frères et à ses sœurs ; mais elle désirait embrasser une dernière fois son père absent depuis quelques jours. Et comme si le Seigneur eût voulu répondre à ce dernier souhait de sa faible enfant, à huit heures elle reconnut le pas de son père, se leva sur son lit, lui jeta les bras autour du cou, lui dit qu'elle allait au ciel, puis s'endormit dans le sein de Jésus.

Enfants, qui lisez cette histoire, vraie dans ses moindres détails, dites-moi, à la place de la petite Jeanne, qu'auriez-vous éprouvé ? Auriez-vous peur de la mort, ou serait-elle pour vous une messagère pour vous introduire au ciel ? Jeanne n'était pas une meilleure enfant que vous. Elle était folâtre et égoïste comme vous l'êtes peut-être tous. Que fit-elle donc pour mériter le ciel ? Hélas ! dans une maladie de quatre jours, elle

n'eut pas le temps de racheter sa conduite passée, et, eût-elle vécu cent ans, elle n'aurait pas davantage pu expier un seul de ses nombreux péchés; alors elle raconta tout à Jésus, à ce Jésus qui avait porté ses péchés en Son corps sur le bois, et ce bon Sauveur lui dit comme au brigand sur la croix : « Ce soir, tu seras avec moi dans le paradis. » Ce qu'Il a fait pour Jeanne, chers enfants, Christ l'a fait pour vous aussi. Il vous a aimés quand vous étiez trop petits pour comprendre Son amour; Il vous a aimés, il y a deux mille ans, quand il quitta le sein du Père pour laisser sa vie sur un bois maudit, afin de vous arracher à Satan. Il vous a aimés en mettant Sa parole entre vos mains pour que vous appreniez à Le connaître. Il vous aime bien plus que la plus tendre mère et, pour prix de tant d'amour, Il ne demande que vos cœurs. « Mon fils, ma fille, donne-moi ton cœur! »



La petite Meg et ses enfants.

Chap. I.

LES ORPHELINS.

Dans le quartier oriental de Londres, à plus d'un mille de distance de la cathédrale de St-Paul et dans le voisinage des Docks, il se trouve un labyrinthe confus de rues étroites et d'allées, se croisant et s'enchevêtrant les unes dans les autres, avec des impasses et des cours qui en dépendent, des passages voûtés, des égouts obscurs et inattendus dissimulés au fond des

rues les plus étroites. Le tout forme un tel dédale d'avenues et de maisons, que l'on a besoin d'un guide pour s'y reconnaître. Dans les rues les plus larges deux voitures peuvent se croiser, car environ à mi-chemin de leur longueur on a ménagé un espace suffisant en prenant sur le trottoir de chaque côté, mais dans les autres, plus étroites et plus sombres, il n'y a de place que pour le passage d'une seule charrette ; tandis que dans les ruelles les habitants peuvent, s'ils le veulent, se toucher la main d'une maison à l'autre. — La plupart de ces maisons ont trois à quatre étages ; les murs, au dedans comme au dehors, sont salis et noircis par la fumée, et les fenêtres laissent à peine passer la lumière blafarde qui réussit à percer l'épaisse atmosphère.

Dans l'une de ces misérables rues il se trouvait, il y a quelques années, une cour plus misérable encore, appelée la Cour des Anges, comme si, parmi ces demeures enfumées et leurs crasseux habitants, il y avait encore un vague souvenir d'un endroit plus agréable et d'êtres plus heureux. La Cour des Anges avait à peu près neuf pieds de surface et renfermait dix à douze habitations de chaque côté. Dans le fond s'élevait une dernière maison qui fermait le passage et donnait sur l'intérieur de la cour, où, sur de nombreuses cordes tendues d'une fenêtre à l'autre, se balançaient les hailons à moitié blanchis de la population de céans. Cette maison avait trois étages, sans compter deux mansardes sous le toit assez haut couvert de tuiles rouges.

Il y avait un avantage incontestable à habiter une de ces mansardes, l'air y étant un peu plus pur et la lumière moins incertaine que dans les étages au-dessous. Par les petites lucarnes on apercevait non-seulement

la cour elle-même, mais une vaste étendue de toits, parmi lesquels surgissaient quelques clochers ; puis derrière eux on voyait briller le ciel rouge, quand le soleil se couchait dans un épais nuage empourpré de fumée et de brouillard. Il y avait aussi plus de tranquillité que dans le bas, où les gens montaient et descendaient continuellement les escaliers, et piétinaient le long des portes de leurs voisins. L'escalier se terminait d'ailleurs par une échelle assez roide conduisant aux mansardes, et qu'on se souciait peu de franchir. C'était par ce motif peut-être que la femme d'un matelot, embarqué six mois auparavant, avait quitté une chambre qu'elle occupait à un étage inférieur, et dont son mari avait payé d'avance le terme, pour aller habiter avec ses trois enfants ce coin plus élevé et plus tranquille.

Quelle que fut du reste la raison qui avait déterminé cette femme à agir ainsi, il est certain que, déjà souffrante avant le départ de son mari, elle n'avait pas été en état depuis plusieurs semaines de descendre l'échelle et de se hasarder dans le dédale des rues populeuses, pour acheter ce qu'il lui fallait pour son petit ménage, et qu'elle avait constamment décliné toute assistance de la part de ses voisins. Aussi cessèrent-ils bientôt de la lui offrir. La seule aide qu'elle eût et la seule personne à qui elle voulût confier ses commissions, c'était l'aînée de ses enfants, une petite fille maigre et trapue qui ne pouvait avoir plus de dix ans, bien qu'elle portât sur son visage l'expression intelligente et soucieuse d'une femme, et que des rides profondes plissassent son front et fissent grimacer ses yeux. Ses petites mains osseuses étaient durcies par le travail, et quand elle

marchait par la chambre encombrée, allant du lit au foyer ou de la fenêtre mal fermée vers la porte fendue, son pas était lent et silencieux et était moins celui d'un enfant que d'une personne déjà fatiguée par de rudes travaux. Ce n'est pas que la chambre fût de dimension à pouvoir occasionner beaucoup de besogne, mais la petite Meg avait veillé pendant plusieurs nuits consécutives, et ses paupières, alourdies par le manque de sommeil, étaient entourées d'un cercle noir qui devenait plus profond tous les jours.

Le soir était venu et la mère de Meg, la tête supportée par tout ce qui avait pu servir à faire un oreiller, avait suivi du regard la dernière réverbération du jour derrière les cheminées et les clochers ; elle se retourna alors faiblement vers la lueur d'une poignée de charbons qui brûlaient dans la cheminée, auprès de laquelle sa petite fille s'occupait à déshabiller un enfant d'un an à peine, qu'elle endormit ensuite dans ses bras. Un autre enfant était déjà couché sur un matelas dans un coin de la chambre où sa mère ne pouvait pas l'apercevoir ; mais elle suivait attentivement les mouvements de Meg et son regard éteint brillait d'une lumière inusitée. Lorsqu'enfin le poupon fut endormi, la petite fille le coucha sur le matelas à côté de son petit frère, et revint lentement auprès de la cheminée où elle demeura pendant quelques instants immobile et pensive.

(La suite prochainement, D. v.)





VUE DE BETHLÉEM.

Le Prophète Michée.

Michée veut dire : Qui est comme l'Éternel ? Près de deux cents ans avant celui dont nous allons nous occuper, un prophète du même nom, fils de Jimla, avait été, à la demande de Josaphat, roi de Juda, consulté par Achab sur l'issue de la campagne qu'ils allaient entreprendre ensemble contre la Syrie (voyez 1 Rois XXII, 2 Chron. XVIII). Malgré les prédictions favorables que 400 prophètes de mensonge donnaient à l'impie Achab, malgré les coups qu'il reçoit de l'un d'eux, malgré les menaces du méchant roi d'Israël, l'Homme de Dieu lui annonce, avec une solennelle intrépidité,

la défaite de ses armées, la dispersion du peuple et sa mort à lui-même.

Quant à Michée, le sixième des petits prophètes, auquel nous consacrons cette Etude, nous n'avons sur sa personne et sur sa famille d'autres indices que ceux qu'il nous donne lui-même dans le premier verset de son livre. Il se dit Morasite, ce qui signifie qu'il était originaire de Moréseth, ville de la tribu de Juda (I, 14), et il prophétisa sous les règnes de Jotham, Achaz et Ezéchias, rois de Juda ; il était donc contemporain des prophètes Esaïe, Osée et Amos. Les royaumes de Juda et d'Ephraïm, ce dernier surtout, passaient par des temps déplorables qui présageaient leur ruine. Salmanaïser s'avancait contre Samarie, Sanchérib contre Jérusalem, et malgré quelques délivrances momentanées et miraculeuses, les circonstances étaient bien sombres. Cependant le peuple n'y prenait pas garde ; une fatale sécurité régnait sur les habitants des deux royaumes et les endormait. Il ne manquait pas, parmi eux, de faux prophètes, disant : « Paix, paix ! » quand il n'y avait point de paix à attendre. De même aux derniers jours, à la veille des redoutables jugements du Seigneur en personne, les hommes diront aussi « Paix et sûreté, » et alors une ruine subite fondra sur eux et ils n'échapperont point (1 Thess. III, 3).

En Israël et en Juda, les prophètes seuls veillaient et avertissaient le peuple en cherchant à le réveiller. Michée vient aussi, déclarant tour à tour à Jérusalem et à Samarie, à Juda et à Ephraïm, les châtimens qui les attendent, et les invitant à se repentir, à se convertir à Dieu et à se confier en Lui pour être sauvés ; mais il sait bien qu'on ne l'écouterà pas ; il le dit lui-

même : « Si un homme venait vous parler en l'air et mentir, en disant : « Je te prophétise du vin et de la cervoise ! » cet homme serait le prophète de ce peuple » (II, 11).

Le style de Michée est vif, animé, pittoresque, et revêt, par moments, la forme du dialogue. Son livre peut se diviser en trois parties : 1° les chapitres I à III, qui renferment la description de l'état moral du peuple, et les châtimens qui l'attendent ; le jugement commencera par Samarie, mais il s'étendra bientôt jusqu'aux portes de Jérusalem ; 2° les chapitres IV et V sont une prophétie messianique ou relative au Messie et aux bénédictions qu'il apportera ; c'est un coup-d'œil dans l'avenir, la perspective de jours heureux ; 3° retour à la première partie, VI et VII.

Au reste, ici, comme dans Esaïe, les événemens arrivés dans le temps du prophète, ayant le même caractère moral que les événemens et le jugement définitif des derniers jours, sont employés pour représenter les grands actes de ce jugement ; c'est ce qu'il faut se rappeler, en particulier, au sujet de l'Assyrien, dont il est souvent question dans notre prophète. Au chapitre II, après avoir rappelé les causes du jugement de Dieu, ou quelques-uns des traits de l'iniquité générale, l'Éternel invite ceux qui ont des oreilles pour entendre à se lever et à se séparer de toute cette iniquité, en ajoutant : « Car ce n'est pas ici pour vous un lieu de repos, parce qu'il est souillé » (vers. 10). Comment les saints de l'Éternel se reposeraient-ils dans la souillure ? Il en est de même, chers enfans, du chrétien relativement au monde qui est tout entier plongé dans le mal. Dieu dit à son enfant de ne point aimer le

monde, de ne pas en suivre le train, de se séparer de tout ce qui est impur, de se conserver pur des souillures du monde ; — aussi ce n'est pas non plus pour le croyant le lieu de son repos. Pour lui le repos est au ciel. Il reste un repos pour le peuple de Dieu. Puissiez-vous, chers amis, apprendre à le désirer, à le rechercher, en allant à Jésus qui vous dit : « Venez à moi, et je vous donnerai du repos. »

Les trois premiers versets du chapitre IV de Michée sont une reproduction presque littérale d'Ésaïe II, 2-4, ou plutôt probablement ces paroles ont précédé celles d'Ésaïe ; elles annoncent un temps de grande bénédiction, le retour de la gloire en Sion, et se rapportent au millénium. Alors les peuples des sauvés s'encourageront à monter à la montagne de l'Éternel et à la maison du Dieu de Jacob (le temple à Jérusalem, d'où sortira la parole de Jéhovah). Cet heureux état viendra à la suite de terribles jugements sur de grandes nations ; après lesquels il n'y aura plus de guerres entre les peuples.

Chacun, dans un parfait repos, s'assiéra sous sa vigne et sous son figuier, et il n'y aura personne qui les épouvante ; car la bouche de l'Éternel des armées a parlé. Ces mille ans de paix, de bonheur et de gloire sur la terre seront dus à la présence du Seigneur Jésus-Christ et à son règne sur le trône de David, son père selon la chair ; ils seront la conséquence bénie de sa première venue et de sa mort sur la croix ; ils seront l'accomplissement de cette parole de 1 Jean, II, 2 : « Lui est la propitiation pour nos péchés..... et aussi pour le monde entier. » Quand la terre jouira de ces bénédictions, tous ceux qui, par la grâce, par la foi,

auront fait partie de l'Église, corps de Christ, auront part à une plus grande et plus glorieuse félicité, dans le ciel. « Alors ces justes resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père » (Matth. XIII, 43). Dieu veuille, en vous donnant la foi, chers enfants, vous faire la grâce de faire tous partie, un jour, de cette assemblée des premiers-nés écrits dans les cieux !

Vous vous rappelez sans doute, mes jeunes amis, l'un des événements merveilleux qui accompagnèrent la naissance, si obscure à la fois et si glorieuse, de Jésus Emmanuel ; il nous est rapporté au commencement du chapitre II de l'évangile selon Matthieu : « Or, Jésus étant né à Bethléem de Judée, aux jours du roi Hérode, voici, des mages d'Orient arrivèrent à Jérusalem, disant : Où est celui qui est né, le roi des Juifs ? car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus lui rendre hommage. Et le roi Hérode, l'ayant entendu, en fut troublé, et tout Jérusalem avec lui ; et ayant assemblé tous les principaux sacrificateurs et scribes du peuple, il s'enquit d'eux où le Christ devait naître. Et ils lui dirent : A Bethléem de Judée, car il est ainsi écrit par le prophète : Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es nullement le plus petit entre les gouverneurs de Juda, car de toi sortira un conducteur qui paîtra mon peuple d'Israël. » Cette prophétie qui, de l'aveu des docteurs juifs, indiquait exactement le lieu de naissance du Messie, se trouve dans Michée V, 2. Seulement, dans le Prophète, l'oracle, cité par les sacrificateurs, est suivi de ces mots : « dont les issues [ou l'origine] sont d'ancienneté, dès les jours éternels », magnifique témoignage rendu à la divinité éternelle du Sauveur, qui pourtant s'est volontairement abaissé

jusqu'au point que, au premier verset du même chapitre, il est dit de lui : « On frappera le gouverneur d'Israël avec la verge sur la joue, » — ce qui aussi fut accompli à la lettre, comme vous pouvez le voir dans Matth. XXVII, 30 ; Marc XIV, 65 ; Luc XXII, 63, 64 ; Jean XIX, 3. Puis Michée dit encore de ce céleste Gouverneur d'Israël : « Il gouvernera par la force de l'Éternel, avec la magnificence du nom de l'Éternel son Dieu, — en peu de temps il s'agrandira jusqu'aux bouts de la terre. Et c'est Lui qui fera la paix. » Un jour il fera la paix en Israël, sur lequel il régnera comme Roi de Justice et Roi de Paix. Quant aux vrais chrétiens, la paix est déjà faite pour eux par le même Seigneur, le Prince de la Paix, qui, étant mort et ressuscité, dit aux siens réunis en son nom : « Paix vous soit. » « Ayant fait la paix par le sang de sa croix, ... c'est Lui qui est notre paix... Et étant venu, il a annoncé la bonne nouvelle de la paix à ceux qui étaient loin et à ceux qui étaient près » (Colos. I, 20 ; Ephés. II, 14-17). Que Dieu vous donne, chers enfants, des oreilles pour entendre et des cœurs pour comprendre et croire cette bonne nouvelle de la paix !

Au chapitre VII, le Prophète se place comme intercesseur devant Dieu, au nom du peuple, en rappelant à celui-ci en même temps sa ruine et ses iniquités. Le Prophète cherche, en désirant le trouver, au milieu de son peuple, quelque chose qui convienne au titre de peuple de Dieu : hélas ! il ne voit que fraudes et tromperies, des embûches pour verser le sang et pour faire le mal des deux mains. « Le plus homme de bien d'entre eux est comme une ronce, et le plus juste est comme une haie d'épines. » Puis, chose bien frappante, ce que

Michée dépeint comme le comble de l'iniquité : « Le fils déshonore le père, la fille s'élève contre sa mère, la belle-fille contre sa belle-mère, et les domestiques de chacun sont ses ennemis, » est cité par le Seigneur Jésus (Matth. X, 35, 36), comme devant être l'une des conséquences de la prédication de l'évangile, à cause de l'opposition qu'elle rencontrerait dans le monde. Telle est l'iniquité du cœur, que la lumière de la grâce provoquerait une haine qui détruirait même les affections naturelles !

L'effet, produit sur le Prophète par ce qu'il voit autour de lui, est de le porter à regarder vers l'Éternel, à attendre le Dieu de sa délivrance : « Mais moi, dit-il, je serai au guet, attendant l'Éternel ; j'attendrai le Dieu de mon salut ; mon Dieu m'exaucera. » Il termine son livre par ces belles et consolantes paroles : « Qui est un Dieu comme toi, qui ôtes l'iniquité et qui passes pardessus le péché du reste de son héritage ? Il ne garde pas sa colère à jamais, car il se plaît à la clémence. De nouveau il prendra pitié de nous, il effacera nos iniquités et jettera tous nos péchés au fond de la mer. Tu montreras ta fidélité à Jacob, et à Abraham la grâce que tu as jurée à nos pères dès les jours d'autrefois. » Voilà ce que Dieu fera un jour envers « le reste de son héritage » ou le résidu fidèle ; voilà ce qu'il a fait déjà et ce qu'il fait encore envers son Église et tous ceux qui, par la foi, en sont membres. Puissiez-vous, chers enfants, le comprendre et le croire.

Encore un mot, mes jeunes lecteurs, sur une circonstance qui se rattache au prophète Michée et qui nous paraît fort intéressante. Si vous cherchez dans votre Bible le chapitre XXVI^{me} de Jérémie et que vous le li-

siez, vous y verrez ce dont je veux parler. Jérémie était menacé de mort pour avoir dénoncé les jugements de Dieu aux malheureux Juifs, en leur déclarant que, s'ils n'écoutaient pas la voix de l'Éternel et n'obéissaient pas aux paroles des prophètes, ses serviteurs, leur ville et leur temple seraient détruits. Jérémie répond à ses adversaires que c'est l'Éternel qui l'a envoyé pour prononcer toutes ses paroles ; il les conjure de corriger leur conduite et leurs actions, et d'écouter la voix de leur Dieu, et l'Éternel, ajoute-t-il, se repentira du mal qu'il a prononcé contre vous. Pour moi, dit-il encore, me voici entre vos mains, — mais si vous me faites mourir, vous mettrez du sang innocent sur vous et sur cette ville. « La réponse douce apaise la fureur, » dit Salomon (Prov. XV, 1). C'est ce qui eut lieu dans cette occasion, car les principaux et tout le peuple dirent aux sacrificateurs et aux prophètes : « Cet homme ne mérite pas d'être condamné à mort ; car il nous a parlé au nom de l'Éternel, notre Dieu. Et quelques-uns des anciens du pays se levèrent, et parlèrent à toute l'assemblée du peuple, en disant : Michée Morastite a prophétisé aux jours d'Ezéchias, roi de Juda, et a parlé à tout le peuple de Juda, en disant : Ainsi a dit l'Éternel des armées : Sion sera labourée comme un champ, et Jérusalem sera réduite en monceaux de pierres, et la montagne du temple en hauts lieux d'une forêt. Ezéchias, roi de Juda, et tous ceux de Juda le firent-ils mourir ? Ne craignit-il pas l'Éternel et ne supplia-t-il pas l'Éternel ? et l'Éternel se repentit du mal qu'il avait prononcé contre eux. Nous faisons donc un grand mal contre nos âmes. » Ainsi, chose remarquable, cent ans après Michée, une parole de ce prophète (III, 12) con-

tribua à sauver les jours de son fidèle successeur Jérémie.

QUESTIONS SUR « LE PROPHÈTE MICHÉE. »

1. Que veut dire le nom de Michée ?
2. N'y eut-il pas un prophète du même nom et où en est-il parlé ?
3. Que savons-nous sur la personne du prophète dont nous nous occupons ?
4. D'où était-il et quand prophétisait-il ?
5. Par quels temps passaient alors les royaumes de Juda et d'Israël ?
6. Dans quel état moral étaient leurs habitants ?
7. Qui est-ce qui veillait dans ces pays ?
8. Michée était-il écouté et que dit-il à ce sujet ?
9. Comment peut-on diviser son livre ?
10. Que représentent, comme dans Esaïe, les événements qui arrivaient alors et les jugements qu'ils attiraient ?
11. Que dit, en particulier, l'Eternel au chapitre II ?
12. Que sont les trois premiers versets du chapitre IV ?
13. Qu'annoncent-ils et quand s'accompliront-ils ?
14. De quoi seront-ils la conséquence ?
15. Qui est-ce qui vint d'Orient pour adorer Jésus qui venait de naître, et que demandèrent-ils ?
16. Qui est-ce que le roi Hérode consulta sur ce sujet ?
17. Que lui répondirent-ils ?
18. Où se trouve la prophétie sur laquelle ils se fondaient ?
19. Mais de quoi est suivie cette prédiction dans Michée et à quoi se rapportent ces mots ?
20. Qu'est-il dit, au verset 1, du gouverneur d'Israël et comment cela a-t-il été accompli ?
21. Qu'est-il encore dit de lui relativement à la paix ?
22. Qu'est-ce que cela veut dire pour Israël, puis pour les chrétiens ?

23. A quoi le Seigneur Jésus applique-t-il ce que Michée dépeint comme le comble de l'iniquité ?
24. Puis à qui regarde le Prophète et qui attend-il ?
25. Par quelle espèce de paroles termine-t-il son livre ?
26. A quoi contribua une parole de Michée ?



La petite Meg et ses enfants.

(Suite de la page 24).

— Petite Meg, dit sa mère d'une voix basse et grêle. Meg s'approcha doucement du lit et fixa sur le visage de sa mère un regard sérieux.

— Sais-tu que je vais bientôt mourir ? demanda la malade.

— Oui, dit Meg sans ajouter une parole.

— Ton père sera bientôt de retour, continua la femme, et je désire que tu prennes bien soin des enfants jusqu'à ce qu'il revienne. J'ai tout arrangé avec M. Grigg du rez-de-chaussée, pour que personne ne se mêle de ce qui vous regarde jusqu'à ce que papa soit là. Mais tu dois veiller à cela toi-même, Meg. Tu n'as rien à faire avec personne et personne n'a rien à faire avec toi. Ces gens d'en-bas ne valent rien. Ne laisse jamais passer le seuil de la chambre à aucun d'eux. — Meg, pourrais-tu garder un secret ?

— Oui je le peux, dit Meg.

— Je le crois, répondit sa mère, c'est pourquoi je veux te dire pourquoi tu ne dois rien avoir à faire avec les gens d'en bas. Meg, prends la grande boîte de dessous le lit.

La boîte était tout au fond, bien cachée par le lit ; mais en tirant bien fort Meg parvint à la faire sortir, et la malade lui remit la clef qu'elle gardait sous son oreiller. Quand le couvercle fut soulevé, les yeux de la femme mourante s'attachèrent avec intérêt et affection sur les objets de toilette fanés que la boîte renfermait : le chale bariolé, la robe aux couleurs vives, le chapeau de velours, qu'elle mettait pour aller à la rencontre de son mari quand il revenait de son voyage. Meg les prit soigneusement l'un après l'autre et les étala sur le lit, effaçant de sa main les plis. Il y avait aussi ses meilleurs habits à elle-même et ceux des enfants, la blouse de nankin de la petite et le béret bleu de Robin, qui ne voyait le grand jour que lorsque le père était de retour. Elle avait presque entièrement vidé la boîte lorsqu'elle aperçut un petit paquet qui était très-lourd.

— Voilà le secret, Meg, dit la mère tout bas. Il y a dans ce petit paquet quarante souverains en or qui ne m'appartiennent pas, ni à ton père non plus, mais ils sont à un de ses camarades qui les lui a donnés à garder. Je ne pourrais pas mourir tranquille si je pensais que cet argent ne serait pas en sûreté. Ils iraient fouiller partout ; mais, Meg, tu ne dois jamais, jamais, jamais laisser entrer personne dans la chambre jusqu'à ce que ton père soit de retour, entends-tu ?

— Je ne le ferai jamais, mère, dit la petite Meg.

— C'est en partie à cause de cela que j'ai déménagé vers la mansarde, continua la femme. Ils vous assassinneraient tous s'ils ne voyaient pas d'autre moyen d'avoir l'argent. Garde toujours la porte fermée, que tu sois dans la chambre ou dehors ; puis, écoute mon en-

fant, je t'ai fait un petit sac que tu porteras à ton cou et dans lequel tu mettras la clef de la boîte, avec tout l'argent qui me reste encore ; il y en a assez jusqu'à ce que ton père revienne. Et si quelqu'un te demande quand il doit arriver, ne manque pas de répondre que tu l'attends aujourd'hui ou demain. Il sera probablement ici dans quatre semaines, peut-être pour le jour de naissance de Robin. — As-tu bien compris tout ce que tu as à faire, ma petite Meg ?

— Oui, répondit la petite fille ; je dois prendre soin des enfants et de l'argent qui appartient à un des camarades de papa ; et je dois porter le petit sac suspendu à mon cou, et garder toujours la porte fermée, et dire aux gens que j'attends papa aujourd'hui ou demain, et ne jamais laisser entrer personne dans la chambre.

— C'est cela, dit la mourante. Meg, j'ai tout arrangé pour mon enterrement avec l'entrepreneur et avec M. Grigg en bas, et tu n'as rien autre à faire que de rester ici jusqu'à ce qu'ils m'emportent. Si tu le veux, tu peux marcher derrière avec Robin et la petite ; mais fais bien attention que tout le monde soit sorti et ferme bien la porte avant de partir.

Pendant quelques instants elle ne parla pas et toucha les uns après les autres les vêtements épars sur le lit, à mesure que Meg les replaçait dans la boîte. Puis l'enfant ferma la boîte, mit la clef dans le petit sac et le suspendit à son cou.

— Petite Meg, dit la mère, te rappelles-tu un dimanche soir où nous entendîmes un sermon prêché dans la rue ?

— Oui, mère, répondit Meg vivement.

— Qu'était-ce donc que ce monsieur répétait si souvent ? Tu as appris le verset à l'école un jour.

— Je le sais encore, dit Meg. « Si donc, vous qui êtes méchants, savez bien donner à vos enfants des choses bonnes, combien plus votre Père qui est aux cieux donnera-t-il de bonnes choses à ceux qui les lui demandent ? »

— Oui, c'est bien cela, murmura la malade, et le monsieur dit que nous n'avions pas besoin d'attendre que nous fussions des enfants de Dieu, mais que nous pouvions à l'instant même lui demander de bonnes choses parce qu'il avait envoyé son propre Fils pour être notre Sauveur et pour mourir pour nous sur la croix. « Ceux qui lui demandent, ceux qui lui demandent, » voilà ce qu'il répétait sans cesse ! — Ah ! j'ai demandé plus de cent fois à Dieu de me laisser vivre jusqu'à ce que le père fût revenu, ou de me laisser prendre la petite avec moi !

— Peut-être que ce n'étaient pas des choses bonnes, dit Meg. Dieu sait quelles sont les choses bonnes. — La mère mourante réfléchit à ces paroles pendant quelque temps, puis un faible sourire éclaira son visage.

— Dans tous les cas, dit-elle alors, ce doit être une chose bonne de lui demander de me pardonner mes péchés pour l'amour de Jésus-Christ, et de me prendre dans le ciel auprès de lui quand je mourrai, n'est-ce pas Meg ?

— Oui, dit Meg, cela est une chose bonne, bien sûr.

— Eh ! bien, je vais le lui demander pendant toute la nuit, et aussi de prendre bien soin de vous tous jusqu'à ce que le père soit revenu. C'est là encore une autre bonne chose.

Elle se tourna du côté du mur en soupirant profondément et ferma les yeux, mais ses lèvres remuaient de temps en temps. Meg assise sur une chaise auprès du feu pleurait tout bas ; bientôt pourtant elle s'endormit de fatigue et de tristesse et rêva que le vaisseau était entré dans les Docks, et qu'avec sa mère et les enfants, elle allait par les rues pleines de boue à la rencontre de son père. — Tout d'un coup elle se réveilla en sursaut et, s'approchant doucement du lit, elle mit sa chaude petite main sur celle de sa mère. Celle-ci était glacée et d'un froid comme jamais la petite Meg n'en avait senti ; et lorsque sa mère ne répondit par aucun mouvement ni par une seule parole à ses cris répétés, Meg comprit qu'elle était morte.

Chap. II.

LA PETITE MEG DANS LE DEUIL.

Le lendemain et la nuit qui suivit, le corps de la mère demeura étendu sur le lit dans l'immobilité et le silence de la mort. Meg pleura beaucoup d'abord, mais il fallait consoler Robin, et jouer avec la petite quand elle riait et lui faisait des caresses. Robin, âgé de près de six ans, avait une idée vague de la mort pour avoir suivi avec d'autres enfants plusieurs enterrements qui s'étaient acheminés de ces quartiers malsains vers le cimetière ; et là il s'était glissé jusqu'au bord de la fosse et avait regardé au fond de ce qui lui paraissait un abîme bien noir et bien terrible. Mais quand sa sœur lui dit que la mère était morte, et le souleva pour qu'il se mît à genoux sur le lit et imprimât un dernier baiser sur ses lèvres glacées, son petit cœur fut saisi d'un ef-

froi qui le fit presque reculer devant ce visage si bien connu et qui n'était guère plus pâle et plus changé alors qu'il ne l'avait été depuis bien des jours. Quant au petit enfant, il passa ses mains sur les genoux de la morte, en s'agitant et frappant des pieds dans les bras de Meg, et criant : Maman ! maman ! jusqu'à ce que Meg s'éloigna avec lui en le serrant contre elle, puis s'asseyant par terre, elle se mit à pleurer. — Tu n'as plus d'autre maman que moi, lui dit-elle à travers ses larmes. — Robin, couché par terre à côté d'elle, cachait sa figure dans le jupon déchiré de sa sœur, et ils demeurèrent ainsi pendant quelques instants. Mais la petite fit entendre un faible gémissement, et Meg refoula sa propre douleur pour s'occuper de l'enfant.

— Sois sage, chère petite, dit-elle en se levant et en se promenant par la chambre, sois une bonne petite fille. — Sa voix s'abaissa bientôt dans un chant doux et monotone et la petite finit par s'endormir profondément. Meg la coucha sur le matelas de Robin et la couvrit d'un vieux chale. Robin se tenait debout aux pieds du lit de sa mère et la considérait avec des yeux grands ouverts et secs ; alors Meg replaça le drap sur la figure immobile. — Viens, Robin, dit-elle, asseyons-nous un moment vers la fenêtre.

Il fallut y grimper au moyen d'une vieille chaise trouée, mais une fois assis, et Meg ayant passé son bras autour de Robin pour l'empêcher de tomber, ils purent regarder dans la Cour des Anges et dans les rues adjacentes, et apercevoir la foule qui se mouvait en bas. Il y avait des enfants mal vêtus et mal nourris qui jouaient en criant devant les misérables maisons, et leurs voix arrivaient jusqu'à eux ; mais la femme du matelot n'a-

vait jamais permis à ses enfants de courir dans la rue, de sorte que tout ce monde leur était inconnu. De temps à autre Meg et Robin jetaient un coup d'œil dans la chambre sur le corps immobile de leur mère, qui était à couchée avec les yeux à demi-fermés, et les enfants baissaient la voix en se parlant.

— Maman va vivre avec les anges, dit Meg.

— Qu'est-ce que c'est que des anges, demanda Robin, tournant ses yeux noirs et vifs vers le lit.

— Je ne sais pas très-bien, répondit Meg. Mais ce sont des personnes très-belles, toujours blanches et propres, qui brillent comme ce grand nuage blanc que tu vois là-bas. Elles sont en haut dans le ciel, quelque part où il est toujours bleu et clair, et où il fait toujours du soleil.

— Comment est-ce que maman fera pour arriver là ? demanda le petit garçon.

Meg réfléchit un moment avant de répondre, puis elle dit : Mais je pense qu'après qu'on l'aura enterrée, les anges viendront et la prendront avec eux. J'ai lu une fois l'histoire d'un pauvre mendiant, oh ! si pauvre, tout couvert d'ulcères et qui mourut ; puis les anges vinrent et l'emportèrent quelque part. Je pensais d'abord qu'ils seraient venus pour maman cette nuit, mais sans doute ils laissent d'abord enterrer les morts, puis viennent les chercher après.

— J'aimerais bien voir des anges, dit Robin. — Là-dessus ils se turent et regardèrent dans la cour où les enfants se querellaient, et où les hommes et les femmes ivres s'en allaient en chancelant ; ils regardèrent aussi vers le ciel où les nuages blancs glissaient doucement au-dessus de leurs têtes, et il semblait à Meg que c'é-

taient les ailes des anges qui attendaient et planaient au-dessus de la place où sa mère était couchée.

— Meg, dit Robin, pourquoi cette cour s'appelle-t-elle la Cour des Anges ? Est-ce que les anges ont habité ici auparavant ?

— Je ne crois pas qu'ils aient jamais pu vivre ici, répondit Meg tristement, à moins qu'il n'y ait bien, bien longtemps. Peut-être qu'ils ne peuvent pas vivre ici maintenant, et qu'ils attendent qu'on porte maman au cimetière avant de pouvoir la prendre avec eux dans le ciel.

— Meg, poursuivit Robin en se serrant contre elle, qu'est-ce que le diable ?

— Oh ! je ne pourrais pas le dire, s'écria Meg, tout ce que je sais c'est qu'il est horriblement, horriblement méchant.

— Aussi méchant que papa quand il est ivre ? dit Robin.

— Oh ! un million de fois plus méchant, répliqua Meg avec vivacité. Papa ne s'enivre pas bien souvent, et tu ne dois jamais parler de cela, Robin.

Il y avait déjà chez la petite fille un point d'honneur qui lui faisait jeter un voile sur les défauts de son père, et elle parlait avec tant de sérieux que Robin en fut fortement impressionné et ne fit plus de questions pendant un moment.

— Meg, reprit-il à la fin, est-ce que le diable vient quelquefois ici ?

— Je ne le pense pas, répondit Meg avec un mouvement de tête intelligent. Je ne le vois jamais, non jamais. Les gens sont bien assez méchants sans lui, je pense ; n'aie donc pas peur, Robin.

— Je voudrais qu'il n'y eût pas de diable, dit Robin.

— Je voudrais que tout le monde à Londres fût bon, dit la petite fille. — Ils restèrent encore quelque temps assis dans leur lucarne, suivant des yeux les hirondelles noires et brillantes, voletant et caquetant sur le faite des maisons. Dans la cour en bas il faisait déjà tout noir ; par ci par là on allumait une chandelle que l'on plaçait sur la fenêtre, et une faible lueur apparaissait dans la nuit.

La petite ayant fait un mouvement, Meg aida Robin à descendre de son poste périlleux ; elle mit deux ou trois morceaux de charbon sur le feu et fit bouillir l'eau pour le thé. Bien des fois elle avait fait la même chose à la demande de sa mère, et cela lui semblait bien différent maintenant. La voix aimée ne se faisait plus entendre et Meg avait à penser à tout elle-même.

Dès que le thé fut pris, elle déshabilla les enfants qui s'endormirent bientôt ; puis quand tout l'ouvrage fut terminé et le feu éteint, Meg se coucha aussi sur le mince matelas, la figure tournée du côté du lit dans l'espoir de voir les anges quand ils viendraient chercher sa mère. Mais peu de minutes s'étaient écoulées que déjà ses paupières fatiguées se fermèrent, et la petite Meg, le bras étendu sur ses deux enfants, dormit profondément jusqu'au point du jour.

Il ne vint pas d'anges durant la nuit ; mais le matin de bonne heure l'entrepreneur avec deux autres hommes et M. Grigg le propriétaire vinrent chercher le cercueil qui renfermait la mère de Meg. Celle-ci attendit que tout le monde eût quitté la chambre, qu'elle ferma ensuite soigneusement, puis prenant la petite sur son bras et ayant Robin accroché à sa robe, elle

suivit l'enterrement de loin et avec peine par les rues encombrées. Le court service funèbre était terminé avant que les enfants pussent arriver jusqu'au cimetière ; cependant Meg put encore montrer à Robin la plaque qui se trouvait sur la bière, avant que le fossoyeur la couvrit de grandes pelletées de terre. Ils s'arrêtèrent à regarder avec une curiosité triste et enfantine jusqu'à ce que tout fût fini, puis Meg, le cœur gros et troublé, reprit avec Robin et la petite le chemin de leur mansarde solitaire.

(La suite prochainement, D. v.)



La première et la dernière communion de Yeddie (HISTOIRE VÉRITABLE.)

Un pauvre idiot, qui était entretenu par sa paroisse dans les montagnes d'Ecosse, passait son temps à aller de maison en maison. Il était silencieux et pacifique, et inspirait la pitié à tous les cœurs charitables. Il ne pouvait guère converser avec ses semblables, mais il paraissait souvent être en communion avec Celui qui, tout en étant le Très-Haut et le Saint, aime à descendre jusqu'aux hommes du bas état. Yeddie, car c'était son nom, avait l'habitude de se parler bas à lui-même, tout en cheminant le long de la grande route, ou en accomplissant l'humble tâche que tel ou tel voisin prenait liberté de lui demander. Une fois un garçon badin l'entendant prier sérieusement lui demanda : « Quel esprit ou quel fantôme invoques-tu maintenant, Yeddie ? » — « Ni l'un, ni l'autre, » répondit-il, « je parlais

avec Celui que ni vous ni moi ne pouvons voir, mais qui nous voit cependant. »

Un jour Yeddie, avec son habit grossier et ses souliers ferrés à gros clous, se présenta devant le ministre et, s'inclinant, tout juste comme une poupée de bois qu'un ressort fait mouvoir, se mit à dire : « S'il vous plaît, ministre, permettez au pauvre Yeddie de souper demain avec le Seigneur Jésus. » Le ministre était justement occupé à préparer la table du Seigneur, ce qu'il faisait quatre fois par an dans cette contrée reculée, et autour de laquelle se réunissaient plusieurs paroisses ensemble, ce qui attirait un si nombreux concours de personnes qu'il était nécessaire de tenir le service en plein air. Trop occupé pour se laisser distraire par le simple jeune homme, il essaya de le congédier aussi doucement que possible. Mais Yeddie insista : « Oh ! ministre, si vous saviez combien je l'aime, vous me laisseriez aller là où Il est, vous me permettriez de m'asseoir à sa table ! » Ces paroles touchèrent tellement le cœur du ministre qu'il accorda à Yeddie de prendre place avec les autres.

Dès le commencement du service les larmes coulèrent des yeux du pauvre « innocent, » et, au nom de Jésus, il secoua la tête tristement et soupira : « Mais je ne le vois pas. » A la fin cependant, après avoir participé aux éléments sacrés, il leva les yeux, essuya ses larmes et, regardant le ministre en face, branla la tête et sourit. Puis se couvrant la figure de ses mains, et la cachant entre ses genoux, il resta dans cette attitude jusqu'à ce que la bénédiction fut donnée et que les fidèles commencèrent à se disperser. Il se leva alors et, le visage radieux autant que solennel, il suivit

la foule. Plusieurs voulurent lui parler, mais il ne répondit pas jusqu'à ce qu'enfin, pressé par quelques garçons, il dit : « Ah ! ne faites pas parler Yeddie aujourd'hui ! Il a vu la face du Seigneur Jésus parmi celles de ses semblables. Il a reçu un sourire de ses yeux et une parole de sa bouche ; il ne veut pas parler de peur d'en perdre la mémoire, car il n'a qu'une mauvaise mémoire. Ah ! garçons, garçons, je l'ai vu aujourd'hui, je ne l'avais jamais vu auparavant. J'ai vu avec ces faibles yeux *cet Homme plein d'amour*. Ne parlez pas, mais laissez le pauvre Yeddie à sa société. »

Lorsque Yeddie atteignit la misérable chaumière qu'il appelait « la maison, » il n'osa pas parler à la « grand-mère » qui l'hébergeait, de peur, comme il disait, de « perdre la belle figure. » Il ne toucha pas à son potage et à son ail, et après avoir souri, et caressé la joue ridée de la vieille femme pour lui montrer qu'il n'était pas de mauvaise humeur, il escalada l'échelle qui menait au pauvre grenier où se trouvait sa couche de paille, afin de recevoir encore un regard et une parole de cet « Homme plein d'amour. » Et on put l'entendre d'en bas disant : « Ah ! Seigneur, c'est moi pauvre, qui te cherche depuis si longtemps, et maintenant nous demeurerons ensemble pour ne plus jamais nous séparer ! Oh ! mais c'est un beau grenier, tout en or et en pierres précieuses. La grande salle du château est une pauvre pièce à côté de mon grenier, cette belle nuit ! » Et sa voix devint de plus en plus basse jusqu'à ce qu'elle s'éteignit complètement.

Grand-mère était assise en bas près du foyer fumant, les coudes sur ses genoux, racontant en longs soupirs à une vieille voisine les histoires des garçons qui avaient

précédé Yeddie à la sortie du service, et aussi ses paroles à lui et son air si étranges. « En outre, dit-elle en soupirant, il a refusé de goûter son souper — chose qu'il n'avait jamais faite auparavant, lui qui avait un si effrayant appétit ! Le soir, lorsqu'il est arrivé fatigué de la longue route, il a crié : Rien à manger pour moi, grand'mère ; j'ai eu un festin pour tout le temps que je vivrai ; j'ai soupé avec le Seigneur Jésus, et maintenant je dois monter au grenier et dormir avec Lui. »

Le lendemain au lever du soleil, « grand'mère, » ne voulant pas troubler le pauvre Yeddie fatigué, quitta son grabat pour s'en aller vaquer à ses occupations ordinaires. Elle alla chercher du charbon au hangar et de l'eau à la source ; elle mit le couvert et fit son potage, puis se rappelant qu'il était allé coucher sans souper, elle l'appela du bas de l'escalier. Point de réponse. Elle appela de nouveau, et de nouveau, mais aucun son ne lui arriva, sinon celui du vent sifflant et s'engouffrant dans les ouvertures du toit de chaume. Il y avait des années qu'elle n'avait gravi l'échelle raboteuse ; mais l'inquiétude, redonnant de la force à ses membres, elle entraient bientôt dans le pauvre réduit qui, pendant longtemps, avait abrité le garçon à moitié idiot. Le voici, devant un grossier tabouret, moitié assis, moitié agenouillé, la tête appuyée sur ses bras repliés. Elle posa sa main sur son front, et aussitôt recula d'horreur. La lourde couronne de fer avait été remplacée par la couronne inflétrissable des rachetés. Yeddie avait entrevu Jésus, et ne pouvait vivre séparé de Lui. Comme il avait soupé, ainsi il s'était endormi avec Lui.

Une crainte profonde s'empara de la paroisse et de

son ministre en apprenant ce fait qui leur prouvait que le Christ avait été au milieu d'eux ; et chacun, au près et au loin, d'assister aux funérailles du pauvre garçon. Une solennité rarement vue s'y fit remarquer, comme si la communauté avait éprouvé une grande perte, au lieu d'avoir été déchargée d'un fardeau. La pauvre « grand'mère » ne fut pas laissée seule dans sa chaumière, car Celui qui s'était tenu avec Yeddie depuis ce dernier souper fut avec elle jusqu'à la fin.



Noms, titres et caractères du Fils de Dieu,
tels qu'ils nous sont révélés dans les
Écritures.

(SUITE DE LA P. 263).

VIII SON GLORIEUX NOM

DIEU LUI A DONNÉ UN NOM QUI EST AU-DESSUS DE TOUT NOM.

Phil. II, 9, 10.

Jésus	Mat. I, 21.
Jésus lui-même	Luc XXIV, 13.
Moi, Jésus	Apoc. XXII, 16.
Un Sauveur, Jésus	Act. XIII, 23.
Le Sauveur du monde	I Jean IV, 14
Un Sauveur, qui est Christ le Seigneur	Luc II, 11.
Jésus-Christ	Apoc. I, 5.
Le Seigneur Jésus-Christ	Col. I, 2.
Notre Seigneur, Jésus-Christ, Lui-même	II Thes. II, 16.
Jésus, le Christ	Mat. XVI, 20.
Jésus-Christ, notre Seigneur	Rom. V, 21.
Jésus-Christ, le Juste	I Jean, II, 1.

Jésus-Christ, le même hier, aujourd'hui et éternellement	Héb. XIII, 8.
Jésus de Nazareth	Act. XXII, 8.
Jésus-Christ de Nazareth	Act. IV, 10.
Seigneur Jésus	Act. VII, 59.
Christ, Jésus	I Tim. I, 15.
Le Christ	Mat. XXIII, 8.
Le Messie qui est appelé le Christ	Jean IV, 25.
L'Oint	Ps. II, 2 ; Act. IV, 26.
Le Christ, le Seigneur	Luc II, 11.
Le Seigneur Christ	Col. III, 24.
Le Christ de Dieu	Luc IX, 20.
Le Christ du Seigneur	Luc II, 26.
Le Christ, le Fils du Béni	Marc XIV, 61.
Le Christ, le Sauveur du monde	Jean IV, 42.

IX CHRIST COMME UN AGNEAU

DIGNE EST L'AGNEAU QUI A ÉTÉ IMMOLÉ DE RECEVOIR PUISSANCE, ET RICHESSE, ET SAGESSE, ET FORCE, ET HONNEUR, ET GLOIRE, ET LOUANGE. Apoc. V, 12.

L'Agneau de Dieu	Jean I, 29.
Un agneau sans défaut et sans tache	I Pier. I, 19.
L'Agneau qui a été immolé	Apoc. V, 12.
Un agneau comme immolé	Apoc. V, 6.
L'Agneau qui est au milieu du trône	Apoc. VII, 17.
L'Épouse de l'Agneau	Apoc. XXI, 9.
L'Époux	Mat. IX, 15.
L'Agneau (le Temple de la Cité)	Apoc. XXI, 22.
L'Agneau (la Lumière de la Cité)	Apoc. XXI, 25.
L'Agneau (qui a vaincu)	Apoc. XVII, 14.

(La suite prochainement, D. v.)





Dick, le petit ramoneur.

Un pauvre petit ramoneur, d'environ neuf ans, était arrêté, il y a bien longtemps, à la porte d'une salle d'école, et regardait entrer les enfants qui allaient entendre l'instruction du dimanche. Au bout d'un moment le garçon se hasarda à avancer sa tête et à jeter un regard dans l'intérieur de la salle, et se mit à écouter ce qu'on y disait. A la fin sa présence attira l'attention des maîtres, et l'un d'eux, s'approchant de lui, lui demanda ce qu'il désirait.

— S'il vous plaît, monsieur, voulez-vous me laisser

venir à l'école ? demanda le petit ramoneur ; j'aimerais tant savoir comment on lit.

— Mais, répliqua le maître, tu ne peux pas y venir avec ces habits noirs de suie ; n'en as-tu pas d'autres ?

— Non, monsieur, mais je demanderai à ma mère de m'en acheter, si vous me permettez de venir à l'école ; et je lui donnerai tout l'argent que je gagne avec ma suie, pour aider à les payer.

— Comment t'appelles-tu ? dit le maître, et où demeures-tu ?

Le garçon répondit qu'il s'appelait Dick Morton ; que son père, qui était mort depuis plus d'une année, avait été ramoneur avant lui, et l'avait dressé depuis son enfance à monter dans les cheminées ; que maintenant il vivait avec sa mère, et continuait à ramoner ; gagnant parfois cinq ou six francs par jour, et parfois seulement un ; qu'il rapportait tout l'argent à sa mère qui lui abandonnait la suie, dont la vente lui procurait un à deux francs par semaine.

— Et que fais-tu de cet argent ? lui demanda le maître.

— Je le dépense à des toupies, des billes, des pommes et du pain d'épice, dit le pauvre petit ramoneur ; mais j'aimerais mieux acheter des livres, si je savais les lire.

— Bien, reprit le maître, si tu veux acheter du savon et un peigne, et te faire parfaitement propre, tu pourras venir dimanche prochain.

En effet, le dimanche suivant, Dick fit son apparition aussitôt que les portes de l'école furent ouvertes. Il était habillé d'une veste et d'un pantalon de futaine ; sa figure et ses mains étaient passablement propres. Il

se trouva qu'il savait à peine l'ABC ; mais tel était son désir d'apprendre, que, dès le second dimanche, il connaissait toutes les lettres et pouvait déjà en épeler plusieurs ensemble. Il n'avait aucun attrait pour Christ ou l'évangile de sa grâce ; toute son ambition était d'apprendre à lire. Il savait qu'il y a un Dieu, mais il n'avait jamais entendu parler d'un Sauveur. Il était régulier à venir et toujours attentif ; et celui qui écrit ces lignes sait que, chaque samedi soir, le petit ramoneur passait une heure à se laver et à se frotter, afin d'être semblable, autant que possible, aux autres garçons. Après avoir suivi douze mois l'école, il était en état de lire un chapitre entier de l'Écriture, et il exprima le désir d'avoir une Bible à lui, ainsi qu'un livre de chants, pour pouvoir les emporter à la maison et les lire à sa mère. Il dit qu'il les payerait avec l'argent de la suie, et que de plus il pourrait mettre deux sous par semaine à la boîte des missions.

Depuis lors, par la grâce de Dieu, il commença à rechercher le Seigneur Jésus-Christ, et le chemin du salut, disant souvent à celui qui l'instruisait : « Voulez-vous prier pour moi, monsieur ? je ne sais pas comment prier, je suis si méchant ; je n'ai jamais prié de ma vie. » Tout l'argent qu'il pouvait gagner, il le mettait de côté et le donnait à son maître qui lui achetait des livres utiles ; au bout de quatre ans de fréquentation de l'école du dimanche, il montra évidemment qu'il était une nouvelle créature en Christ. Le pauvre Dick exprimait souvent le désir d'avoir un métier plus propre que celui de ramoneur ; et ayant appris qu'un épicier cherchait un garçon pour nettoyer le magasin et faire les commissions, il demanda que quelqu'un

voulût bien faire les démarches nécessaires pour qu'il pût obtenir la place. Il entra à l'essai, mais comme on n'avait pas besoin de lui toute la journée, trois francs par semaine étaient tout ce qu'on pouvait lui donner ; aussi sa mère déclara qu'elle n'aurait pas de quoi l'entretenir pour ce prix. Un des maîtres de l'école étant venu chez elle pour savoir ce qu'on pourrait faire, elle constata qu'avec son ancien métier, Dick lui apportait de douze à quinze francs par semaine ; et que, comme il était robuste et actif, il serait bien mieux de poursuivre cette vocation. Son père, disait-elle, avait toujours été un ramoneur, et avait bien fait ses affaires ; et elle ne voyait pas pourquoi Dick ne ferait pas comme son père. Ainsi, le pauvre Dick fut obligé de recommencer à ramoner. Enfin, un riche monsieur offrit, sur la recommandation d'une personne bienveillante, de le prendre chez lui pour aider le jardinier, nettoyer les couteaux, etc. Dick voulut savoir si ses futures occupations l'empêcheraient de continuer à suivre l'école du dimanche, et le monsieur lui dit que, s'il faisait bien son devoir pendant la semaine et se levait de bonne heure le matin, il pourrait certainement y aller. En conséquence, Dick fut installé dans son nouveau service, où nous le laisserons pour le moment, âgé d'environ seize ans, et ayant fréquenté l'école pendant près de sept ans.

Bientôt après, l'écrivain de ce récit quitta l'Angleterre pendant vingt-cinq ans. A son retour, il visita un dimanche l'école, dont il avait été un des aides dans sa jeunesse. Naturellement de très grands changements avaient eu lieu pendant son absence, et ce jour-là un monsieur d'un âge mûr, qui était l'un des maîtres, par-

lait aux enfants sur 2 Rois, V. Il les entretenait de Naaman, leur montrait qui il était et ce qu'il était, et leur expliquait ce que c'était qu'un lépreux. Ensuite, il parla de la lèpre du péché et de la corruption du cœur humain, et s'attacha tout particulièrement à présenter le Seigneur Jésus comme étant le seul moyen par lequel le pécheur puisse être sauvé. Ensuite il attira leur attention sur la petite fille israélite qui avait été emmenée prisonnière, loin de son pays et de sa parenté, et qui était devenue esclave de la femme de Naaman. Ici il s'adressa spécialement à ceux de ses jeunes auditeurs qui deviendraient des serviteurs et des servantes, appelant leur attention sur la touchante sollicitude que la petite fille montrait pour son maître, comme aussi sur l'intérêt que les autres serviteurs lui témoignaient. Le prédicateur cita plusieurs passages de l'Écriture pour prouver que c'est une chose agréable à Dieu ; et puis il parla de Guéhazi, du péché qu'il y a à mentir, à user de ruses, à se laisser entraîner par l'ambition et l'avarice, etc., choses par lesquelles on s'attire le jugement de Dieu ; puis il termina par une prière en rapport avec ce qu'il avait dit, et dans laquelle il demanda la bénédiction de Dieu en faveur des maîtres de l'école aussi bien que des enfants. L'écrivain de ces lignes n'avait aucune idée de ce que pouvait être celui qui parlait ; et il ne lui eût pas été possible, si on ne le lui avait pas dit, de reconnaître que ce prédicateur était Dick, le petit ramoneur. C'était bien lui, en effet.

Il avait rempli sa place, pendant nombre d'années, à l'entière satisfaction de son maître ; et, tout en travaillant sous les ordres du jardinier, il s'était mis à étudier la botanique. Par la suite il était devenu jardi-

nier-chef, fonction qu'il avait conservée jusqu'à la mort du propriétaire. Il avait alors épousé une femme pieuse, qui enseignait aussi à l'école du dimanche ; et maintenant il tenait un magasin de graines. Par sa probité, et l'ordre rigoureux qu'il apportait dans ses affaires, il prospéra grandement. Il ne cessa jamais de s'occuper activement des écoles du dimanche, malgré les changements survenus dans ses circonstances ; et, fidèle au souvenir de Dick, le pauvre petit ramoneur, il s'intéressait surtout aux enfants pauvres et délaissés. Ainsi servant le Seigneur dans un esprit de bonne volonté, il s'efforçait de faire partager à d'autres les grâces et les faveurs dont il avait été l'objet ; étant lui-même un exemple de ce que peuvent, parmi les enfants, les travaux chrétiens accompagnés de la bénédiction d'En-haut. Qui pourra dire combien d'enfants ont goûté la grâce de Dieu par le moyen de Dick, le ramoneur.

Vous, qui vous occupez de l'instruction biblique des enfants, « ne vous relâchez pas, en faisant le bien ; car vous moissonnerez en la propre saison, si vous ne défaillez pas. »



Le Prophète Joël.

Joël, le deuxième des petits prophètes, était fils de Péthuel ; c'est là tout ce que l'on sait sur sa famille et sur son histoire. Son nom veut dire : « Dieu l'Eternel » ou « l'Eternel est son Dieu. » C'est dans le royaume de Juda, et pour ce royaume, qu'il exerça son ministère prophétique. On pense assez généralement qu'il prophé-

tisait sous le règne de Hozias, vers l'an 800 avant Jésus-Christ.

Dans les deux premiers chapitres, Joël décrit, de la manière la plus animée et la plus poétique, l'invasion d'une armée redoutable dans la Judée : « Une nation puissante et innombrable, dit-il, est montée contre mon pays ; ses dents sont des dents de lion... Les champs sont ravagés, la terre mène deuil ;... les vignes sont sans fruit,.... et tous les arbres des champs ont séché..... Le pays était avant sa venue comme le jardin d'Eden ; et, après qu'il sera parti, il sera comme un désert de désolation... C'est à le voir, comme si l'on voyait des chevaux... ils sont comme un peuple puissant rangé en bataille ; ils marchent chacun en son rang, et ne se détournent point de leur chemin ;.... ils se jetteront au travers des épées, et ne seront point blessés. Ils iront çà et là par la ville, ils courront sur la muraille, ils monteront sur les maisons, ils entreront par les fenêtres comme le larron. La terre tremblera devant lui, les cieux seront ébranlés, le soleil et la lune seront obscurcis, et les étoiles retireront leur lueur. L'Eternel aussi fera entendre sa voix devant son ARMÉE, parce que son camp sera très grand ; car l'exécuteur de sa parole sera puissant ; certainement la journée de l'Eternel est grande et terrible ; et qui la pourra soutenir ? »

Ce ne sont là, chers enfants, que quelques traits de la description que nous donne Joël de cette formidable armée que l'Eternel appelle *son armée*, parce qu'elle n'était qu'un instrument entre ses mains pour exécuter les jugements que les péchés du peuple juif avaient attiré sur lui. Eh ! bien, nos jeunes lecteurs, pouvez-

vous croire que, dans le sens purement littéral, cette armée n'était pas autre chose qu'une multitude de sauterelles. C'est ce qu'indique clairement le verset 4 du chapitre I.

Il est bon de vous dire que les sauterelles sont un des fléaux les plus redoutés et les plus terribles des pays chauds, de l'Orient, en particulier. Elles sortent du sol au printemps, surtout quand la sécheresse a favorisé la maturité des innombrables œufs qu'elles déposent dans la terre, et portées sur les ailes des vents, elles viennent s'abattre en tourbillonnant et comme d'épais nuages sur les plaines de l'Égypte, de la Palestine ou de la Syrie. Ces nuages ont quelquefois de 4 à 6 lieues (16 à 24 kilomètres) de longueur, de 2 à 3 lieues de largeur. Lorsqu'elles approchent, elles voilent le ciel, couvrent la terre de leur ombre, et font entendre au loin le bruit de leurs millions d'ailes et de pieds. Quand elles s'arrêtent (et l'on chercherait vainement à les en empêcher), elles forment sur la terre qu'elles cachent une couche épaisse qui parfois dépasse la hauteur d'un mètre ; en un clin d'œil, elles rongent alors de leurs dents aiguës, et avec un bruit qui rappelle la marche de la cavalerie, l'herbe, les feuilles, les fruits, surtout les raisins, et jusqu'à l'écorce et à la racine des arbres, mettant le sol dans le même état que si le feu y avait passé. Lorsqu'elles ont tout dévasté, elles se remettent en marche, ne laissant derrière elles que leurs œufs et des corps morts qui répandent une telle infection, qu'il en résulte souvent d'affreuses épidémies.

Leur marche est très régulière (Prov. XXX, 27 ; Joël II, 7, 8) ; elles volent par colonnes et droit devant elles,

de jour seulement ; le soir elles s'établissent sur la terre. Rien ne les arrête ; elles évitent tous les dangers, et ne sauraient être évitées. Elles pénètrent jusque dans les habitations, et en rongent non-seulement les ustensiles de bois, mais encore les boïseries, les planches et les poutres (Exod. X, 4-6). Fatiguées de leur vol, elles s'abattent sur les eaux comme sur la terre (Exod. X, 19 ; Joël II, 20), et leurs légers cadavres, entraînés vers les rivages, viennent bientôt y apporter la peste, et les désoler par leur mort, après les avoir désolés par leur vie. La tête des sauterelles ressemble à celle du cheval ; aussi ont-elles été comparées à des chevaux dans l'Écriture (voyez Joël II, 11 et Apoc. IX, 7-9).

Cependant, chers enfants, il ne faut pas croire que les paroles du prophète ne s'appliquent qu'à des sauterelles. Ici, comme ailleurs dans l'Écriture et surtout dans les livres prophétiques, Joël, ou plutôt l'Esprit du Christ qui était en lui (1 Pier. I, 11), prend occasion d'une disette sans pareille, causée par l'invasion d'innombrables armées d'insectes, pour réveiller l'attention du peuple à l'égard de la journée de l'Éternel.

« Hélas ! quelle journée ! car la journée de l'Éternel est proche, et elle viendra comme un dégât fait par le Tout-Puissant » (I, 15). « Que tous les habitants du pays tremblent, car la journée de l'Éternel vient, car elle est proche. Journée de ténèbres et d'obscurité, journée de nuées et de brouillards » (II, 1, 2) ! Ces mots : « La journée de l'Éternel » se traduisent dans le Nouveau Testament par : « le jour du Seigneur. » Ils désignent un jour de jugement et de vengeance. Malachie en parle ainsi (IV, 1) : « Le jour vient, ardent comme

un four ; tous les orgueilleux et tous les méchants seront comme du chaume ; et ce jour qui vient, a dit l'Éternel des armées, les embrasera, et ne leur laissera ni racine ni rameau. » De même, l'apôtre Paul dit aux Thessaloniens (V, 2) : « Vous savez très bien que le jour du Seigneur vient comme un larron dans la nuit ; car quand ils diront : Paix et sûreté, alors il leur surviendra une subite destruction.... et ils n'échapperont pas » (lisez aussi 2 Pier. III, 10, 12).

Ce jour, dont il est si souvent question dans l'Ancien Testament, cette redoutable journée, ce « grand jour du Dieu tout-puissant, dont il est si souvent dit qu'il est proche et qui, en effet, est toujours plus rapproché, est encore à venir.

Il y avait, dans l'église de Thessalonique, de faux docteurs qui, ne comprenant pas ce que l'apôtre leur avait dit ou écrit, ou même lui prêtant leurs propres idées, osaient affirmer que « le jour du Seigneur était là, » parce que les fidèles de cette église souffraient de la persécution ; et ainsi ils étaient encore ébranlés et troublés. Dans sa seconde épître, l'apôtre a surtout en vue de combattre ces assertions erronées. Le jour du Seigneur ne peut pas être arrivé, parce que s'il était là, les saints ne seraient pas dans la tribulation ; ils seraient avec le Seigneur qui viendra avec eux. Ceux qui les persécutent seraient punis ; « car, dit-il, c'est une chose juste devant Dieu que de rendre l'affliction à ceux qui vous affligent ; et de vous donner, à vous qui êtes affligés, du repos avec nous dans la révélation du Seigneur Jésus du ciel avec les anges de sa puissance ; exerçant la vengeance en flammes de feu contre ceux qui ne connaissent pas Dieu, et contre ceux

qui n'obéissent pas à l'évangile de notre Seigneur Jésus-Christ. » « Dans ce jour-là, le Seigneur sera glorifié dans ses saints et admiré dans tous ceux qui auront cru. »

Chers enfants, il faut que vous fassiez partie ou de ceux qui seront alors jugés et punis, ou de ceux qui seront avec le Seigneur, lequel sera glorifié en eux. Avec lesquels seriez-vous, si le jour du Seigneur était là ? Avec lesquels voudriez-vous être ? Il faut avoir été avec Jésus, avoir marché avec lui pendant sa vie, si l'on veut être avec lui quand il descendra du ciel pour juger les méchants. Alors on peut aller en avant avec confiance ; alors on peut, de tout son cœur, répéter le cri de l'Eglise : « Amen ! oui, Seigneur Jésus, viens ! »

Le livre de Joël expose, de la manière la plus sublime, la scène du jugement des vivants, et avant cela il indique très clairement comment un pauvre pécheur peut échapper au jugement. Ecoutez, chers enfants, ce qu'il dit, d'abord, sur ce dernier sujet, et que Dieu vous donne des oreilles pour entendre, une intelligence éclairée d'en haut pour comprendre, et des cœurs ouverts pour recevoir ces paroles de grâce !

Le peuple de Dieu, convié à la repentance et humilié, est entendu et délivré par l'Eternel, qui rend l'abondance au pays ; l'armée venue du Nord, qui ravage la terre comme des sauterelles est jugée à cause de son orgueil, elle est chassée et poussée vers l'orient. Alors les enfants de Sion se réjouissent dans l'Eternel leur Dieu. Mais outre les bénédictions temporelles qui leur sont de nouveau accordées, il y a une grâce toute nouvelle qui leur sera donnée. Voici ce que dit Jéhovah :

« Il arrivera après ces choses, que je répandrai mon Esprit sur toute chair ; et vos fils et vos filles prophétiseront ; vos vieillards songeront des songes, et vos jeunes gens verront des visions. Et même en ces jours-là je répandrai mon Esprit sur mes serviteurs et sur mes servantes. Et je ferai des prodiges dans les cieux et sur la terre, du sang et du feu, et des colonnes de fumée. Le soleil sera changé en ténèbres et la lune en sang, avant que le jour grand et terrible de l'Éternel vienne. Et il arrivera que quiconque invoquera le nom de l'Éternel sera sauvé, car le salut sera en la montagne de Sion, et dans Jérusalem, comme l'Éternel a dit, et dans les résidus que l'Éternel aura appelé. »

Il est sans doute quelques-uns de nos jeunes lecteurs, qui se souviendront que cette prophétie est citée par l'apôtre Pierre (Actes II) pour expliquer le grand fait que Dieu venait d'opérer à Jérusalem le jour de la Pentecôte. Le Saint-Esprit répandu d'en haut sur les disciples, comme il allait bientôt l'être aussi sur les convertis d'entre les nations ou gentils — et ainsi *sur toute chair*, c'était là, en effet, un commencement d'accomplissement du remarquable oracle de Joël ; mais évidemment ce n'en était pas l'accomplissement parfait, car les grands et effrayants prodiges dont il y est question n'ont pas encore eu lieu et doivent, pensons-nous, précéder plus ou moins immédiatement le jour grand et terrible du Seigneur, lequel, nous l'avons vu, est encore à venir. Quoi qu'il en soit, il y a là une parole bien encourageante qui demeure toujours vraie. Que celui qui craint le jour grand et terrible du Seigneur qui s'approche, et qui désire fuir arrièrè de la colère à venir, se confie en cette bonne parole et

agisse en conséquence : « Quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé. » Elle est aussi citée par l'apôtre Paul (Rom. X, 13). Mais il ajoute : « Comment invoqueront-ils celui en qui ils n'ont point cru. » C'est tout simple, pour appeler le Seigneur à son aide, il faut avoir confiance en sa puissance et en son amour. Chers enfants, confiez-vous donc en Celui qui est amour, qui est le Tout-Puissant et qui veut que vous soyez sauvés.

Sans cela vous auriez affaire avec ce terrible jour du jugement, dont notre prophète parle ainsi au dernier chapitre de son livre : « Que les nations se réveillent, et qu'elles montent à la vallée de Josaphat [ce nom veut dire : *jugement de l'Éternel*] ; car je serai assis là pour juger toutes les nations d'alentour. Mettez la faucille, car la moisson est mûre ; venez et descendez, car le pressoir est plein ; les cuves regorgent, car leur malice est grande. Peuples, peuples, à la vallée de décision ; car la journée de l'Éternel est proche dans la vallée de décision. » Comparez Apoc. XIV, 14-20. Mais alors même, l'Éternel sera un asile à son peuple, et la force des enfants d'Israël. Puissiez-vous tous, chers enfants, dès à présent, trouver dans le Seigneur, par la foi, et votre asile et votre force. C'est Lui qui nous a délivrés de la colère à venir et qui nous met à l'abri du jugement. Allez à Lui et vous n'aurez rien à craindre ; allez à Lui, et vous ne serez pas jugés, mais sauvés.

QUESTIONS SUR « LE PROPHÈTE JOEL. »

1. Que savons-nous sur sa famille et sur son histoire ?
2. Que signifie le nom de Joël ?
3. Où prophétisa-t-il, et sous quel règne probablement ?
4. Qu'annonce-t-il d'abord ?

5. Qu'est-ce que cette armée littéralement ?
6. Qu'étaient et que sont encore, surtout en Orient, les invasions de sauterelles ?
7. A quoi ressemblent-elles par leur tête ?
8. Faut-il ne voir que des sauterelles dans cette description du prophète ?
9. Sur quoi l'Eternel voulait-il par là attirer l'attention de son peuple ?
10. Comment la journée de l'Eternel est-elle appelée dans le Nouveau-Testament, et que désigne-t-elle ?
11. Ce jour est-il arrivé déjà ?
12. Comment commencera-t-il, avec qui viendra alors le Seigneur et que fera-t-il ?
13. Avant que vienne ce jour, qu'est-ce que Dieu promet de faire ?
14. Quand est-ce que cette promesse a eu un commencement d'accomplissement ?
15. Quelle parole encourageante, en rapport avec ce jour, vient ensuite, de même qu'elle est rappelée par quel apôtre ?
16. Pour invoquer le Seigneur, que faut-il d'abord ?
17. Pour le jour du jugement, où est-ce que l'Eternel convoque les nations ?
18. Que veut dire Josaphat ?
19. Alors même que sera l'Eternel pour son peuple, et pour les enfants d'Israël ?



La petite Meg et ses enfants.

(Suite de la page 43).

Chap. III.**LE JOUR DE NETTOYAGE DE LA PETITE MEG.**

Pendant plusieurs jours Meg ne quitta pas la mansarde, et s'occupa exclusivement de Robin et de la petite, ne sortant que pour aller acheter à la boutique la plus proche du pain ou de la farine d'avoine. Deux ou trois voisins prirent la peine de monter l'échelle et d'essayer si le loquet de la porte était fermé ; alors Meg leur parlait à travers la porte et leur disait qu'elle et les enfants allaient bien, et qu'elle attendait son père aujourd'hui ou demain. M. Grigg, homme brusque et hargneux, qui maintenait à distance tout le monde autour de lui, fut fidèle à la promesse qu'il avait faite à la mère de Meg, et ne permit pas que qui que ce fût se mêlât de leurs affaires ; de sorte que l'intérêt passager que la Cour des Anges avait manifesté pour les trois orphelins se perdit bientôt dans une complète indifférence. Chacun, du reste, savait au juste ce que possédait son voisin ; et le modeste mobilier de la chambre de Meg, où la boîte gisait bien cachée, sous le lit, n'excita aucune convoitise. La jeune fille qui habitait l'autre mansarde, et que Meg n'avait vue qu'une ou deux fois, était absente depuis bien des semaines, ayant été envoyée dans une maison de correction par suite de désordre et de bruit dans la rue ; de sorte que, peu de jours après la mort de la femme du matelot,

personne ne monta ou ne descendit l'échelle que Meg elle-même.

Il y avait deux choses que Meg avait à cœur de faire avant le retour de son père, c'était d'apprendre à Robin les lettres, et à la petite à marcher seule. Robin était un garçon vif et intelligent et il fut bientôt pénétré du désir de surprendre son père par ses nouveaux talents, et avec l'aide de sa sœur il s'exerça avec ardeur dans le Nouveau Testament que Meg avait reçu à l'école du soir, où elle-même avait appris à lire. — Quant à faire marcher la « petite », c'était une autre affaire. Il y avait dans la Cour bien des petits enfants qu'on ne pouvait comparer à la petite sous beaucoup d'autres rapports, mais qui savaient déjà se traîner sur le pavé et jusque dans le ruisseau, et qui même commençaient à trottiler sur leurs petits pieds nus. Meg le ressentait comme une honte qui retombait sur elle d'avoir un enfant si arriéré ! Tout ce qu'elle pouvait obtenir c'était que la petite se tint fortement à une chaise ou à la main de son frère, et regardât à travers l'espace vers Meg et vers la tartine de pain et de mélasse qui lui était tendue en manière d'appât. C'était un enfant débile et maladif, avec un visage-vieux ressemblant beaucoup à celui de Meg, et des membres grêles qui paraissaient ne devoir jamais devenir assez solides pour porter son maigre petit corps. Mais de temps à autre un sourire si doux, si inattendu, si fugitif illuminait tout d'un coup ce petit visage et brillait dans ces yeux sérieux, que Meg ne pouvait s'empêcher de courir vers l'enfant et de la prendre dans ses bras en se disant qu'elle n'avait pas sa pareille dans le monde entier. C'était ainsi que se terminaient presque toujours les efforts de Meg pour

apprendre à marcher à sa petite sœur, ce qui n'empêchait pas qu'elle ne la fit passer par le même exercice une douzaine de fois par jour.

Quelquefois, quand les enfants dormaient, Meg montait sur le bord de la fenêtre et s'y asseyait solitaire, pour regarder les étoiles qui apparaissaient dans le ciel, où sa mère habitait maintenant. Il y avait des soirs où le brouillard était si épais qu'elle ne pouvait pas les distinguer, non plus que les innombrables points lumineux que formaient les lanternes dans le réseau des rues autour de la Cour des Anges ; et alors il lui semblait qu'elle se trouvait dans un endroit séparé à la fois du ciel en haut et de la terre en bas. Peu à peu cependant, à mesure qu'elle apprenait à lire à Robin, et qu'elle-même lisait dans le Nouveau Testament, de nouvelles pensées au sujet de Dieu et de son amour se faisaient jour dans son âme. Elle y réfléchissait à sa manière enfantine quand elle était assise dans l'obscurité, et qu'elle laissait planer ses regards sur la grande ville avec ses myriades de créatures, semblables à elle, et dont pas une ne savait combien elle était seule, ni ne sympathisait avec ses difficultés.

Après qu'une semaine se fut écoulée, Meg et les enfants firent tous les jours une expédition vers les Docks, s'arrêtant dans un coin écarté jusqu'à ce qu'ils aperçussent une figure bienveillante qui ne leur inspirât pas la crainte d'être repoussés, et alors Meg s'informait quand le vaisseau de son père devait rentrer. La plupart du temps elle n'obtenait pas de réponse satisfaisante, mais toutes les fois qu'elle trouvait quelqu'un qui connaissait le « *Roi de l'Océan*, » nom du vaisseau, elle apprenait qu'on l'attendait pour la fin du mois

d'octobre. Le jour de naissance de Robin était le dernier de ce mois ; le calcul de la mère avait donc été exact, et le père serait de retour pour ce jour-là. Malgré cela on voyait Meg, la figure pleine d'anxiété, s'en aller tous les jours aux docks, à la recherche de quelqu'un qui lui confirmât la bonne nouvelle.

L'avant-veille arriva enfin, et Meg se mit à l'œuvre pour récurer et nettoyer la chambre comme elle l'avait vu faire à sa mère avant l'arrivée de son père. Robin fut placé sur la plus haute chaise avec la petite sur ses genoux, d'où il lui fut permis de contempler les travaux de sa sœur, tandis qu'en même temps il était hors de contact avec le plancher humide. Seulement Meg répandit une si grande quantité d'eau par terre, que le locataire de la chambre au-dessous sortit furieux sur le palier, et fit entendre une telle volée d'invectives et de menaces que le cœur si léger de Meg en bondit de terreur. Quand le nettoyage fut terminé, elle monta et descendit les trois étages, armée d'une petite cafetière, autant de fois que cela fut nécessaire pour remplir une vieille cuve ébréchée, dans le but de faire prendre un bain à Robin et à la petite. Il était tard dans la soirée quand tout fut achevé et que Meg regarda autour d'elle d'un air radieux en voyant la chambre si propre et les visages des enfants si frais ; mais aussi elle était bien fatiguée. Alors elle prit son Nouveau Testament, dans lequel elle n'avait pas eu le temps de donner à Robin sa leçon ce jour-là, et elle lut un verset pour elle-même à haute voix : « Venez à moi vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos. »

— Je voudrais pouvoir aller à Jésus, soupira la pe-

tite Meg, car j'ai beaucoup travaillé aujourd'hui, et il dit qu'il me donnerait du repos. Seulement je ne sais pas où il faut aller.

Elle se coucha et posa sa tête sur l'oreiller où dormait la petite, et avant qu'elle en eût conscience un profond sommeil s'empara d'elle. Peut-être que le soupir de Meg était arrivé jusqu'à Jésus et que c'était lui qui lui donnait ce repos, car : « Il donne le repos à celui qu'il aime. »

Chap. IV.

COMMENT LA PETITE MEG DONNA UNE FÊTE A SES ENFANTS.

Le jour de naissance de Robin se leva avec splendeur, même à travers les ombres épaisses de la Cour des Anges. Meg fut réveillée par la petite qui lui tapait des deux mains sur la figure, et essayait de ses doigts maigrelets d'entr'ouvrir ses paupières fermées. Meg se leva d'un cœur léger, car le père devait revenir ce jour-là. Pour la première fois, depuis la mort de sa mère, elle tira la boîte de dessous le lit et l'ouvrit d'une main tremblante. Elle savait qu'elle ne pouvait pas traverser la cour, elle et ses enfants, parés de leurs habits de fête, tant que le père n'était pas là pour les protéger, car elle avait vu d'autres enfants dépouillés de leurs vêtements neufs avant qu'ils eussent pu atteindre l'abri des rues plus larges.

Cependant Meg était bien décidée à ce que Robin et, dans tous les cas, la petite, n'iraient pas en haillons au-devant de leur père. Elle prit donc la jaquette et le petit capuchon de l'enfant, déjà devenus un peu trop petits, puis le béret bleu et la blouse de Robin, et en fit

un paquet. Elle jeta plus d'un regard de regret sur sa propre robe rouge et son chapeau garni de rubans verts, mais elle secoua la tête en se disant que cela ne se pouvait pas et que cela n'irait jamais de se montrer dans une parure aussi magnifique. Tout ce qu'elle osait risquer c'était de chausser ses pieds et ceux de Robin de vieux souliers, car les enfants de la Cour des Anges n'en portaient pas, et le bruit inusité de leur démarche exciterait déjà bien assez d'attention. Elle habilla les enfants et les assit sur le lit ; puis elle lissa ses cheveux aussi bien que cela lui fut possible, devant le petit miroir qui se trouvait dans le couvercle de la boîte, et mit un chapeau en soie noire, roussi par les années, et qui avait appartenu à sa mère. Ensuite elle épingla un vieux châle bien mince et déchiré sur le corsage éraillé de sa robe ; mais n'importe ! le cœur de Meg était plein d'espoir, et rien ne pouvait ce jour-là chasser le sourire de ses traits, d'ordinaire fatigués et soucieux. — Après avoir mis la clef de la chambre dans le petit sac suspendu à son cou, en compagnie de la clef de la boîte et de sa dernière demi-couronne, Meg, tenant la petite dans ses bras, descendit avec précaution l'échelle, et d'un pas furtif elle se glissa le long des maisons en imposant silence à Robin, qui était disposé à faire résonner ses souliers sans nécessité. Heureusement que les habitants de la Cour des Anges ne se levaient pas de bonne heure, de sorte que Meg et ses enfants purent s'éloigner à temps et arrivèrent dans les rues extérieures sans être remarqués ni molestés.

(La suite prochainement, D. v.)



Extrait d'une correspondance.

Nous recevons les lignes suivantes des parents d'une de nos anciennes abonnées. Nous les publions, en bénissant le Seigneur, et pour l'édification de nos jeunes lecteurs.

« Notre désir est de continuer l'abonnement ; le prénom seul est changé. Notre chère Eva s'est endormie dans le Seigneur le 1^{er} avril dernier, à l'âge de quinze ans et demi, le quinzième jour de sa conversion, mais travaillée depuis cinq ans, et, je n'en doute pas, par la lecture de la *Bonne Nouvelle*. Elle était attentive dans cette lecture, mais toujours triste, sans jamais répondre aux questions que je lui faisais ; mais Dieu lui a envoyé une maladie pour la décider à se donner entièrement au Seigneur, et durant ces quinze jours elle a rendu un témoignage clair, heureuse de quitter ce pauvre monde pour voir son Sauveur ; et c'est par la lecture et par le chant que nous l'avons accompagnée jusqu'à son dernier moment..... Elle fit ses recommandations, et chargea le frère F. de veiller sur sa sœur qui n'est pas affranchie ; puis, avant de nous quitter, elle nous dit de chanter le verset 5 du cantique 138 :

« Sauvé, je ne me glorifie

Qu'en Jésus-Christ ;

Pour la terre et le ciel, ma vie,

C'est Jésus-Christ.

Bientôt, adieu choses mortelles !

Loin de vous, je prendrai des ailes,

Vers les demeures éternelles,

Vers Jésus-Christ. »



Noms, titres et caractères du Fils de Dieu,
tels qu'ils nous sont révélés dans les
Ecritures.

(SUITE DE LA P. 48).

X. LE BERGER.

JE SUSCITERAI SUR ELLES UN PASTEUR QUI LES PAITRA. Ezéc.
XXXIV, 23.

Un Berger	Jean X, 16.
Le Pasteur de l'Eternel	Zach. XIII, 7.
Le grand Pasteur des brebis	Héb. XIII, 20.
Le Chemin	Jean XIV, 6.
La porte des brebis	Jean X, 7.
Le berger d'Israël	Ezéch. XXXIV, 23.
Le Pasteur et l'Evêque des âmes	1 Pierre II, 25.
Le Bon Berger (qui a donné sa vie)	Jean X, 11.
Le Grand pasteur des Brebis (qui a été ramené d'entre les morts)	Héb. XIII, 20.
Le Souverain Pasteur (qui sera manifesté)	1 Pierre V, 4.

XI L'ARBRE DE VIE

L'ARBRE DE VIE QUI EST DANS LE PARADIS DE DIEU. Apoc.
II, 7.

La racine d'Isaï	Es. XI, 10.
La racine de David	Apoc. V, 5.
La racine et la postérité de David	Apoc. XXII, 16.
Un rejeton du tronc d'Isaï	Es. XI, 1.
Un chirurgien sortant des racines	Es. XI, 1.
Germe	Zach. VI, 12.
Le germe de l'Eternel	Es. IV, 2.
Le Germe de justice	Jér. XXXIII, 15.
Un Germe juste	Jér. XXIII, 5.

Les provins forts pour Toi	Ps. LXXX, 15.
Le cep	Jean XV, 5.
Le vrai cep	Jean XV, 1.
L'arbre de vie	Apoc. II, 7.
Le grain de froment	Jean XII, 24.
Le pain de Dieu	Jean VI, 33.
Le véritable pain du ciel	Jean VI, 32.
Le pain descendu du ciel	Jean VI, 41.
Le pain qui descend du ciel	Jean VI, 50.
Le pain de vie	Jean VI, 35.
Le pain vivant	Jean VI, 51.
La manne cachée	Apoc. II, 17.
Une plante célèbre	Ezéch. XXXIV, 29.
La rose de Saron	Cant. II, 1.
Le muguet des vallées	Cant. II, 1.
Un sachet de myrrhe	Cant. I, 12.
Une grappe de troëne	Cant. I, 13.

XII LA LUMIÈRE DU MONDE

JE SUIS LA LUMIÈRE DU MONDE ; CELUI QUI ME SUIT, AURA LA LUMIÈRE DE LA VIE. Jean VIII, 12.

La lumière	Jean XII, 35.
La vraie lumière	Jean I, 9.
Une grande lumière	Es. IX, 1.
Une lumière venue dans le monde	Jean XII, 46.
La lumière du monde	Jean VIII, 12.
La lumière des hommes	Jean I, 4.
La lumière pour éclairer les nations	Luc II, 32.
La lumière des nations	Es. XLII, 6.
Une étoile	Nomb. XXIV, 17.
L'étoile du matin	Apoc. II, 28.
L'étoile brillante du matin	Apoc. XXII, 16.
L'étoile du matin (ou du jour)	2 Pierre I, 19.

L'orient d'en haut
Le soleil de justice

Luc I, 78.
Mal. IV, 2.

(*La suite prochainement, D. v.*)



Dieu est amour.

Les fleurs parlent à notre âme ;
Les oiseaux, chantant l'été,
Ont une voix qui proclame
O Dieu ! ta grande *bonté*.

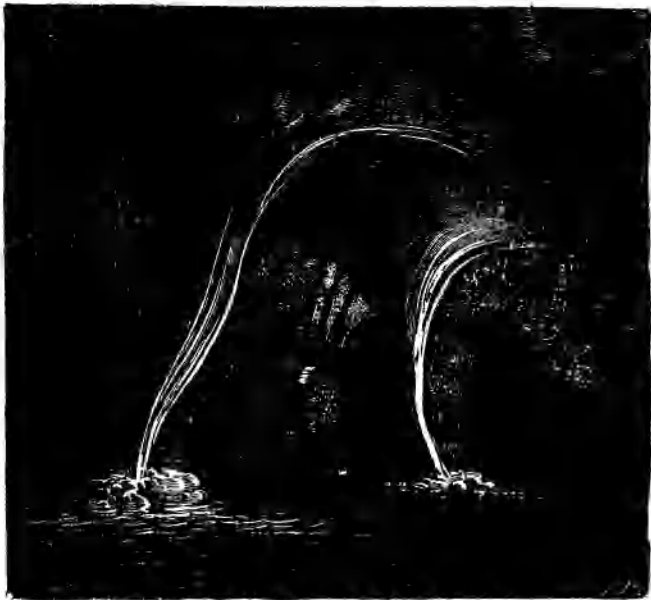
Les fruits de toute nature,
Nous disent, à chaque instant,
Que Dieu pour sa créature
Est, en outre, *bienfaisant*.

Et les œuvres grandioses
De ce Dieu *bon, bienfaisant*,
Soleil, lune, toutes choses
Parlent du Dieu Tout-Puissant.

Mais la croix de Christ révèle
Que ce Dieu *bon, bienfaisant*,
Tout-puissant, surtout, s'appelle
Dieu *d'amour* pour son enfant.

J.-A. **.





Une trombe sur la mer.

Nos jeunes lecteurs ont-ils jamais entendu parler de ces phénomènes étonnants que Dieu produit quelquefois sur la mer, et qu'on appelle des trombes ? On suppose qu'elles sont causées par le vent, lorsqu'il souffle en tournoyant, ainsi que Dieu nous le dit dans l'Écclésiaste, chap. 1, vers. 6 : « Le vent va vers le Midi, et tournoie vers l'Aquilon ; il va tournoyant çà et là, et il retourne après ses circuits. » Ce vent tournoyant en nombreux circuits, chargé peut-être d'électricité, soulève l'eau de l'océan, exactement comme vous voyez

quelquefois la poussière s'élever en tourbillons ; tandis que les nuages au-dessus, étant remplis d'eau, éclatent ; et les deux se réunissent ensemble, de manière à former une énorme colonne d'eau, semblable à un tronc d'arbre colossal ou à une immense trompette tournée le bout en bas. La colonne d'eau touche les nuages, et le vent violent la pousse devant lui ; alors un sinistre mugissement se fait entendre, comme si les abîmes profonds appelaient à eux les eaux qui sont dans le firmament.

Cet étonnant phénomène eut lieu un samedi après-midi, il y a quinze ans. Un vaisseau naviguait alors un peu au sud de l'île de Madagascar, non loin de la côte d'Afrique ; et le capitaine put voir, pour la première fois de sa vie, un de ces étranges spectacles. Le vent, dit-il, soufflait de tous les côtés, par violentes raffales ; le temps était alternativement clair et rayonnant, et, l'instant d'après, sombre et orageux, et mêlé d'averses de pluie.

Dans le lointain, à bâbord, c'est-à-dire à main gauche, voguait un autre navire au-dessus duquel se tenait, plein de menaces, un gros nuage noir. Il y a dans l'approche d'un grand nuage, qui porte le tonnerre en ses flancs, quelque chose d'effrayant ; il semble qu'il ne peut apporter que la destruction ; et sûrement il en serait ainsi, n'était la miséricorde de Dieu qui nous épargne. Nos jeunes lecteurs ont sans doute souvent vu ces gros nuages, même sur terre, et, en les voyant, ils en ont peut-être éprouvé de la crainte.

Quand ces nuages sont ainsi suspendus dans les airs, à tout moment prêts à décharger ce fluide électrique, qui, vous le savez, produit l'éclair, ne semblent-ils pas

nous parler de ce solennel et terrible jugement qui est suspendu sur la tête de *chaque* pécheur ? Dieu aime le pécheur, mais si le pécheur *ne veut pas*, en allant à Jésus, fuir arrière de la colère qui vient, à qui est-ce la faute, si le jugement tombe sur lui ? Il est comme celui qui se tient sous un nuage prêt à envoyer sur sa tête un feu destructeur, et qui refuse de chercher un abri, malgré les avertissements. Maintenant, chers lecteurs, chaque fois que vous verrez un nuage noir, pensez à ces paroles : Celui qui ne croit pas au Fils ne verra pas la vie, mais la COLÈRE DE DIEU DEMEURE SUR LUI. Avez-vous cru en Jésus, le Fils de Dieu ?

Eh ! bien, à présent, revenons à notre petit récit sur la trombe. Le gros nuage se balance un moment dans l'air, puis tout d'un coup deux langues semblent en jaillir, qui flottent comme des bannières au vent. Alors la mer au-dessous commence à s'agiter et à bouillonner furieusement, comme si ces noires langues de nuage avaient quelque étrange influence sur elle, influence qu'elles ont en effet. Car tout à coup les eaux de la mer s'élancent au-devant d'elles, les langues se précipitent plus doucement, les eaux de l'océan et celles du firmament se rencontrent, et une grande colonne, semblable à un énorme tronc d'arbre, se tient ou semble se tenir sur la surface de la mer, jointe par deux tubes au grand nuage noir. Et si le soleil vient éclairer cette étrange scène, les deux langues ou tubes se changent en or, comme les nuages que le soleil dore à son coucher. La brise commence à souffler, le tonnerre fait entendre ses roulements, l'éclair reluit, les eaux mugissent, et l'énorme colonne, soutenue par les deux tubes lumineux, se meut en avant à travers l'o-

rage, comme si elle était attirée vers le ciel, loin des abîmes en tourmente, par les cordeaux d'or descendus d'en haut pour la saisir.

Combien cela doit être étonnant à voir ! Et cela ne nous parle-t-il pas de quelque chose de bien plus merveilleux encore ? Le jugement, comme un grand nuage noir, est suspendu sur le monde entier, car « tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu. » Mais « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, » lequel est descendu du ciel, monté au Calvaire, et là sur la croix Il a subi la colère de Dieu à la place des pécheurs. Il a porté le jugement qui nous était dû, Il a versé son précieux sang, Il a laissé sa vie, et, en la laissant, Il a dit : « TOUT EST ACCOMPLI. » Puis Il s'est relevé d'entre les morts, Il est remonté au ciel, d'où Il était descendu ; et c'est de là qu'Il envoie le message de l'amour de Dieu, les bonnes nouvelles du salut, par le saint Esprit, à tout pécheur sous le ciel, non pas en deux langues seulement, mais en beaucoup de langues ; afin que tous puissent entendre et que tous puissent être sauvés. Et à ceux qui, par grâce, reçoivent le message de son amour, les bonnes nouvelles sont pour eux comme des cordeaux d'or qui les tirent de l'abîme du péché et de la misère, hors d'un monde de tempêtes et de troubles, pour les introduire dans la douce paix et la joie même du ciel. Unis à Christ, tout péché étant pardonné, un avec Celui qui les aime, ils sont passés de la mort à la vie ; ils sont une nouvelle création. Déjà en esprit « assis dans les lieux célestes en Jésus-Christ, » ils passent à travers le désert, pour être bientôt personnellement avec Lui, là où Il est. En attendant, soutenus par sa grâce, attirés par des *cor-*

deux d'affection, leur joie et leur privilège est de réaliser leur union avec Lui pour toujours ; et « portant fixement leur regard vers les cieux , » voyant (par la foi) la gloire de Dieu, et Jésus, l'OBJET béni, à la droite de Dieu, ils croissent en Lui, comme la colonne d'eau de l'océan, qui semble puiser son accroissement dans l'eau du ciel suspendue au-dessus d'elle.

Telle est, chers jeunes lecteurs, l'instruction que nous pouvons retirer de cette œuvre merveilleuse de Dieu qui s'appelle « une Trombe. » Puissiez-vous être attirés à Jésus, si vous ne l'êtes pas encore. Et si vous l'avez été déjà, puissiez-vous apprendre toujours davantage à connaître, à expérimenter votre *union*, votre *unité* avec Lui ; et traverser ainsi cette terre de troubles et d'agitations, en regardant à Lui, étant soutenus par son amour, « marchant et vous entretenant avec Lui sur le chemin, » jusqu'à ce qu'Il vienne vous prendre et vous introduire dans sa *propre demeure* en haut, dans les cieux,



Le prophète Nahum.

Nahum, le septième des petits prophètes, était d'Elkos, en Galilée. C'est tout ce que nous savons sur sa personne. Son nom veut dire *Consolation*. On peut supposer, d'après certaines allusions que son livre renferme, qu'il vécut en Judée et prophétisa à Jérusalem dans les dernières années d'Ezéchias. L'invasion de l'Assyrien Sanchérib aurait été l'occasion de sa prophétie, qui a pour objet le terrible jugement de Ninive, ou plutôt de l'empire des Assyriens dont elle était la capitale.

Nous voyons, dans l'Ancien Testament, trois grands ennemis du peuple de Dieu : l'Égypte, Babylone et Ninive ; mais chacun nous est présenté avec un caractère particulier. L'Égypte représente le monde dans son état naturel, avec son prince Pharaon, figure de Satan ; le monde dont Dieu a délivré et fait sortir son peuple ; Babylone est l'image de la corruption morale et religieuse, agissant avec puissance, et sous l'esclavage de laquelle est tombé le peuple de Dieu. Ninive, c'est la gloire orgueilleuse du monde, toute préoccupée d'elle-même et de son importance. Elle sera jugée comme tout le reste et disparaîtra pour toujours sous le jugement du Tout-Puissant.

Si vous ouvrez le volume de 1869 de la Bonne Nouvelle aux pages 75 et 76, vous y verrez que nous avons déjà dit quelques mots sur l'origine, la grandeur, la richesse et la corruption de la grande ville de Ninive.

Nous vous parlions là du prophète Jonas qui, plus d'un siècle avant Nahum, avait reçu de Dieu l'ordre d'aller, à Ninive même, déclarer la ruine de cette orgueilleuse cité. Vous vous rappelez que, à l'ouïe des redoutables paroles de ce prophète, les Ninivites se repentirent, publièrent le jeûne, s'humilièrent, en sorte que Dieu, toujours plein de miséricorde et de long support, Dieu qui avait eu égard à l'humiliation momentanée de l'impie Achab (1 Rois XXI, 27-29), Dieu se repentit du mal qu'il avait dit qu'il ferait aux Ninivites, et ne le fit point (Jonas, III 10). Mais, hélas ! il paraît que cette repentance des habitants de Ninive ne fut pas de longue durée ou, du moins, que les générations qui suivirent celle qui avait entendu Jonas, retournèrent à leur méchant train.

Il est bien évident d'après la prophétie de Nahum, qu'au temps de ce prophète Ninive était encore dans toute sa grandeur et sa prospérité. Son commerce était immense. « Elle avait plus de marchands qu'il n'y a d'étoiles au ciel. » (III, 16). Elle était comme « un réservoir » où les eaux arrivent de toutes parts (II, 8). Pourquoi donc devait-elle tomber ? Pourquoi l'Éternel veut-il la détruire ?

D'abord, parce qu'elle avait pensé et machiné du mal contre Dieu et contre le peuple de Dieu. On ne rabaisse pas impunément le Dieu vivant au niveau de prétendus dieux que l'homme invente, comme l'avait fait Rabsaké au nom de son maître (Esaïe XXXVI et XXXVII). On ne porte pas impunément la main sur ceux que le Seigneur aime et reconnaît pour siens, or l'Assyrien avait formé le dessein de détruire Juda et le culte du vrai Dieu. Il avait emmené Israël en captivité. Aussi doit-il tomber comme on le voit (I, 9-14).

Ensuite, c'est à cause de ses rapines ou, ce qui est la même chose, de ses conquêtes, que Ninive doit être détruite (II, 11-13-III, 1). L'Assyrien croyait rendre un vrai service aux peuples en les annexant à son empire (2 Rois XVIII, 31, 32) ; mais Dieu en jugeait autrement, et il compare les conquérants aux bêtes féroces qui emportent leurs proies dans leurs tanières (II, 12).

C'est encore à cause de la corruption des mœurs : Ninive est « une prostituée » ; l'opulence, en effet, énerve les hommes et, dans le temps du danger, les guerriers ne sont plus que « des femmes » (III, 4, 13).

Enfin, — et en ceci elle ressemble à Babylone, — c'est à cause des séductions que cette ville riche,

commerçante et corrompue exerçait sur les nations qui l'entouraient (III, 4-7).

Telle était la ville puissante et coupable, dont Nahum annonçait la ruine, qui devait avoir lieu environ 70 ans plus tard. L'Assyrien, destructeur des Dix tribus, était la terreur de Juda ; Dieu avait bien forcé Sennachérib à se retirer, mais l'empire ennemi n'était point renversé, et il pouvait, d'un instant à l'autre, envoyer de nouvelles armées contre Jérusalem. Alors le prophète venu de cette Galilée, désolée par les Assyriens, élève la voix et annonce que Ninive tombera, et que la ruine qui l'attend sera complète et définitive ; on « n'y retournera point une seconde fois » (I, 9). L'Assyrie ne s'est jamais relevée et, déjà au second siècle de notre ère, il ne restait plus de vestiges de Ninive.

Il y eut deux ruines de Ninive : dans l'une, après un siège inutile de trois ans par les Mèdes, la rivière (le Tigre) grossie par des pluies continuelles, inonda la ville, renversa une partie de la muraille et ouvrit un chemin à l'ennemi qui s'empara de la ville et la détruisit. Plus tard, elle se releva et recouvra un moment son ancien éclat ; mais elle fut prise une seconde fois par Cyaxare, roi des Mèdes, et Nabopolassar, roi de Babylone. Alors, entièrement pillée et consumée, elle tomba pour ne plus se relever. Le livre de Nahum contient des prophéties très claires, relatives à ces deux destructions de Ninive. En voici quelques-unes : « Il s'en va passer comme un débordement d'eaux. Les portes des fleuves sont ouvertes, et le palais s'est fondu » (I, 8 ; II, 6). « Etant entortillés comme des épines, et ivres selon qu'ils ont accoutumé de s'enivrer, ils seront consumés entièrement comme de la paille sèche. Là le feu te

consumera, l'épée te retranchera » (I, 10 ; III, 15). « Pillez l'argent, pillez l'or ; car il y a un luxe sans bornes, magnifique en tous meubles précieux. Qu'elle soit toute vidée et revidée, même tout épuisée » (II, 9, 10).

Voici encore comment l'entière destruction et la désolation perpétuelle de Ninive sont décrites dans notre prophète : « Il [l'Éternel] réduira son lieu à néant ; la détresse n'y retournera pas une seconde fois. Où est le repaire des lions, où les lionceaux trouvaient leur pâture ? » (I, 8, 9 ; II, 11.) Hélas ! pendant plus de vingt-cinq siècles, ces prédictions ont été si bien accomplies que nul ne savait où chercher l'emplacement même d'une des plus grandes capitales du monde, de la riche métropole de l'Assyrie qui contenait dans ses murs plus de deux millions d'habitants. Ce n'est que depuis environ trente ans que des fouilles, habilement dirigées par des savants français et anglais, ont mis au jour six palais souterrains de l'ancienne Ninive, et divers objets retraçant, en partie, le culte, les mœurs, l'industrie et l'histoire des Assyriens. Plusieurs de ces objets ont été transportés et se voient maintenant au Musée britannique à Londres et à Paris au Louvre. On a aussi découvert plusieurs inscriptions en caractères bizarres en formes de clous ou de coins ; après beaucoup de tâtonnements et d'efforts, quelques savants sont parvenus à pouvoir les lire, et elles ont servi à confirmer la vérité et l'exactitude de plusieurs faits rapportés par la Bible. Nous vous en citerons deux exemples seulement, chers enfants.

Dans notre seconde Etude sur le pieux roi Ezéchias (octobre 1869, ou page 249), nous avons vu que le roi assyrien Sanchérib, qui avait envahi le pays de Juda avec

une armée formidable, lui imposa un tribut de trente talents d'or et 300 talents d'argent, et qu'Ezéchias consentit à lui payer cette somme considérable, même en disposant des trésors du temple. Puis nous avons rappelé la harangue arrogante et blasphématoire de l'envoyé de Sanchérib sous les remparts de Jérusalem. Or, on a découvert, profondément enterré, le superbe palais, couvert, comme les autres, de nombreuses inscriptions relatives à son règne. Une d'elles confirme pleinement le récit de la Bible et indique exactement le nombre des talents d'or et d'argent (1 Rois XVIII, 14).

Dans une autre salle du même palais, on voit sur une dalle un bas relief représentant le siège de Lakis. Sanchérib est assis sur son trône devant les murs de la ville ; des femmes et des enfants demandent miséricorde, et des soldats font subir aux Juifs d'atroces cruautés. Au-dessus du trône du roi, on lit ces mots : « Sennacherib, roi des légions, roi du pays d'Assur, assis sur le trône du jugement devant la ville de Lakis. — J'ai donné la permission de les massacrer. » Voilà comment, chers enfants, outre la meilleure preuve de la vérité et de la divinité des Ecritures, qui consiste dans les effets moraux qu'elles produisent sur la conscience, sur les cœurs de tous ceux qui la lisent avec simplicité et avec prière, Dieu trouve bon de faire, en quelque sorte, sortir de terre des confirmations matérielles de leur perfection.

Rappelons, en terminant, deux passages du prophète Nahum, que nous demandons à Dieu de bénir pour vos âmes. Au milieu de dénonciations de menaces et de jugement contre la ville sanguinaire, on rencontre avec joie, comme dans tous les autres prophètes, des paro-

les propres à encourager et à réjouir ceux qui ont le bonheur de les croire. Au verset 15 du chapitre 1, nous lisons : « Voici sur les montagnes les pieds de celui qui apporte de bonnes nouvelles et qui publie la paix ! » Dans son sens premier et purement littéral, cela pouvait se rapporter à ceux qui apporteraient à Juda la nouvelle de la destruction de la cruelle Ninive, de cette féroce ennemie du peuple de Dieu. Mais ces paroles ont pour nous un sens spirituel et bien important. Vous en retrouverez de toutes semblables dans Esaïe LII, 7, et l'apôtre Paul les rappelle dans Rom. X, 15, et en même temps il les applique à leur vraie portée pour nous. Ce sont les messagers envoyés de Dieu, les évangélistes donnés par le Seigneur qui maintenant annoncent de bonnes nouvelles et publient la paix ; la bonne nouvelle du salut par Christ et la paix de Dieu donnée par grâce à toute âme qui reçoit avec foi l'Évangile ou la bonne nouvelle. Cette bonne nouvelle vous est depuis longtemps annoncée, chers enfants : l'avez-vous reçue, la croyez-vous ? Avez-vous la paix qu'elle procure ?

Enfin, au même chapitre I, verset 7, nous lisons : « L'Éternel est bon, il est une forteresse au temps de la détresse ; et il connaît ceux qui se confient en Lui. » Encore ici, chers enfants, avez-vous goûté combien le Seigneur est bon (1 Pier. II, 3) ? L'aimez-vous, en sorte que cette déclaration puisse, en toute vérité, s'appliquer à vous : « Si quelqu'un aime Dieu, celui-là est connu de Lui » (1 Cor. VIII, 3) ? Peut-on dire de vous ce que l'apôtre disait des Galates : « Maintenant, ayant connu Dieu, mais plutôt ayant été connus de Dieu » (Galat. IV, 9) ? Quel bonheur d'être connu de Dieu,

d'être, par conséquent, du nombre de ses bien-aimés enfants, du nombre de ceux dont il est dit : « Le Seigneur connaît ceux qui sont siens » (2 Tim. II, 19) ! Pour cela, mes amis, il faut croire et vous confier en Lui ; car, dit Nahum, « Il connaît ceux qui se confient en Lui. »

QUESTIONS SUR « LE PROPHÈTE NAHUM. »

1. D'où était Nahum ?
2. Que veut dire son nom ?
3. Où, à ce qu'il semble, vécut-il et quand prophétisa-t-il ?
4. Quel est le sujet de sa prophétie ?
5. Quels sont, dans l'Ancien Testament, les trois grands ennemis du peuple de Dieu ?
6. Que représente l'Égypte ?
7. Et Babylone ?
8. Et Ninive ?
9. A quelle occasion avons-nous déjà parlé de Ninive ?
10. Les Ninivites persévérèrent-ils dans leur repentance, opérée par la prédication de Jonas ?
11. Dans quel état était Ninive du temps de Nahum ?
12. Pourquoi, d'abord, Dieu voulait-il la détruire ?
13. Pour quoi encore ?
14. Pour quoi ensuite ?
15. Enfin, à cause de quoi ?
16. Que devait être la ruine annoncée par Nahum ?
17. Par quels éléments devait-elle périr ?
18. Pendant combien de siècles a-t-on ignoré même l'emplacement de cette grande ville ?
19. Depuis quand en a-t-on découvert quelques ruines ?
20. A quoi ont servi plusieurs inscriptions qu'on est parvenu à déchiffrer ?
21. Citez deux passages de Nahum, encourageants et réjouissants pour ceux qui ont le bonheur de les croire.





Bergers et brebis.

Jean X.

Grâce aux sauvages contrées couvertes d'épaisses forêts de chênes et autres arbres, la Terre Sainte a toujours été le pays de prédilection des brebis et des chèvres. Ces bâtiments bas, longs et étroits, construits sur le versant abrité de la vallée, sont des bergeries ; c'est là qu'on enferme les troupeaux lorsque les nuits sont froides, mais en temps ordinaire ils sont simplement gardés dans le parc, lequel est fermé par une large muraille de pierre, couronnée tout alentour d'épines aiguës que le loup ravissant tentera rarement d'escalader. Cependant le voleur de ces régions, — le léopard et la

panthère — pressés par la faim, sauteront par-dessus cette haie d'épines et, d'un bond terrible, tomberont au milieu du troupeau épouvanté. C'est alors, pour le berger fidèle, l'occasion de montrer s'il a de la force, du courage et du cœur. Les bergers, ces humbles types de celui qui conduisit Joseph comme un troupeau, ne quittent jamais leurs brebis, mais les accompagnent de jour et de nuit. Vers le milieu du printemps ils vont plus haut à d'autres bergeries et à de plus verts pâturages, et dans les chaleurs de l'été ils se reposent avec leurs brebis sur les fraîches hauteurs des montagnes, sans autre abri qu'une forte palissade de buissons d'épines entrelacés. Rien de plus romantique, de plus oriental et même de plus biblique que cette vie pastorale, bien loin parmi les sublimes solitudes du magnifique Liban.

Nous voudrions la dépeindre dans tous ses pittoresques détails. Voyez, lorsque le soir approche, les troupeaux revenant au bercail ; qu'elles sont jolies les chèvres noires et tachetées avec leurs grands yeux limpides et leurs longues oreilles pendantes — tantôt vues en relief sur les rochers, tantôt cachées dans les buissons, mais toujours descendant toutes le long de la pente de la colline, comme une colonne de gigantesques fourmis ! Si quelque rusé Jacob eût pris toutes les tachetées, les bigarrées, les marquetées, il eût eu certainement la part du lion ; aussi ne pourrais-je m'étonner que le visage de son avare beau-père ne fût pas « envers lui comme auparavant. » Ces collines touffues sont les promenades par excellence des brebis, aussi leur sont-elles généralement abandonnées. Elles tendent actuellement de tous côtés vers cet unique point,

comme les escadrons séparés d'une armée. Le berger marche devant elles, et elles le suivent, tandis que les chiens dont parle Job (XXX, 1) forment l'arrière-garde. Ces chiens de berger orientaux ne sont pas, bien s'en faut, comme ceux d'autres pays, de beaux et fidèles compagnons et amis de leur maître, et faits pour être poétisés. Cela ne s'accorderait guère avec la comparaison méprisante de Job. Ils sont d'une race chétive, sinistre, difforme, gardés à distance, maltraités, affamés, sans avoir rien de distingué ou d'attrayant. Cependant ils se tiennent paresseusement derrière le troupeau, aboyant furieusement contre tout intrus, et donnant ainsi l'alarme à l'approche de tout danger. Je remarquai que quelques-unes des brebis se tiennent près du berger et le suivent quelque part qu'il aille sans la moindre hésitation, tandis que d'autres se fourvoient de côté et d'autre ou restent tout en arrière ; il se tourne souvent, les appelle d'un cri bref et strident ou leur jette une pierre — ce qui n'est pas tout à fait différent de ce que fait le Bon Berger. Je ne chevauche jamais sur ces collines couvertes de troupeaux sans méditer sur ce sujet délicieux. Notre Sauveur dit que le bon berger, lorsqu'il mène dehors ses propres brebis, va devant elles et qu'elles le suivent. Cela est vrai à la lettre. Elles sont si bien dressées et si apprivoisées qu'elles *suivent* leur gardien avec la plus grande docilité. Il les conduit hors de leurs étables dans les villages où cela lui plaît. Comme il y a beaucoup de troupeaux dans un endroit, chacun suit son propre chemin, et c'est l'affaire du berger de leur procurer leur pâture. Il est donc nécessaire qu'elles soient enseignées à le suivre, et à ne pas s'écarter dans les champs de blé tout

ouverts, qui s'étendent si tentatifs de chaque côté. Celle qui s'éloigne est sûre de s'attirer des difficultés. Le berger fait entendre de temps en temps sa voix afin de leur rappeler sa présence. Elles connaissent sa voix et le suivent ; mais si un étranger les appelle, elles s'arrêtent court, lèvent la tête avec effroi ; et si l'appel se répète elles s'enfuient, parce qu'elles ne connaissent pas la voix des étrangers. Ce n'est pas ici un récit imaginaire d'une parabole, c'est le simple fait. J'en ai fait l'expérience maintes fois. Le berger va devant, non-seulement pour montrer le chemin, mais pour voir s'il est praticable et sûr. Il est armé pour défendre le troupeau confié à ses soins, et il le fait avec beaucoup de courage. Il survient souvent des aventures avec les bêtes sauvages, non sans rapports avec celle racontée par David dans ces mêmes montagnes, car bien qu'il n'y ait plus de lions maintenant, les loups y abondent ; ainsi que des léopards et des panthères excessivement féroces. Ils attaquent souvent le troupeau en la présence même du berger, et il doit être prêt à livrer combat au moment donné. J'ai écouté avec un extrême intérêt leurs descriptions pittoresques de luttes ouvertes et désespérées avec ces bêtes sauvages. Et lorsque viennent voleur et larron (et ils viennent), le fidèle berger doit fréquemment exposer sa vie pour défendre son troupeau. J'ai entendu parler de plus d'un cas, où il avait littéralement laissé sa vie dans le combat. Un pauvre et fidèle garçon, le printemps dernier, entre Tibériade et le Tabor, au lieu de fuir, se défendit contre trois brigands Bédouins, jusqu'à ce qu'il fût hâché en morceaux par leurs kangiaris (larges poignards) et laissé mort au milieu des brebis qu'il défendait. Quel-

ques brebis se tiennent toujours près de leur berger, et sont ses favorites particulières ; chacune d'elles a un nom auquel elle répond, et le bon berger leur distribue toujours quelques portions qu'il rassemble pour elles. Elles sont contentes et heureuses. Elles ne courent pas le risque de se perdre ou de s'égarer, et les bêtes sauvages ou les voleurs ne les approcheront pas non plus. La plupart, cependant, sont plus occupées de leurs propres plaisirs ou de leurs intérêts. Elles courent de buisson en buisson, cherchant de la variété et des délicatesses ; de temps en temps seulement elles lèvent la tête pour regarder où est le berger, ou plutôt où est le gros du troupeau, de peur de se faire remarquer en s'éloignant trop, ou de s'attirer une réprimande de leur gardien. D'autres encore sont inquiètes et mécontentes, sautant dans les champs de chacun, s'embarassant dans les buissons et même dans des branches d'arbres où elles tombent souvent et se cassent la jambe, ce qui cause au bon berger une peine incessante. D'autres enfin, insouciantes et incorrigibles, s'égarant, et souvent se perdent tout à fait. J'ai vu plusieurs fois une sottre chèvre ou brebis, courant ici et là, et bêlant pitteusement après le troupeau qu'elle a perdu, et ne réussissant qu'à faire sortir de leurs antres les bêtes de proie ou à attirer le voleur de sa cachette, lequel met promptement fin à ses cris par la mort. Esaïe fait une belle allusion au Bon Berger : « Il paîtra son troupeau comme un berger, il assemblera les agneaux entre ses bras, il les placera en son sein ; il conduira celles qui allaitent. » Avez-vous jamais remarqué les divers actes mentionnés par le prophète ? Oui, en quelques cas.

A l'ordinaire, le berger ne *paît* pas son troupeau, si ce

n'est en le conduisant là où les brebis peuvent trouver elles-mêmes leur pâture ; mais il est des temps où il en est autrement. Tard dans l'automne, lorsque les pâturages sont desséchés, et, en hiver, dans les endroits couverts de neige, il doit leur fournir leur nourriture, s'il ne veut pas qu'elles périssent. Dans les vastes forêts de chêne, le long des flancs orientaux du Liban, entre Baalbeck et les cèdres, il y a d'innombrables troupeaux rassemblés, et les bergers se tiennent tout le long du jour dans les buissons, occupés à couper les branches dont les feuilles vertes et les tendres rameaux servent à nourrir brebis et chèvres. Il en est de même dans tous les districts de montagnes, aussi les grandes forêts sont-elles épargnées dans ce but. La vie, dans ces forêts reculées et sauvages, est des plus romantiques. Le sifflement de la hache, le fracas des arbres abattus, les cris des bergers, le tintement des clochettes et l'aboïement des chiens, réveillent des milliers d'échos le long des profondes vallées du Liban. J'ai chevauché durant cinq heures sans interruption, au milieu de ces scènes vivantes, et maintenant le souvenir m'en revient comme une musique lointaine s'éteignant peu à peu le long des nefs solennelles.

La petite Meg et ses enfants.

(Suite de la page 68).

Avant de descendre vers les Docks, Meg fit entrer Robin sous une porte cochère déserte, et elle changea sa blouse déchirée et son vieux béret contre la blouse

et le béret qu'elle avait mis dans le paquet. Elle habilla de la même manière la petite, puis elle les contempla dans une muette admiration. Elle était convaincue que dans toute la ville de Londres il n'y avait pas de garçon aussi beau que Robin, avec ses grands yeux noirs et ses cheveux bouclés qui s'enroulaient si fortement autour de ses doigts. Quant à la petite, avec sa vieille petite figure intelligente et le sourire si doux qui disait beaucoup plus que des paroles, Meg pouvait à peine se retenir de l'embrasser continuellement. Comme papa serait heureux et fier ! Mais en se rappelant qu'elle aurait à lui apprendre que la mère était morte et entermée, et qu'ils ne devaient plus la revoir, les yeux de Meg se remplirent de larmes ; elle cacha son visage contre la petite et se mit à pleurer : elle n'aurait pas su dire si c'était de chagrin ou de joie. — Alors Robin fit entendre un long sanglot de détresse et de peur, qui retentit bruyamment sous la porte cochère.

La petite Meg revint à elle en entendant la voix du garçon ; elle le prit par la main et, avec la petite sur le bras, elle alla se poster à l'entrée de la cour des Docks. Bientôt un gros homme à figure joviale s'approcha de leur côté. Meg se plaça bravement devant lui, et le regardant d'un air expressif : Pardon, monsieur, dit-elle, pourriez-vous me dire si le vaisseau de papa est entré dans le port ?

— Le vaisseau de papa ! répéta l'homme avec bonté, et comment se nomme le vaisseau de papa ?

— Le Roi de la mer, dit Meg tremblante.

— Il est dans la rivière, ma petite fille, mais il ne sera dans le Dock que ce soir. Papa ne pourra être chez lui avant demain matin au plus tôt.

— Merci beaucoup, monsieur, répondit Meg d'une voix altérée par la joie. — Sa tâche allait donc être terminée. Demain elle pourrait remettre la clef de la boîte qui renfermait ce trésor secret auquel elle osait à peine penser, et alors elle pourrait redevenir enfant. Elle se sentit presque aussi heureuse que Robin qui faisait claquer ses souliers avec orgueil, dans la conscience que c'était son jour de naissance. Personne n'avait rien de pareil pour autant qu'il le savait ; bien sûr personne de sa connaissance dans la Cour des Anges, même Meg n'en avait pas, car le jour de naissance de Meg s'était perdu dans la profondeur des dix ans qui avaient passé sur sa tête. Robin n'aurait pas bien su dire ce que c'était, il ne pouvait ni le voir ni le toucher, mais Meg lui avait dit que c'était son jour de naissance et il se sentait fier et joyeux.

Il faisait un beau temps d'automne chaud et clair, et la brise qui venait de la rivière apportait assez de fraîcheur pour rendre l'air vivifiant. Ils longeaient maintenant les rues plus larges, laissant de côté les allées sombres et étroites. Quand ils se furent assis un moment sur les marches à l'entrée d'une grande maison, Meg dit : Ecoute, Robin, je veux te faire faire une belle promenade aujourd'hui, parce que c'est ton jour de naissance. Nous n'allons pas rentrer avant qu'il ne fasse nuit, et je veux te conduire au parc de Temple Gardens.

— Qu'est-ce que c'est que le parc de Temple Gardens ? demanda Robin les yeux étincelants de désir.

— Tu verras, dit Meg, ne sachant trop comment le lui expliquer. J'y suis allée une fois, il y a bien longtemps, quand j'étais toute petite. Tu aimeras cet endroit, j'en suis sûre.

— Est-ce que nous savons le chemin pour y arriver ? demanda le petit garçon d'un ton de doute.

— Je le pense, dit Meg, et si nous ne le savons pas, est-ce que l'agent de police n'est pas là pour nous le dire ? A quoi servent les agents de police s'ils ne peuvent pas m'indiquer le chemin de Temple Gardens ? Quelle belle journée nous allons passer !

Les enfants marchèrent d'un bon pas jusqu'à ce qu'ils atteignirent les grandes rues et les beaux magasins des principaux quartiers de Londres, où une foule de piétons sur le trottoir et de voitures dans la rue se pressent et vont et viennent du matin au soir. La pauvre petite Meg resta pendant plusieurs minutes effrayée et étourdie, n'osant pas s'aventurer avec les enfants au milieu de ce torrent grossissant ; mais Robin la tira par sa robe avec impatience. Il avait été une fois jusqu'à Mansion-House, avant l'époque où la maladie de leur mère les avait emprisonnés dans leur triste mansarde, et Meg elle-même avait été plusieurs fois jusque dans le voisinage de l'église de St-Paul. Aussi, après que la première impression de crainte fut passée, elle ressentit un plaisir mêlé d'une sorte d'anxiété à la vue des boutiques et de tout ce monde bien habillé qui peuplait les rues. A l'une des fenêtres d'un magasin elle s'arrêta court, en se voyant avec Robin et la petite de la tête aux pieds dans une énorme glace, cent fois plus grande que le petit miroir dans le couvercle de la boîte. Elle ne pût s'empêcher de soupirer à la pensée de sa robe rouge et de son beau chapeau ; mais elle se consola un peu en se disant que, sans doute, on la prenait pour la bonne des deux enfants qu'elle menait promener.

Ils n'avançaient que lentement, car ils s'arrêtaient

souvent pour regarder aux vitrines, surtout là où l'on vendait des habits d'enfants et où des figures en cire représentant des petits garçons, étaient habillées à la dernière mode, et avaient de grands yeux de verre qui avaient une certaine ressemblance avec les yeux de Robin. Puis c'était une affaire longue et périlleuse de traverser les rues. Meg passait en courant la première, avec la petite, qu'elle plaçait saine et sauve au coin d'une porte cochère ; puis, le cœur défaillant de terreur que quelque méchant homme ne s'emparât de l'enfant et ne l'emportât avec lui comme un trésor inestimable, elle retournait pour prendre Robin. Elle fit ainsi plusieurs traversées jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à Ludgate-hill, où elle resta frissonnante et incertaine pendant longtemps. — Enfin elle se décida à s'adresser à un majestueux agent de police qui contemplait tout ce tumulte d'un air calme.

— Oh ! monsieur, je vous en prie, dit Meg d'une voix plaintive, je voudrais faire passer ces deux enfants de l'autre côté et je ne sais comment faire, à moins que vous n'ayez la bonté de tenir la petite pendant que je conduis Robin.

L'agent de police regarda du haut de sa grandeur vers l'enfant qui lui parlait, et Meg eut peur qu'il ne lui dît de s'en aller ; mais il prit Robin sous son bras et en disant à Meg de se tenir tout près de lui, il se fraya un chemin à travers la foule des voitures. Le dernier danger étant ainsi heureusement passé, Meg redevint sereine et gaie et se remit en route avec ses deux enfants.

Bientôt ils quittèrent la rue populeuse pour passer sous une voûte basse, et un moment après ils étaient

éloignés du bruit qui les assourdissait pour se trouver dans un endroit calme et tranquille, où quelque chose de mystérieux semblait remplir l'air ; aussi Robin se serra près de Meg avec la crainte muette qu'il aurait éprouvée en entrant dans une église. Il y avait bien des maisons et des cours, mais ce n'étaient pas des maisons et des cours comme celles qu'ils connaissaient ; puis ils arrivèrent à de longues avenues, où le soleil brillait entre l'ombre des colonnes qui supportaient le toit, et les enfants regardaient autour d'eux avec étonnement, se demandant où ces avenues conduisaient, et trop timides pour aller à la découverte. L'endroit n'était pas désert, toutefois le nombre restreint de promeneurs lui donnait cet aspect pour ces pauvres enfants qui venaient des quartiers populeux de la ville. Ils entendaient résonner leurs propres voix avec des tons si clairs et si vibrants, que Meg imposa silence à Robin, de peur que quelqu'un de ces messieurs si graves et si pensifs qui passaient auprès d'eux, ne leur ordonnât de partir et d'abandonner ce lieu à son silence habituel. Les maisons leur paraissaient si grandes et si belles, que Meg qui avait, une fois, entendu parler de la reine et se la représentait comme une dame d'un aspect extraordinairement majestueux, murmura à l'oreille de Robin que sans doute la reine demeurait là.

Bientôt ils arrivèrent à une fontaine placée au centre d'un carré d'herbe et de fleurs, entouré d'une grille en fer. Robin poussa un cri de joie qui retentit bruyamment ; mais quelques pas plus loin, ils découvrirent enfin ce qui était vraiment le parc. — Les chrysanthèmes étaient en fleur et le soleil se jouait dans leurs nuances délicates et variées. — Les enfants demeurè-

rent immobiles et silencieux, trop pleins d'admiration pour pouvoir parler.

— Oh ! Meg, qu'est-ce que c'est ? s'écria enfin Robin en étendant les mains comme s'il voulait tout embrasser à la fois. — Est-ce le parc, Meg ? est-ce le parc ?

Meg ne pût d'abord répondre, seulement elle empêcha Robin de toucher aux fleurs. Elle ne se sentait pas entièrement à l'aise dans cet endroit étrange et beau, et si plein de soleil, et elle jetait des regards craintifs à travers la grille, n'osant se hasarder à entrer. Il y avait là d'autres enfants avec leurs bonnes, mais elle sentait qu'entre eux et elle il existait une différence. Cependant, Robin, tout joyeux, s'était déjà élancé en avant et courait le long des allées sablées, dans une extase de bonheur, et Meg ne pût faire autrement que de le suivre. Quand elle vit que personne ne faisait attention à elle, elle se mit à jouir de son côté du plaisir du moment, et, avec la petite sur son bras, elle arpena les allées au gré de Robin. A la fin il consentit à s'asseoir sur un banc placé en face de la rivière ; des bateaux montaient et descendaient devant leurs yeux. Ce fut le moment le plus doux pour Meg. Elle pensait au vaisseau de son père, entrant dans la rivière et le ramenant à ses enfants, et elle avait presque perdu la conscience de l'endroit où elle se trouvait, quand Robin qui avait été silencieux pendant quelques instants, la tira par son châle.

(La suite prochainement, D. c.)





La joyeuse surprise.

Un vieillard, nommé Jean-Robert, demeurait dans un village reculé. Il était pauvre dans ce monde, mais riche en foi. Il était infatigable à faire le bien, surtout par des visites aux malades. Robert ne se laissait pas même rebuter par une maladie dangereuse : quand les autres se retiraient tout tremblants, il restait pour consoler le croyant, ou pour montrer à l'incrédule ses péchés, et Jésus crucifié.

Un soir, comme il se reposait de ses grandes fatigues, quelqu'un vint le prier de visiter un malade dans un

village voisin. Robert ne s'y sentit d'abord guère disposé ; mais bientôt il se leva, en disant : — J'irai ; car il est écrit : Ne nous relâchons point, en faisant le bien, car nous moissonnerons en la propre saison, si nous ne devenons point lâches (Galat. VI, 9). Arrivé au village, il atteignit bientôt la maison. C'était une pauvre cabane, entourée d'un petit jardin. Il frappa à la porte qui fut ouverte par une jeune femme bien proprement mise. — Entrez, dit-elle à Robert, le malade sera bien réjoui de vous voir. Le médecin vient de partir, et il ne croit pas qu'il puisse passer cette nuit.

Après avoir adressé quelques questions au malade sur son état corporel, Robert lui dit : — Mon ami, c'est une chose sérieuse que d'être ainsi couché, dans la certitude de devoir bientôt comparaître devant un Dieu saint, qui demandera compte de toutes les pensées, les paroles et les actions.

— Oui, oui, c'est une chose bien sérieuse, répondit le malade ; mais je connais Celui en qui j'ai cru.

Robert fut bien réjoui de recevoir une telle réponse, quoiqu'il ne se sentit pas tout de suite convaincu de sa vérité. Il savait que bien des personnes se tranquilisent dans une fausse espérance, et il posa encore quelques questions. Mais les réponses du malade le convainquirent qu'il était vraiment venu à Jésus tel qu'il était, et qu'il avait trouvé la paix et le pardon dans son sang.

— Depuis combien de temps connaissez-vous le Seigneur ? demanda-t-il.

— Depuis vingt ans, continua le malade, et ma conversion fut des plus remarquables. Elle fut accomplie par un miracle.

— Un miracle ? dit Robert, toute vraie conversion est un miracle. N'est-ce pas le plus grand des miracles qu'un homme, mort dans ses fautes et dans ses péchés, soit régénéré par le Saint-Esprit.

— Oui, oui, dit le malade, tout cela est vrai ; je n'en doute nullement ; mais ma conversion est un miracle tout particulier, comme ceux de l'Ancien et du Nouveau Testament.

— Impossible, impossible, mon ami, répliqua Robert, car il craignait que le malade ne s'appuyât trop sur le merveilleux de sa conversion, et qu'il ne mît pas toute sa confiance dans l'œuvre parfaite de Christ.

— Vous changerez d'avis, répondit le malade, dès que vous aurez entendu mon histoire. Il y a plus de vingt ans que je menais une bien mauvaise vie. Je buvais, je jurais, et je passais mes dimanches à m'amuser. Un certain jour on m'envoya au pré pour faucher. J'avais convenu d'avance avec quelques camarades de passer la nuit à boire dans un cabaret. Je partis donc pour la prairie, prenant avec moi mon dîner, parce que c'était loin de la maison. Ce n'était que du pain et du fromage ; j'étais trop pauvre pour me procurer autre chose. Arrivé au pré je cherchai une place où je pourrais le cacher. Je l'enveloppai de mon mouchoir et le posai dans un trou de haie. Personne autre ne se trouvait au champ dans ce moment, j'en suis convaincu. Midi arriva, et je me rendis à la place où j'avais laissé mon dîner. Mon paquet s'y trouvait exactement comme je l'avais mis le matin ; mais quel fut mon étonnement en l'ouvrant d'y trouver un traité. Au premier instant je crus que je m'étais trompé, — mais pas du tout. Je l'ouvris et le lus, en tremblant de tout

mon corps. Je savais que personne n'aurait pu venir dans la prairie sans que je le visse. Je me dis que c'était Dieu lui-même qui m'envoyait ce traité par un de ses anges. Je le lus, et le relus. Le traité parlait de mon état de misère et de mort, et m'exhortait à fuir la colère de Dieu. Je tombai à genoux et je criai pour la première fois de tout mon cœur : « O Dieu, sois apaisé envers moi, pécheur. » Je me décidai à commencer une vie nouvelle, et à ne plus vivre que pour le Seigneur. Vous pouvez vous imaginer que je n'allai pas le soir au cabaret. J'étais fort malheureux ; je sentais l'immense poids de mes péchés, et il fallut un long temps pour me donner la paix et l'espérance. Mais le Seigneur eut pitié de moi ; et il me fit enfin la grâce de recevoir par la foi le Seigneur Jésus ; et, depuis ce moment, mon cœur est rempli de paix, de confiance et de gratitude. Je devins une nouvelle création. J'ai souvent senti ma grande faiblesse, mais la fidélité de mon Père céleste m'a toujours soutenu, et je me réjouis à la pensée d'être bientôt près de Lui, où je le louerai à jamais pour sa grâce inexprimable. Ne puis-je donc pas dire, en vérité, que ma conversion a été opérée par un miracle tout particulier ?

Robert avait l'air très affecté en écoutant ce récit.

— A quelle époque cela est-il arrivé ? demanda-t-il.

— Il y aura vingt ans le mois prochain, répondit le malade.

— Le champ ne s'appelait-il pas Prazpourri, et le propriétaire ne s'appelait-il pas Jonas ? demanda Robert d'une voix étouffée.

Et le malade ayant répondu affirmativement, il ajouta : — Dieu soit béni ! Je peux vous éclaircir ce mys-

tère. Ce même matin-là, je faisais une promenade dans ces mêmes prairies ; à travers la haie j'aperçus un homme qui cachait quelque chose. J'étais curieux de voir ce que c'était, soupçonnant quelque mauvaise intention. Lorsque l'homme se fut éloigné, j'allai regarder le paquet, et je n'y trouvai que du pain et du fromage. Je voulais donc m'éloigner, lorsqu'il me vint à l'idée que j'avais avec moi des traités. J'en pris un et je le fourrai dans le paquet en me disant : Qui sait si le Seigneur n'en bénira pas la lecture pour le cœur de cet homme.

On peut s'imaginer avec quelle surprise le malade l'écouta. Ce fut un moment bien émouvant. Le vieux Robert était touché de retrouver le fruit d'une semence qu'il avait jetée vingt ans auparavant, et le malade était touché de ce que le Seigneur lui avait permis de voir, avant de déloger, celui qui avait été l'instrument de sa conversion.

Bientôt après le malade s'endormit en paix ; et le vieux Robert se sentit inspiré d'un nouveau zèle pour faire connaître aux pauvres pécheurs le salut dans le Christ Jésus.



Le roi Josias.

2 Rois XXII, XXIII ; 2 Chroniques XXXIV, XXXV.

Depuis le mois de novembre de l'année dernière, nous avons, dans nos Etudes bibliques, interrompu la suite de l'histoire des rois ou du royaume de Juda, pour vous parler des hommes de Dieu qui avaient vécu et

prophétisé pendant les règnes des monarques dont nous nous étions entretenus. Nos Etudes de décembre et de janvier ont été consacrées au prophète Esaïe ; celle de février au prophète Michée ; celles de mars et avril, à Joël et à Nahum. Ce n'était donc pas, à proprement parler, interrompre l'histoire biblique, vous l'aurez compris, chers enfants, car ces envoyés de Dieu, contemporains des faits que nous avons résumés, devaient certes bien aussi avoir leur place dans le récit de ces faits.

Maintenant nous en revenons à l'histoire des rois que nous devrons plus tard, s'il y a un plus tard pour nous ici-bas, entremêler encore de considérations sur les autres prophètes de l'Ancien Testament.

Le sujet dont nous allons nous occuper se relie donc, historiquement, à la fin de notre Etude biblique du mois de novembre, soit à la page 252 du volume de 1869. Là, nous avons vu que le méchant roi Amon, après deux ans de règne, fut mis à mort par ses serviteurs. Il laissait un fils nommé Josias qui lui succéda, n'étant âgé que de huit ans, et qui régna trente-un ans à Jérusalem.

Josias, seizième roi de Juda, fut l'un des plus pieux descendants de David ; il fit ce qui est droit devant l'Eternel. Dès la huitième année de son règne, ou dès l'âge de seize ans, il commença à rechercher le Dieu de David son père. Aussi fit-il tous ses efforts pour combattre et détruire l'idolâtrie qui, depuis Salomon jusqu'à son père Amon, s'était si fort répandue et enracinée dans son royaume. Dans ses pieux efforts, il fut encouragé et assisté par deux hommes de Dieu : Jérémie qui, quoique plus jeune que Josias, était déjà entré dans l'exercice de son ministère. (Jér. I, 2), et Sophonie (I, 1.)

Il n'avait que vingt ans lorsqu'il se mit avec zèle à purifier Jérusalem et le pays de Juda de tout ce qui avait rapport à l'idolâtrie ; à détruire les autels, les hauts lieux, les bocages, les idoles de tout genre. La dix-huitième année de son règne (la vingt-sixième de son âge) fut surtout remarquable dans sa guerre contre l'idolâtrie. On travaillait, d'après ses ordres, à réparer le temple, dégradé et profané par ses prédécesseurs, quand le souverain sacrificateur Hilkija y trouva le livre de la loi de l'Éternel, donnée par le moyen de Moïse, c'est-à-dire le Pentateuque ou les cinq premiers livres des Écritures. Il n'eût pas plutôt découvert ce précieux exemplaire qu'il l'envoya au roi. Celui-ci, s'étant fait lire ces pages si longtemps oubliées et négligées, fut péniblement frappé et effrayé des menaces qu'elles renfermaient contre les transgresseurs de ses ordonnances. Dans sa douleur — et dans sa profonde conviction des égarements et des péchés de son peuple — Josias déchira ses vêtements, s'humilia et pleura. Puis il fit consulter la prophétesse Hulda, pour apprendre d'elle si Dieu leur ferait la grâce de détourner d'eux les sévères châtimens qu'ils avaient mérités. La réponse fut que les menaces de Jéhova s'accompliraient infailliblement et bientôt ; toutefois, que le Seigneur ayant égard aux larmes et à l'humiliation de Josias, ces châtimens seraient différés aussi longtemps qu'il vivrait, et qu'il serait recueilli en paix avec ses pères.

Sur quoi, le roi ordonna aux anciens de faire assembler tout le peuple dans le temple, et après avoir fait lire à haute voix, devant tous, la Loi retrouvée, il déclara, en présence de toute la congrégation, que, quant à lui, il était résolu d'obéir de tout son cœur au Sei-

gneur son Dieu et de garder fidèlement ses ordonnances ; puis il engagea tout le peuple à servir aussi fidèlement l'Éternel, en sorte que, pendant la vie du roi, ils ne se détournèrent pas de suivre le Dieu de leurs pères. Cependant, hélas ! ce n'est pas la crainte du Seigneur, mais seulement le désir de complaire à Josias, qui les dirigeait et les animait ; aussi cette réforme ne fut qu'extérieure et peu durable, puisque Jérémie, aux jours de Josias, adressait, de la part de Jéhova, ces paroles au peuple juif : « Juda, la sœur perfide [d'Israël] n'est point retournée à moi de tout son cœur, mais avec mensonge, dit l'Éternel » (Jér. III, 10). On peut tromper les hommes par des apparences ou des formes de piété, mais l'on ne trompe pas Dieu — aux yeux duquel une réforme n'est rien si elle n'est pas un retour jusqu'à Lui ; et si ce n'est pas *de tout son cœur* qu'un pécheur retourne à Dieu, ce n'est devant Lui qu'un mensonge. Pesez bien ces paroles, chers enfants, et que le Seigneur vous donne d'en retirer du profit pour vos âmes.

Dès ce moment, le pieux Josias redoubla de zèle contre l'idolâtrie, tant à Jérusalem que dans les autres villes de Juda. Il démolit les autels des faux dieux, réduisit en poudre les idoles et brûla les bocages. Pour vouer à l'infamie tous les lieux dédiés à l'idolâtrie, il y répandit des ossements humains, dont le simple contact était une souillure (Nombr. XIX, 16). Il destitua tous les prêtres de Bahal, mais il leur procura des moyens de subsistance.

Après avoir ainsi purifié son royaume de toute idolâtrie, Josias entreprit aussi la réformation d'Israël ; il parcourut le royaume désolé des Dix Tribus pour y

accomplir une œuvre semblable. Arrivé à Béthel, il fit démolir l'autel du veau d'or et le haut lieu ou le temple que Jéroboam y avait construits, plus de trois siècles auparavant, pour faire pécher Israël. Et il sacrifia sur les autels tous les sacrificateurs des hauts-lieux qui étaient là, et brûla sur eux des ossements d'hommes. Ainsi fut accomplie une prophétie des plus remarquables que vous trouverez, chers enfants, dans 1 Rois XIII, 2. Jéroboam, après avoir séparé les Dix Tribus révoltées, du royaume de Juda et de la maison de David, avait pris ses mesures pour détourner son peuple de Jérusalem et du temple du vrai Dieu. Il avait inventé une religion et un culte selon ses pensées, avait fait deux veaux d'or, dont il avait mis un à Béthel et l'autre à Dan, en disant à ses sujets : « Ce vous est trop de peine de monter à Jérusalem ; voici tes dieux, ô Israël ! » Il avait bâti une maison de hauts-lieux, établi lui-même des sacrificateurs qui n'étaient point des fils de Lévi, et institué des fêtes selon ses propres idées. Or, comme Jéroboam était debout devant l'autel pour faire fumer le parfum, un homme de Dieu arriva de Juda à Béthel, par la parole de l'Éternel. « Et il cria contre l'autel, par la parole de l'Éternel, et dit : Autel, autel ! ainsi a dit l'Éternel : Voici, un fils naîtra à la maison de David, Josias sera son nom, et il sacrifiera sur toi les sacrificateurs des hauts-lieux qui font fumer le parfum sur toi, et on brûlera sur toi des ossements d'hommes. » Ce qu'il y a de singulièrement remarquable dans cette prophétie, prononcée plus de trois cents ans avant son accomplissement littéral, c'est que le nom du roi qui devait l'accomplir y est positivement mentionné. Comment pourrait-on ne pas

voir le doigt de Dieu, l'action de son Esprit ? comment pourrait-on, en lisant et en comparant ces passages, douter encore de l'inspiration divine des Ecritures ? Or, souvenez-vous-en bien, chers enfants, ces mêmes Ecritures contiennent aussi des déclarations positives de jugements terribles qui atteindront un jour les méchants et les incrédules, et ce sont là aussi des prophéties qui s'accompliront infailliblement. Celui qui doit exécuter ces jugements est aussi clairement nommé, c'est le seigneur Jésus, aujourd'hui un Sauveur, bientôt seulement un Juge, si vous ne l'avez pas pour Sauveur. Hâtez-vous donc, pendant qu'il en est temps, de chercher un refuge contre la colère à venir en allant à Jésus qui en a délivré tous ceux qui se confient en Lui, lesquels ne viendront point en jugement.

De retour à Jérusalem, le pieux Josias fit de grands préparatifs pour la célébration de la fête de Pâque, conformément aux ordonnances de la loi de Moïse. Dans ce but, il donna au peuple 3000 bœufs et 30,000 agneaux ou chevreaux, et ses principaux officiers imitèrent sa libéralité. La fête fut célébrée avec une grande solennité ; les Israélites, qui étaient restés dans les Dix Tribus, y furent aussi invités, et plusieurs y assistèrent. Il ne s'était point fait de Pâque comme celle-ci depuis les jours des Juges d'Israël. Elle eut lieu à Jérusalem la dix-huitième année du règne de Josias.

Pour consommer son œuvre de réformation, le roi ôta, selon la Loi, tous les évocateurs d'esprits, les devins ou diseurs de bonne aventure, et il abolit toutes les pratiques provenant de l'idolâtrie. L'Ecriture lui rend ce beau témoignage : « Avant lui, il n'y avait pas eu de roi semblable à lui, qui fût revenu à l'Éternel de

tout son cœur et de toute son âme, et de toute sa force, selon toute la loi de Moïse ; et après lui il ne s'en est pas élevé de semblable à lui. »

L'activité réformatrice de Josias fut favorisée par une longue paix ; mais dans les dernières années de sa vie, il survint une guerre entre le roi d'Assyrie et le roi d'Égypte. Comme le pays de Juda se trouvait situé entre ces deux puissances, Josias crut malheureusement devoir prendre parti dans cette guerre. Il fit donc marcher son armée contre Pharaon-Néco, avec lequel il avait vécu jusqu'alors en bonne intelligence. Pharaon lui fit dire qu'il souhaitait de vivre en paix avec lui ; que cette guerre, qu'il faisait à d'autres, il l'avait entreprise par l'ordre de Dieu. « Cesse donc, ajoutait-il, de t'opposer à Dieu, qui est avec moi, pour qu'il ne te détruise pas. » Josias ne tint aucun compte de ces paroles qui venaient pourtant de la bouche de Dieu, et il persista dans son dessein. Ce qui semble prouver qu'il n'agissait pas avec une pleine bonne conscience, c'est qu'il se déguisa pour combattre contre Néco dans la plaine de Méguiddo. Là il fut frappé d'une flèche, et on le ramena à Jérusalem où il mourut. Il fut enterré dans le sépulcre de ses pères, ainsi que Dieu le lui avait promis. Tout Juda et Jérusalem menèrent deuil sur Josias, un si grand deuil que, lorsque, cent ans après, Zacharie veut dépeindre toute l'intensité de la douleur qu'éprouveront un jour les Juifs, lorsqu'ils mèneront deuil sur Celui qu'ils ont percé, il compare cette douleur à celle qu'éprouva le peuple dans la plaine de Méguiddo, lors de la mort du roi dont nous parlons. Lisez Zach XII, 10, 11.

Cette mort donna lieu à des plaintes que l'on

répétait en Juda. Jérémie composa aussi sur ce pieux prince des lamentations qui ne nous sont pas parvenues.

QUESTIONS SUR « LE ROI JOSIAS ».

1. Pourquoi avons-nous interrompu l'histoire des rois de Juda?
2. A qui succéda Josias, et à quel âge?
3. Que fit-il à seize ans?
4. Par qui fut-il encouragé dans ses efforts pieux?
5. A quel âge commença-t-il à combattre l'idolâtrie?
6. Qu'arriva-t-il la dix-huitième année de son règne?
7. Qu'éprouva le roi en entendant lire ce livre?
8. Qui fit-il consulter, et pour quoi savoir?
9. Quelle fut la réponse de la prophétesse?
10. Là-dessus, qu'est-ce que le roi déclara en présence du peuple assemblé?
11. A quoi engagea-t-il le peuple?
12. Que dit Jérémie de cette réforme extérieure du peuple?
13. Que fit encore Josias dans son royaume?
14. Puis qu'est-ce qu'il entreprit?
15. Que fit-il, en particulier, à Béthel?
16. Qu'est-ce qui fut ainsi accompli?
17. Qu'y avait-il de singulièrement remarquable dans cette prophétie, prononcée combien de temps avant son accomplissement?
18. Que fit Josias, de retour à Jérusalem?
19. Comment et quand cette Pâque fut-elle célébrée?
20. Que fit-il ensuite pour consommer son œuvre de réformation?
21. Quel témoignage lui rend l'Écriture?
22. Qu'est-ce qui survint vers la fin de sa vie?
23. Que fit Josias malgré les représentations de Néco?
24. Que lui arriva-t-il dans la bataille?
25. Le deuil du peuple fut-il bien grand? citez-moi un passage qui le prouve.



La petite Meg et ses enfants.

(Suite de la page 96).

— Regarde, Meg, murmura-t-il ; et il lui montra sur un banc, à peu de distance du leur, une dame habillée d'une belle robe de soie et d'un chapeau de velours orné d'une longue plume. Deux enfants étaient avec elle : une petite fille de l'âge de Meg et un petit garçon environ de celui de Robin, vêtu en montagnard écossais, avec un jupon de plusieurs couleurs, une gibecière montée en argent et une dague qu'il brandissait devant sa mère, qui le regardait et lui souriait avec orgueil. Meg le regardait aussi, lorsque, tout d'un coup, elle entendit sangloter Robin, et, se tournant de son côté, elle vit son visage couvert de larmes.

— Personne ne me sourit, dit-il tristement.

— Oh ! oui, Robin, moi je te souris, s'écria Meg, et papa te sourira, quand il sera avec nous, demain, et peut-être bien que Dieu nous sourit, seulement nous ne le voyons pas.

— Je voudrais rentrer à la maison, sanglota le petit garçon, et Meg reprit la petite sur son bras fatigué et se dirigea de nouveau du côté de l'entrée. Comme ils sortaient du parc, elle aperçut, conduisant une charrette vide, l'homme à figure bienveillante, qui leur avait répondu avec tant de bonté le matin, aux docks. Il rencontra le regard expressif de Meg et arrêta ses chevaux.

— Dites donc, petite femme, lui cria-t-il, allez-vous de mon côté ? et du bout de son fouet il indiqua la direction de St-Paul. Meg lui fit un signe affirmatif, car

sa voix n'aurait pas pu arriver jusqu'à lui, au milieu du bruit. — Hé ! camarade, dit-il alors à un homme accoudé auprès d'eux, aidez un peu ces enfants à monter ici ; et le moment après, ils cheminaient au grand trot dans un ravissement tel que Meg n'en avait jamais éprouvé. Robin oublia tous ses chagrins, et de sa petite voix il se mit à encourager les chevaux. La charrette déposa les enfants à une petite distance de la Cour des Anges, il faisait encore grand jour, et Robin n'était plus fatigué. Meg changea sa demi-couronne et dépensa douze sous à acheter des petits pâtés de viande, dont ils se régalerent somptueusement à l'abri d'une porte qui donnait dans un passage.

Chap. V

LA VOISINE DE LA PETITE MEG.

Quand leur repas fut terminé, les enfants continuèrent lentement leur promenade, ne voulant pas entrer dans la Cour des Anges avant qu'il ne fit assez obscur pour que la belle toilette de Robin et de la petite pût passer inaperçue ; mais aussitôt que la nuit fut tombée ils reprirent le chemin de leur demeure. Au moment où ils entraient dans la cour, Meg entendit la voix rauque de M. Grigg qui l'appelait, et elle s'avança en tremblant et en serrant la petite contre elle. La chambre du propriétaire était de la dimension de leur mansarde, mais le désordre qui y régnait faisait qu'on ne pouvait s'approcher que de quelques pas. M. Grigg était assis devant une table toute souillée de taches, et deux grands verres et une bouteille de genièvre se trouvaient près de lui. Il avait une lettre dans sa main. Venant du dehors

l'odeur du tabac fit tousser Meg, mais elle toussa bien doucement, de crainte d'offenser le propriétaire.

— Voici une lettre qui est arrivée pour ta mère, petite Meg, dit-il avec vivacité, si tu veux je te la lirai.

— Oh! non, Monsieur, je vous remercie, répondit Meg aussitôt; papa va venir et il la lira demain matin. Son vaisseau a monté la rivière et sera dans le Dock ce soir pour sûr. Il sera donc chez nous demain.

En apprenant cette nouvelle, M. Grigg crut devoir donner la lettre, mais il le fit avec une répugnance si visible que Meg se sauva pour qu'il ne la lui réclamât pas. Robin se trouvait déjà à mi-chemin de l'escalier, la petite fille l'eût bientôt rejoint et le moment d'après ils étaient à la porte de leur chambre. Meg allait poser l'enfant par terre afin de prendre dans sa poche la clef, lorsqu'elle s'aperçut, presque sans en croire ses yeux, que la clef était dans la serrure et qu'une lueur de feu brillait par les fentes de la porte. D'un cœur oppressé la petite fille souleva le loquet et sans entrer elle jeta un coup d'œil dans la chambre. Le feu était allumé en effet, mais on ne remarquait aucune trace de perturbation ou de désordre; seulement sur la chaise basse de la mère, auprès de la cheminée, une femme était assise, maigre et chétive comme la mère, et qui avait la tête baissée et le visage caché dans ses mains. Meg s'arrêta sur le seuil muette et stupéfaite, tandis que Robin s'élançait en avant en poussant le cri joyeux de : Maman! maman!

Au bruit des pas et de la voix du petit garçon, la femme leva la tête. Sa figure était pâle et maigre comme celle de la mère, mais elle paraissait plus jeune; ses yeux étaient rouges et enfoncés dans leurs orbites

et ses traits portaient une expression de tristesse, comme si jamais ils ne s'étaient déridés dans un joyeux sourire. Meg reconnut à l'instant la locataire de l'autre mansarde, qui avait passé six semaines en prison, et elle regarda avec inquiétude vers le coin obscur sous le lit où la boîte était cachée. Tout paraissait en ordre de ce côté, cependant la voix de Meg était émue lorsqu'elle dit en entrant :

— Je croyais avoir bien fermé la porte.

Robin se réfugia derrière sa sœur et se sentant protégé, il regardait fixement l'étrangère.

— Elle était bien fermée, en effet, répondit la jeune fille, mais je l'ai ouverte avec ma clef comme vous voyez. J'avais froid et j'étais triste en sortant de prison aujourd'hui, et je n'avais ni charbon, ni pain, rien. C'est pourquoi j'entrai et je me chauffai. Ne grondez pas, petite Meg ; vous en auriez fait tout autant, si vous aviez passé six semaines en prison. Je voudrais être morte — oui je le voudrais — répéta-t-elle avec abattement, et en laissant retomber sa tête dans ses mains.

Meg, debout au milieu de la chambre, ne savait que dire ni que faire. Après un moment elle s'assit sur le lit et se mit à déshabiller la petite, tout en réfléchissant profondément à la manière dont elle avait à se conduire dans cette circonstance. Elle pouvait bien se placer de façon à dissimuler la boîte qui était sous le lit, mais comment pourrait-elle quitter la chambre un seul instant avec sécurité, si la clef de la jeune fille ouvrait la porte ? Puis la pensée du retour prochain de son père passa comme un éclair dans son esprit ; alors elle n'aurait plus à s'inquiéter de ce trésor caché.

Cependant Robin s'était doucement rapproché de l'inconnue et après l'avoir attentivement considérée pendant quelques secondes, il posa sa petite main sur la sienne.

— Je pensais vraiment que vous étiez maman, lui dit-il ; c'est aujourd'hui mon jour de naissance.

La jeune fille leva la tête et le regarda de ses yeux fatigués qui s'éclairèrent d'un faible sourire, et le prenant sur ses genoux elle appuya sa figure contre la tête bouclée du petit garçon et sanglota amèrement.

— Petite Meg, dit-elle, votre mère m'a parlé un jour avec bonté, et maintenant elle est morte. Je me demande pourquoi je ne suis pas morte à sa place !

Le cœur affectueux de Meg ne demeura pas plus longtemps fermé pour l'étrangère. Elle se leva du lit où elle s'était placée et s'approchant elle lui donna la petite qu'elle mit à côté de Robin.

— Vous n'auriez pas dû entrer dans la chambre de quelqu'un sans en demander la permission, dit-elle ; mais si vous voulez tenir la petite un moment j'aurai bientôt fait le thé. J'en ai encore un peu et papa en achètera d'autre demain. Occupez-vous des enfants en attendant.

Le thé fut bientôt prêt et ils mangèrent et burent sans échanger beaucoup de paroles. Meg désirait que les enfants qui étaient bien fatigués fussent couchés le plus tôt possible, et quand ils eurent soupé, elle les déshabilla immédiatement. Avant que Robin se mit au lit, elle s'adressa à la jeune fille avec une certaine hésitation.

— Robin prie toujours avec moi à haute voix, dit-elle, cela ne vous fait rien, n'est-ce pas ?

— Faites, dit la jeune fille avec un sanglot.

— Robin, dit Meg, lorsqu'il s'agenouilla auprès d'elle et qu'il plaça ses deux petites mains entre celles de sa sœur, Robin, c'est aujourd'hui ton jour de naissance, et si j'étais à ta place je demanderais à Dieu quelque chose de plus que les autres jours. Je lui demanderais de bénir tout le monde en même temps que nous. Si tout le monde était bon, ce serait si heureux !

— Oui, Meg, dit Robin aussitôt en fermant ses yeux noirs. O Dieu ! bénis papa sur la grande mer et bénis moi et Meg et la petite et prends soin de nous tous. O Dieu ! bénis tout le monde, excepté le diable. Amen !

Mais Robin ne quitta pas encore sa position : il baissa la tête sur les genoux de sa sœur, et quand elle fit un mouvement il s'écria : Attends une minute ! Meg attendit patiemment jusqu'à ce qu'il se relevât et que, fermant ses yeux bien fort, il dit : O Dieu ! bénis tout le monde et le diable et fais qu'il devienne bon. Amen !

— Robin, dit Meg tristement, je ne crois pas que le diable puisse devenir bon. Il ne le désire pas. Si quelqu'un désire devenir bon, qui que ce soit dans le monde, Dieu peut le rendre tel, mais Dieu ne le fait pas si on ne le désire pas soi-même.

Robin dormait déjà à moitié et fit peu d'attention aux paroles de sa sœur. Elle le coucha à côté de la petite, et se penchant sur eux elle les embrassa longuement et tendrement, puis se retournant vers la cheminée elle aperçut la jeune fille à genoux devant la chaise de sa mère et pleurant violemment.

Chap. VI

LE DERNIER ARGENT DE LA PETITE MEG.

— Qu'avez-vous ? dit Meg en s'approchant et posant sa petite main sur la tête de la jeune fille.

— O ! Meg, Meg, s'écria celle-ci, je voudrais être une bonne fille et je ne le puis pas. Vous ne savez pas combien je suis mauvaise ; autrefois j'étais bonne comme vous, et maintenant je ne puis jamais, jamais plus être bonne !

— Oui, vous le pouvez, dit Meg, si vous le demandez à Dieu.

— Vous n'en savez rien, répondit l'étrangère en repoussant la main de Meg.

— Je ne sais pas grand'chose, en effet, dit Meg doucement, mais Jésus dit dans la Bible que si nos pères nous donnent des choses bonnes, Dieu en donnera bien plus à ceux qui lui demandent.

— Mais je suis trop méchante, pour demander quelque chose à Dieu.

— Alors je ne sais pas ce qu'il faut faire, répondit Meg. La Bible dit : « à ceux qui lui demandent, » et si vous êtes trop méchante pour lui demander, je pense que Dieu ne vous donnera pas des choses bonnes.

La jeune fille ne répondit pas, mais elle s'accroupit auprès du foyer aux pieds de Meg, et regarda fixement le feu comme quelqu'un qui réfléchit profondément. Meg se taisait, et souriait en elle-même quand elle se disait que son père serait de retour le lendemain.

— Je ne sais pas comment on vous appelle, dit-elle enfin après un très long silence.

— On m'appelle Kitty et Minette, on me donne toutes sortes de noms, répondit la jeune fille avec un soupir.

— Mais ce n'est pas là votre nom de baptême ?

— Non.

— Comment est-ce que votre mère vous nomme ?

Mais Meg fut terrifiée de l'effet que produisirent ces paroles, car la jeune fille, les yeux brillant de colère, lui saisit vivement les mains, qu'elle serra à lui faire mal ; graduellement cependant elle laissa aller Meg, puis elle lui dit d'une voix étouffée : Ne me parlez jamais de ma mère !

Après un moment et pour changer de sujet, Meg lui demanda si elle avait de l'argent.

— Je n'ai pas le sou, dit Kitty en riant d'un rire rauque.

J'ai encore deux shillings, dit Meg, et je vais vous en donner un ; seulement faites-moi le plaisir de ne plus venir dans ma chambre, du moins jusqu'à ce que mon père soit de retour. J'ai promis à maman de ne laisser entrer personne ici. — Vous ne m'en voulez pas, n'est-ce pas ?

— Non, je ne vous en veux pas, dit Kitty avec douceur. Il faut toujours faire ce que votre mère vous a dit. Une fois elle me parla avec bonté. Je vais donc m'en aller, petite Meg, et je n'entrerai plus ici ; mais cela ne vous fera-t-il rien, si j'écoute quelquefois à la porte quand Robin dira sa prière ?

— Non, dit Meg, et vous pourrez aussi écouter quand je lis dans la Bible, si vous le voulez. Je lis toujours à haute voix avant de me coucher, et je lirai assez haut pour que vous puissiez m'entendre.

— J'écouterai, dit Kitty, en se levant pour retourner dans sa mansarde sombre et froide. Elle jeta tristement

ses yeux autour d'elle : tout était si propre et si bien en ordre dans la chambre de Meg ; tout était prêt pour le retour du père. — Vous me permettrez bien d'embrasser les enfants avant de m'en aller, dit-elle encore.

— Certainement, répondit Meg. Elle alla avec Kitty vers le lit où les enfants dormaient profondément. La petite souriait dans son sommeil, et Robin aussi, car il rêvait du beau jardin qu'il avait vu et de son jour de naissance. Kitty se pencha vers eux mais se releva sans les avoir touchés, et d'une voix pleine de douleur et d'amertume, elle murmura : Je voudrais être morte !

(*La suite prochainement, D. v.*)



Noms, titres et caractères du Fils de Dieu,
tels qu'ils nous sont révélés dans les
Écritures.

(SUITE DE LA P. 72).

XIII CHRIST COMME ROCHER

LE NOM DE L'ÉTERNEL EST UNE FORTE TOUR.	PROV. XVIII, 10.
La force des enfants d'Israël	Joël III, 12-16.
La force du chétif	Es. XXV, 4.
La force du misérable en sa détresse	Es. XXV, 4.
Le refuge contre le débordement	Es. XXV, 4.
Un asile contre la tempête	Es. XXXII, 2.
L'espoir de son peuple ou un asile à son peuple ou le port de son peuple	Joël III, 12-16.
Une corne de délivrance	Luc I, 69.

XIV

ILS BUVAIENT DU ROCHER SPIRITUEL QUI LES SUIVAIT : ET LE ROCHER ÉTAIT CHRIST. 1 Cor. X, 4.

Le rocher	Matth. XVI, 18.
Ma forte roche	Ps. XXXI, 2.
Le rocher des siècles	Es. XXVI, 4.
La roche qui est trop haute pour moi	Ps. LXI, 2.
Mon rocher et ma forteresse	Ps. XXXI, 3.
Le rocher de ma force	Ps. LXII, 7.
Le rocher de mon refuge	Ps. XCIV, 22.
Un rocher de retraite	Ps. LXXI, 3.
Le rocher de mon cœur	Ps. LXXIII, 26.
Le rocher de mon salut	2 Sam. XXII, 47.
Mon rocher et mon Rédempteur	Ps. XIX, 14.
Le rocher spirituel	1 Cor. X, 4.
Le rocher qui les suivait	1 Cor. X, 4.
L'ombrage contre le hâle	Es. XXV, 4.

XV

CAR PERSONNE NE PEUT POSER D'AUTRE FONDEMENT QUE CELUI QUI EST POSÉ, LEQUEL EST JÉSUS-CHRIST. 1 Cor. III, 11.

Celui qui a bâti	Hébr. III, 5 ; Matth. XVI, 18.
Le fondement	1 Cor. III, 11.
Un fondement solide	Es. XXVIII, 16.
Une pierre	Es. XXVIII, 16.
Une pierre vivante	1 Pierre II, 4.
Une pierre éprouvée	Es. XXVIII, 16.
Une maîtresse pierre de coin	1 Pierre II, 6.
La principale pierre du coin	Ps. CXVIII, 22.
Une pierre coupée sans mains (Mais à ceux qui sont désobéissants)	Dan II, 34, 45
Une pierre d'achoppement	1 Pierre II, 8.
Une pierre de scandale	1 Pierre II, 8.

XVI NOTRE SANCTUAIRE

DANS SON PALAIS TOUT DIT : GLOIRE! Ps. XXIX, 9.	
Le temple	Apoc. XXI, 22.
Un sanctuaire	Es. VIII, 14.
Le ministre des lieux saints et du vrai tabernacle	Hébr. VIII, 2
Le voile, (sa chair)	Hébr. X, 21.
L'autel	Hébr. XIII, 10.
Celui qui s'est offert	Hébr. VII, 27.
L'offrande	Ephés. V, 2.
Le sacrifice	Ephés. V, 2.
Une rançon (sa vie)	Marc X, 45.
L'Agneau	Apoc. VII, 9.
L'Agneau immolé	Apoc. XIII, 8.

AU DEDANS DU VOILE

Le précurseur (qui est entré pour nous, savoir Jésus)	Hébr. VI, 20.
Le propitiatoire	Rom. III, 24.
Le sacrificateur	Hébr. V, 6.
Le souverain sacrificateur	Hébr. III, 1.
Le grand souverain sacrificateur	Hébr. IV, 14.
Le médiateur	1 Tim. II, 5.
L'interprète (un messager qui parle pour lui)	Job XXXIII, 23.
L'intercesseur	Hébr. VII, 25.
L'avocat	1 Jean II, 1.
Le garant	Hébr. VII, 22.

XVII LE PRÉCIEUX DON DE CHRIST

UN PRÉSENT EST COMME UNE PIERRE PRÉCIEUSE AUX YEUX
DE CEUX QUI Y SONT ADONNÉS; DE QUELQUE CÔTÉ QU'IL
SE TOURNE, IL RÉUSSIT. Prov. XVII, 8.

Le don de Dieu	Jean III, 16; Jean IV, 10.
----------------	----------------------------

Son don inexprimable	2 Cor IX, 13.
Mon Bien-Aimé en qui mon âme a trouvé son plaisir	Matth. XII, 18.
Mon Elu auquel mon âme prend son bon plaisir	Es. XLII, 1.
Ton saint Fils Jésus	Act. IV, 27.
L'élu de Dieu	Luc XXIII, 35.
Le salut de Dieu	Luc II, 30.
Le Sauveur de la fille de Sion	Es. LXII, 11.
Le Rédempteur	Es. LIX, 20.
Le Scilo, (Pacificateur)	Genèse XLIX, 10.
La consolation d'Israël	Luc II, 25.
Le bienheureux	Ps. LXXII, 17.
Un objet de bénédictions à jamais	Ps. XXI, 6.

XVIII FIDÈLE ET VÉRITABLE

JÉSUS, FIDÈLE A CELUI QUI L'A ÉTABLI.	Hébr. III, 2.
La vérité	Jean XIV, 6.
Le fidèle et véritable	Apoc. XIX, 11.
L'alliance du peuple	Es. XLII, 6.
Le testateur	Hébr. IX, 16, 17.
Le témoin fidèle	Apoc. I, 5.
Le témoin fidèle et véritable	Apoc. III, 14.
Un témoin aux peuples	Es. LV, 4.
L'amen	Apoc. III, 14.

XIX

LE SAINT, LE VÉRITABLE.	Apoc. III, 7.
Le juste	1 Pierre III, 18; Act. VII, 52
Ton saint	Actes II, 27.
Le saint et le juste	Actes III, 14.
Le saint d'Israël	Es. XLIX, 7.
Le saint de Dieu	Marc I, 24.
Saint, saint, saint	Es. VI, 3; Jean XII, 41.

(La suite prochainement, D. v.)



Le feu-follet.

Quelle scène vraiment romantique vous est présentée dans l'illustration qui orne le haut de cette page ! Dans le lointain on voit un vieux château en ruine, dont les créneaux couronnent le sommet de la colline ; tout à l'entour s'étend un marais sauvage où croissent, dans les eaux stagnantes, des roseaux et des joncs ; et à l'horizon la lune luit comme pour éclairer ce tableau de désolation. Quelle image ce petit dessin ne nous donne-t-il pas de la vanité de toutes les grandeurs, de l'orgueil et des pouvoirs de la terre ! Il y a bien long-

temps que ce vieux château était la demeure de quelque noble chevalier féodal et de ses vasseaux ; la vie y était bruyante, et n'était peut-être que trop remplie de violence et de cruauté ; car, sur un signal du maître, ces créneaux démantelés durent être occupés par des arbalétriers, et ces voûtes ruinées durent servir de passage aux hommes armés qui livraient ses batailles ou rançonnaient ses voisins moins puissants. Puis, dans des temps plus paisibles, seigneurs et grandes dames ont passé à cheval sous l'antique portail voûté, avec leurs faucons et leur meute de chiens, pour aller à la chasse du héron des marais, ou du cerf qui gitait dans les forêts environnantes. Mais où sont-ils maintenant ? Ah ! cher jeune lecteur, qu'elle est vraie cette parole de Dieu qui dit : « Toute chair est comme l'herbe et toute sa gloire comme la fleur de l'herbe : l'herbe est séchée et sa fleur est tombée. » Toute l'orgueilleuse pompe et la puissance de ceux qui jadis habitèrent ces ruines, de même que la fleur des champs, sont tombées et ont disparu pour toujours. Vous pouvez vous représenter, en voyant la gravure, quel silence profond et solennel règne maintenant là où l'on entendait autrefois le cri de la guerre et le bruit des fêtes joyeuses ; le brouillard, qui s'élève des étangs, en répandant partout une ombre vaporeuse, semble dire : « Car qu'est-ce que votre vie ? elle n'est qu'une vapeur paraissant pour un peu de temps et puis disparaissant. »

Mais qu'est-ce que cette étrange flamme qui danse sur la surface de l'étang, comme une langue lumineuse, même assez brillante pour faire voir les joncs qui croissent près de là. Le fanal qui jadis, peut-être, brillait sur le rempart du château pour avertir les vassaux à

l'heure du danger, ne brillera plus désormais; les torches qui éclairaient la grande salle ont fait place depuis longtemps à l'obscurité la plus complète; aucune lumière ne rayonnera plus de ces fenêtres démolies, et maintenant c'est dans le marais, où n'habite aucun être humain, que brûle une lumière! Et qu'est-elle, cette lumière? Notre jeune lecteur a-t-il jamais vu un feu-follet? Eh! bien, vous en avez un sous les yeux; c'est une curieuse flamme que l'on voit quelquefois voltiger au-dessus des endroits marécageux, et produite par une substance appelée *phosphore*, qui brille dans l'obscurité comme du feu. Cette flamme semblable à du feu n'a point de chaleur; elle brille comme un lumière, mais ne produit pas d'ombre; elle semble apporter un rayon de chaleur et de bien-être à cette scène de désolation, et pourtant elle n'est après tout qu'une moquerie! Ah! le feu-follet est un triste trompeur qui a souvent séduit bien des gens, pour lesquels il a parfois été la cause de dangers et d'accidents dans les régions sauvages et marécageuses où il est le plus commun. Perdu dans une vaste étendue où il n'y a plus de chemin, le voyageur aperçoit une lumière dans le lointain; et joyeusement il se précipite dans sa direction, pensant que c'est la lueur d'une chandelle à la fenêtre d'une cabane, ou peut-être quelque personne attardée portant une lanterne comme on a l'habitude de le faire, pendant la nuit, dans les campagnes. Aussi cherche-t-il en toute hâte à l'atteindre, et plus il avance, plus son chemin devient difficile et dangereux, jusqu'à ce que, étant parvenu peut-être au milieu d'un vaste marécage, la lumière qui le guidait vienne à s'évanouir soudainement pour le laisser dans une obscurité rendue encore

plus profonde par la lumière à laquelle ses yeux s'étaient attachés si fixement, et par l'épais brouillard qui, d'ordinaire, se dégage de tous côtés dans un terrain de marécages. Or donc, le feu-follet n'est pas l'ami de l'homme perdu ; heureux celui qui, après l'avoir suivi, lui échappe pourtant ; car un bournier fangeux, une profonde crevasse ou un étang plein d'eau pourrait bien se trouver sur sa route, et celui qui viendrait s'y plonger, dans l'obscurité, périrait probablement.

Maintenant je pense que nous pouvons retirer de profitables leçons de cet étrange feu-follet, nom tiré du latin « *ignis fatuus* » qui veut dire : feu insensé. Vous savez, cher jeune lecteur, que nous sommes tous voyageurs à travers un désert. Ce monde est le désert, aride et vaste, et plein de dangers, quoique pour vous il vous paraisse, sans doute, tout autrement. Pourquoi vous paraît-il ainsi ? Je vais vous en dire la raison. C'est parce que vous êtes conduit par un feu-follet, qui est le « feu insensé » de votre jeune imagination, ou de votre propre intelligence. L'*ignis fatuus* qui conduit le voyageur perdu, quoiqu'assez clair et distinct à ses yeux pour le diriger, ne l'est jamais assez pour lui montrer les dangers de la route qu'il poursuit, ni assez stable pour le guider sûrement à travers ces dangers. Et c'est ce qui arrive à ceux qui n'ont pas de meilleur guide que leur propre intelligence. Ils ne peuvent pas voir et ne veulent pas croire qu'ils sont dans une dangereuse situation, et même quand ils commencent à le découvrir, leur propre sagesse ne peut pas les tirer hors des malheurs qui les environnent de tous côtés, mais contribuent plutôt, en les séduisant, à augmenter leur danger. Maintenant si vous voyiez une personne

suivre un feu-follet, ne l'avertiriez-vous pas de ne pas agir ainsi? Oui, dites-vous, je le lui dirais certainement, maintenant que je sais que le feu-follet n'est qu'une folie. En effet, la bonne parole de Dieu nous dit : « Ne t'appuie point sur ta prudence; » et elle nous avertit que : « il y a telle voie qui semble droite à l'homme, mais dont la fin sont les voies de la mort. » Le voyageur conduit par l'*ignis fatuus* espère atteindre à la fin un lieu de repos et de sécurité, tandis qu'il ne fait que s'engager toujours plus profondément dans le danger jusqu'à perdre peut-être la vie après tant de peines; et plus d'un pauvre pécheur, conduit par son propre cœur, a découvert, mais trop tard, combien ce cœur l'avait amèrement trompé. Quelle triste chose ce serait si vous grandissiez sans avoir de meilleur guide dans le désert de ce monde que votre propre sagesse! Vous pourriez *penser* que vous êtes dans le droit chemin et que vous marchez sûrement. Votre propre cœur voudrait vous conduire à penser ainsi, et à espérer qu'au bout du compte tout ira bien; mais la parole de Dieu nous dit : « Il est réservé aux hommes de mourir une fois, et après cela d'être jugés; » et à ceux qui *veulent* se laisser conduire par ce feu-follet qui habite dans chaque cœur, elle dit : « Jeune homme, réjouis-toi en ton jeune âge, et que ton cœur te rende gai aux jours de ta jeunesse, et marche comme ton cœur te mène, et selon le regard de tes yeux; mais sache que, pour toutes ces choses, Dieu t'amènera en jugement. » Oui, cher lecteur, l'*ignis fatuus* coûte la vie à celui qui veut le suivre; et celui qui s'appuie sur sa propre intelligence, celui qui marche comme son cœur le mène, et selon le regard de ses yeux, perdra plus que la vie même, il

perdra son âme, et il apprendra « dans les ténèbres de dehors, où il y aura des pleurs et des grincements de dents », « où leur ver ne meurt pas et où le feu ne s'éteint pas », la terrible fin de cette *voie* qui lui semblait si droite, parce qu'il *voulait* suivre le *feu-follet* de sa propre imagination !

Mais dans la vignette que vous avez sous les yeux, il y a *deux* lumières : une sur la terre, qui ne brille que pour tromper ; et une dans le ciel qui montre la complète désolation qui règne sur toute la scène. Aussi vous est-il aisé de voir cette fois qu'aucun voyageur ne pourrait être conduit par le feu-follet dans ces marais dangereux, à moins qu'il ne voulût opiniâtrement fermer les yeux à l'*autre* lumière d'en-haut et à tout ce que ses rayons calmes et paisibles voudraient lui montrer. Même s'il était trompé de prime-abord par l'*ignis fatuus*, la lumière de la lune, éclairant des cieux, lui montrerait bientôt où il allait, n'est-ce pas ? — Oni, direz-vous, il serait vraiment un insensé s'il suivait le feu-follet moqueur au milieu de ce bourbier, tandis que la lune brille. — Eh ! bien, maintenant, à qui sera la faute si vous suivez le *feu-follet* des imaginations de votre propre cœur, tandis que cette parole bénie de Dieu, qui est « une lampe à vos pieds et une lumière à vos sentiers », brille tout autour de vous, et vous parle de la situation où vous êtes et de tous ses dangers ? Oui, et plus que cela, elle vous indique où l'on peut trouver le repos et la sécurité, ainsi que l'éternelle bénédiction. Maintenant fermez-vous *vos* yeux à la lumière — une lumière que Dieu, dans sa grâce, a envoyée du ciel même pour vous conduire à Christ ? Oh ! j'espère que non. Vous savez qu'Il vint au monde

pour sauver les pécheurs. Sur la croix Il a porté les péchés de tous ceux qui croient en Lui ; car Dieu a dit dans sa parole : « Il a porté nos péchés en son corps sur le bois. » Il a subi la condamnation à notre place, « Il a souffert, le juste pour les injustes, afin de nous amener à Dieu. » Puis Il est ressuscité d'entre les morts, Il est monté au ciel, et Il s'est assis à la droite de Dieu, parce que son œuvre était achevée. Oui, toute la dette est payée par le sang de Christ, tout le jugement a été subi par lui ; et, maintenant, au lieu de la mort et du jugement, termes de cette voie qui semble droite à l'homme qui suit le *feu-follet* de son propre cœur : je dis qu'au lieu de la *mort* et du *jugement*, Christ vous offre le pardon et la *vie éternelle*. Si vous demandez : Comment puis-je l'obtenir ? je réponds : Uniquement en croyant en Christ, uniquement en croyant ce que Dieu vous dit relativement à Christ, dans sa parole. La foi consiste à *croire Dieu*. Et ainsi, « étant justifié par la foi, » vous aurez « la paix avec Dieu, par notre Seigneur Jésus-Christ. » Vous voyez donc, cher lecteur, que si vous êtes conduit par la lumière que Dieu a donnée, lumière qui lait sur le chemin conduisant à Christ, vous trouverez en lui le salut et le repos éternel. Christ dit : « Venez à moi... et JE VOUS DONNERAI DU REPOS. » Qu'il vous soit donné par grâce d'aller à lui MAINTENANT. Il est, lui, la véritable lumière, Il est « le chemin, la vérité et la vie. » Mais si vous marchez comme votre cœur vous mène, et selon le regard de vos yeux, où cela vous conduira-t-il ? La solennelle vérité que nous enseigne l'*ignis fatuus*, alors qu'il flotte sur les eaux stagnantes, en se moquant du voyageur perdu par une lumière qui le conduit aux

plus amères déceptions, si ce n'est même à la mort, cette vérité est celle-ci : « Celui qui se confie en son propre cœur est un fou. » « Confie-toi de tout ton cœur en l'Éternel, et ne t'appuie point sur ta prudence. Considère-le en toutes tes voies, et il dirigera tes sentiers. »



Le prophète Sophonie.

Vous verrez, chers enfants, au premier verset du livre de ce Prophète, que la parole de l'Éternel lui fut adressée au temps de Josias, fils d'Amon, roi de Juda. Il nous paraît donc à propos de faire suivre notre Etude sur Josias d'une Etude sur Sophonie, son contemporain.

Le nom de Sophonie (en hébreu : Tsephanyah) signifie : Celui que l'Éternel cache ou protège ; ou : Celui à qui l'Éternel a révélé les choses cachées. Ce neuvième des petits prophètes était fils de Cusi, dont l'arrière-grand père était Ezéchias, — probablement le roi de Juda ; sans cela on n'aurait pas fait remonter si haut la généalogie. Il prophétisa, vraisemblablement, avant la dix-huitième année de Josias ou avant l'achèvement des réformes opérées par ce prince ; comme on peut le conclure des menaces qu'il prononce contre les idolâtres et leurs pratiques ; voyez, par exemple, chap. I, 4-6 ; III, 4. Malgré le zèle et la piété du jeune roi Josias et d'un petit nombre d'individus qui pensaient comme lui, l'indifférence de la multitude, en Juda, était des plus déplorables. On y voyait toute espèce de religions réunies pêle-mêle, ce qui témoignait de la

mort spirituelle dans laquelle le peuple était plongé. Il y avait (I, 4-6) des « restes de Bahal, » c'est-à-dire d'adorateurs des Bahalins dont Manassé avait relevé les autels et des « prêtres de ces faux dieux. » D'autres « se prosternent sur les toits ou les terrasses des maisons devant l'armée des cieux » ou les étoiles ; c'était là encore un culte nouveau introduit par Manassé (2 Rois XXI, 3). A côté de ces sectateurs des cultes païens, se trouvent d'autres gens qui « adorent l'Éternel et jurent par Lui, et qui en même temps jurent par Malcolm, » c'est-à-dire par Moloch, l'idole des Ammonites (2 Rois XXIII, 13). Une autre classe de personnes comprend ceux « qui se détournent de l'Éternel » par pure indifférence. Enfin viennent encore ceux « qui ne s'enquière point de l'Éternel et ne le recherchent point, » ceux dont le cœur ne s'est point encore tourné vers Dieu et qui, au fond, ne croient à rien. Tout cela, chers enfants, existe autour de vous dans la chrétienté : vous y voyez de vrais idolâtres, par exemple, des avars qui ont l'argent pour leur dieu ; des sensuels qui font leur dieu de leur ventre. Vous y voyez des peuples entiers qui adorent le vrai Dieu extérieurement, mais qui en même temps adorent des créatures : la Vierge et les saints, et se prosternent devant la pierre et le bois. Vous y voyez surtout et partout une foule d'indifférents qui ne se soucient pas de Dieu et qui vont au-devant de l'Éternité en ne croyant à rien autre qu'à ce qui tombe sous leurs yeux. Pour être toujours plus généraux, ces divers états d'âme n'en sont pas moins affreux ; car tous ils témoignent de l'abandon, de l'éloignement, du mépris de Dieu, de ce Dieu qui a dit : « J'honorerai ceux qui

m'honorent, mais ceux qui me méprisent seront traités avec dernier mépris » (1 Sam. II, 30). Que le Seigneur vous garde, chers enfants, et qu'Il vous préserve du danger de demeurer loin de Celui qui est la source de tout bonheur et l'Auteur de toute grâce ; qu'Il vous amène tous à Lui par Jésus-Christ.

Le livre de Sophonie, comme ceux d'Esaië et d'Ezéchiel, peut se diviser en trois parties :

1. Les menaces et les exhortations adressées au peuple de Dieu, chap. I-II, 3.

2. L'annonce des jugements de Dieu contre les peuples païens, ch. II, 3 à III, 1-7.

3. Les prophéties relatives à la délivrance et à la bénédiction d'Israël par le retour du Messie.

1. Nous avons déjà vu énumérées (I, 4-6) les diverses classes de pécheurs qui vont être retranchés, et qui attirent sur leur pays la ruine qui vient d'être prédite. C'est comme une liste de tous les péchés contre Dieu, dont l'homme puisse se rendre coupable. Si Juda veut se plaindre d'une telle sévérité de Dieu, et mettre en avant ses anciens privilèges et ses essais tout récents de réforme, Sophonie le prévient en lui criant : « Silence devant le Seigneur, car la journée de l'Eternel est proche. L'Eternel a déjà préparé le sacrifice ; il a mis à part ses conviés. »

En ce jour là seront frappés ou détruits : 1° Les princes, les fils du roi (et non le roi lui-même) (2 Chron. XXXIV, 23-28), et les serviteurs des grands qui se permettent toute espèce de fraude et de violence pour être agréables à leurs maîtres (I, 8,9). — 2° La ville entière de Jérusalem, mais surtout la partie basse de la ville, que le prophète nomme Mactès ou le Mortier,

où demeuraient les marchands ou Cananéens (I, 10,11). — 3^o Les riches, pleins de sécurité et d'une impiété pratique (I, 12,13), ces « hommes figés sur leurs lies, et qui disent en leurs cœurs : L'Éternel ne nous fera ni bien ni mal. » Au verset 12, Dieu dit : « Dans ces temps-là je fouillerai Jérusalem avec des lampes » ; or, l'historien juif Josèphe nous raconte que, lors de la prise de Jérusalem, les princes, les grands et les sacrificateurs furent retirés par les ennemis, des cavernes, des égouts et des sépulcres où ils s'étaient cachés, et où ils espéraient en vain échapper « au flambeau de Jéhovah » cherchant les coupables pour les punir.

Juda, sera donc détruit, le peuple de Dieu sera consumé ! Il y aurait cependant un moyen de détourner le jugement, de conjurer la ruine : ce serait la repentance. Le prophète y exhorte son peuple, cette « nation peu aimable » ou qui ne sait ce que c'est qu'avoir « honte de ses péchés » (II, 1,2). Puis, sentant bien que ses exhortations resteraient sans effet, il s'adresse au petit résidu fidèle, « aux débonnaires du pays, » qui font ce que Dieu ordonne, en les invitant à l'humilité et à la justice, « peut-être, ajoute-t-il, serez-vous mis en sûreté au jour de la colère de l'Éternel. » Dieu veuille de même, chers enfants, vous mettre par sa grâce au nombre de ceux qui, de nos jours, constituent le résidu fidèle, le « petit troupeau » de ceux qui, par la foi, ont saisi la vie éternelle en Jésus-Christ, qui nous délivre de la colère à venir (1 Thess. I, 10).

2. Viennent ensuite les jugements prononcés contre les Gentils, jugements qui auraient dû apprendre aux Hébreux comment Dieu punit l'idolâtrie, et qu'en se

rendant eux-mêmes idolâtres, ils ne pouvaient qu'en-courir les mêmes châtimens. Le prophète dénonce d'abord ces jugemens aux deux peuples voisins de Juda : les Philistins, à l'occident (II, 4-7) ; les Moabites et les Ammonites, à l'orient (II, 8-10). Puis son regard s'étend au loin sur la terre, jusqu'aux îles des nations, ou l'Europe ; il voit les Cuschites, au sud, succomber sous l'épée divine ; à l'est, Jéhovah étend sa main et Ninive devient un désert, un repaire de bêtes sauvages, elle qui, dans son orgueilleuse confiance, disait en son cœur : « C'est moi, et il n'y en a point d'autre que moi » (II, 11-15).

Puis Sophonie s'adresse de nouveau à Jérusalem, dont il rappelle brièvement les iniquités : sa rébellion contre Dieu, les violences et les injustices de ses chefs, les mensonges et les sacrilèges de ses prophètes et de ses sacrificateurs (III, 1-4). Et cependant « l'Eternel est au milieu d'elle ;... chaque matin il met son jugement en lumière, » soit par sa parole, soit par la prophétie, soit aussi par des faits, par ses châtimens sur les nations. « Je disais : Au moins tu me craindras, tu recevras instruction ; » mais tout a été inutile, ils se sont hâtés de se corrompre toujours plus (III, 5-7).

3. Jérusalem sera donc détruite, Juda aura le sort des Gentils dont il imite les égarements. S'il en est ainsi, quelle espérance peut-il rester encore au prophète et aux vrais serviteurs de Dieu ? Cesseront-ils de croire aux promesses d'un temps de délivrance, de paix et de sainteté pour le peuple de Dieu, ici-bas ? Que doivent-ils attendre ?

« Attendez-moi, dit l'Eternel » (III, 8).

Mais quand viendra l'Eternel, ou le Fils de Dieu ?

« Au jour où je me lèverai pour le dégât (Ps. CX, 1); car mon ordonnance est d'amasser les nations et d'assembler les royaumes, afin que je répande sur eux mon indignation et toute l'ardeur de ma colère. »

Mais au milieu de cette ruine universelle et de ces jugements contre toute la terre, le Prophète voit apparaître un peuple nouveau dont il prend plaisir à nous décrire le caractère.

D'abord, ce n'est plus un peuple unique qui adorera Jéhovah, ce seront plusieurs peuples dont Dieu aura « changé les lèvres en des lèvres pures, afin qu'ils invoquent tous le nom de l'Éternel, pour le servir d'un même esprit » (III, 9).

Tous les dispersés d'Israël seront rassemblés dans leur terré des pays les plus lointains (II, 7; III, 10, 18-20). Jérusalem ne pensera plus à sa honte; ses transgressions seront absolument effacées. Les orgueilleux seront ôtés du milieu d'elle; un peuple humble et chétif sera là, dont la retraite sera le nom de l'Éternel seul; ce petit résidu ne fera point d'iniquité, ne préférera pas de mensonges, il se reposera en sécurité, sans que personne l'épouvante (III, 11-13).

Les versets 14-17 renferment un cantique de louange, que l'Esprit enseigne à Sion qu'il invite à chanter avec actions de grâces à l'Éternel, qui a aboli sa condamnation, qui est au milieu d'elle, qui se réjouit à cause d'elle d'une grande joie et qui se repose avec délices dans son amour pour elle. Tous ceux qui avaient été désolés à cause de l'opprobre dans lequel Sion était tombée et qui soupiraient après ses assemblées solennelles, seront rassemblés, ses ennemis seront détruits, et ses enfants seront en admiration partout où ils avaient été en

opprobre. Israël sera un sujet de louange parmi tous les peuples de la terre.

Que ce coup d'œil du Prophète est grand et sublime ! Qui pourrait méconnaître la divine inspiration chez cet homme de Dieu, qui annonce à ses frères leur ruine prochaine malgré toutes les apparences d'une régénération nationale, et qui leur prédit leur gloire future malgré l'effrayante tempête qui va les enlever ; chez cet homme qui sait que le temple de son Dieu va être détruit, et qui néanmoins annonce qu'il n'est point d'empire si puissant qui ne s'écroule sous sa main, point de nation si éloignée qui ne se prosterne un jour devant Lui.

QUESTIONS SUR « LE PROPHÈTE SOPHONIE ».

1. Pourquoi consacrons-nous cette Etude à Sophonie ?
2. Que veut dire ce nom ?
3. De qui descendait-il ?
4. Quel était l'état moral de la multitude en Juda ?
5. Qu'étaient les « restes de Bahal » dont il est parlé ?
6. Qu'était « l'armée des cieux » et où l'adorait-on ?
7. Qui adoraient-ils d'autres outre l'Eternel ?
8. Enfin qu'est-ce qui caractérisait les autres ?
9. Comment peut-on diviser le livre de Sophonie ?
10. Indiquez-les ?
11. Dans la journée de l'Eternel, qui sont ceux qui seront frappés ou détruits, 1^o ?
12. 2^o ?
13. 3^o ?
14. A quoi le prophète exhorte-t-il le peuple pour détourner les jugements ?
15. Puis à qui s'adresse-t-il ?
16. Quels sont les Gentils contre lesquels des jugements sont ensuite prononcés ?

17. A qui s'adresse de nouveau Sophonie et à quoi cela sert-il ?
18. Que doivent donc attendre les fidèles serviteurs de Dieu ?
19. Quand viendra l'Éternel et que fera-t-il ?
20. Que fera-t-il aux peuples épargnés ?
21. Que fera-t-il aux dispersés d'Israël ?
22. Que renferment les vers 14 à 17 du chap. III ?
23. Que doit-on penser de ce coup d'œil du Prophète ?



Le Bouclier et la récompense d'Abram.

(Genèse XV.)

Nous savons déjà, chers enfants, combien Abraham se confiait en Dieu et lui obéissait. A son ordre il sortit de son pays et de la maison de son père, et s'en alla dans un pays qu'il ne connaissait pas.

Dieu parlait et Abraham obéissait; et celui qui croit en Dieu et qui le craint, en fait de même.

Nous voyons aussi la confiance d'Abram, au moment où Lot se séparait de lui. Celui-ci choisit la belle et fertile plaine du Jourdain; mais Abram prit ce que Dieu lui donna. Il se confiait de même en Lui, lorsqu'il poursuivit les rois ennemis, et délivra Lot et tout son bien d'entre leurs mains.

Il ne voulut non plus rien recevoir du roi de Sodome, parce qu'il s'attendait pour tout à l'Éternel.

Vous voyez donc que la foi d'Abraham n'était pas une foi morte, mais vivante. Elle se montrait dans ses œuvres et portait des fruits magnifiques. Nous verrons encore mieux, plus tard, combien sa confiance était

assurée, et son obéissance complète. Heureux ceux qui prennent la foi d'Abraham pour modèle, et qui suivent ses traces. Dieu y a égard. Il montre sa grande bonté et sa grâce envers ceux qui se confient en Lui. Il conduisit Abraham en Canaan, le protégea et pourvut à ses besoins. Il lui donna tout le pays, avec beaucoup de précieuses promesses, et Il le bénit d'une grande bénédiction. Nous lisons même, dans notre chapitre, ces mots remarquables : « Abram, ne crains point ; je suis ton bouclier et ta grande récompense. »

C'était bien là, en effet, une promesse glorieuse. Abram demeurait au milieu de ses ennemis, parmi des nations qui ne connaissaient pas Dieu, — mais il était tranquille et en sûreté, car le Seigneur avait dit : « ne crains point », et Dieu est plus puissant que tous les ennemis. Personne n'aurait osé toucher Abraham ; personne ne lui aurait fait du mal. Au milieu de ses ennemis, il demeurait aussi tranquille que s'ils eussent été ses amis, car Dieu était son bouclier. Il le couvrait et le protégeait de tous les côtés ; puis Dieu lui-même était sa grande récompense. N'ayant rien, il possédait toutes choses, car Dieu était son héritage. Il ne pouvait jamais atteindre à une meilleure récompense que Dieu lui-même. Il pouvait chanter de tout son cœur :

En Toi, Seigneur, je suis heureux,
 Mon cœur tressaille d'allégresse.
 Où, sur la terre ou dans les cieux,
 Trouverais-je un don précieux,
 Tel que celui qu'en ta tendresse,
 Tu viens d'accorder à ma foi ?
 Puisque ce don, mon Dieu, c'est Toi.
 Mon cœur, qui sur Toi se repose,
 Du monde ne veut nulle chose.

Ainsi peut chanter celui qui croit en Jésus. Il peut louer Dieu, qui est son héritage à toujours en Jésus-Christ.

Abram dit à l'Éternel : « Seigneur Éternel ! que me donneras-tu ? Je m'en vais sans laisser d'enfants après moi, et celui qui a le soin de ma maison, c'est ce Damméséc Elihézer. » — Elihézer était le serviteur d'Abram. « Et voici, la parole de l'Éternel lui fut adressée en disant : Celui-ci ne sera point ton héritier.... Lève maintenant les yeux au ciel, et compte les étoiles, si tu peux les compter. Et il lui dit : Ainsi sera ta postérité. Et Abram crut à l'Éternel qui lui imputa cela à justice. »

Tout ce qu'Abram avait sur le cœur, il le disait à l'Éternel, et l'Éternel lui répondait. Il n'avait point d'enfants, et il en était désolé ; mais l'Éternel le consolait. La multitude de sa postérité devait être aussi impossible à compter que les étoiles des cieux. Et aussitôt qu'Abram eut entendu ces mots de la bouche de l'Éternel, il fut content. Il ne voyait rien encore, mais il croyait. Dieu avait dit, et c'était assez. Il ne forma point de doute sur la promesse de Dieu par défiance. Il en était convaincu, autant que s'il avait vu de ses yeux la multitude de ses descendants.

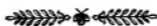
Cette foi honorait Dieu, et Dieu la lui imputa à justice. C'est comme s'Il lui avait dit : Tu es juste, parce que tu as cru. Les hommes pensent souvent : Il faut faire le bien pour devenir juste. Mais Dieu dit à celui qui, en vérité, croit en Lui : Tu es juste. Il est dit dans sa parole, que « celui qui est de la foi de Jésus » est justifié (Rom. III, 26). « Or, il est impossible de Lui être agréable sans la foi » (Hébr. XI, 6).

Dieu a donné le Seigneur Jésus, et quelque grands

que soient les péchés d'un homme, s'il croit en Lui, il est justifié, et Dieu devient son héritage.

Ceci s'applique à vous aussi, chers enfants. Il n'y a d'autre moyen pour être justifié devant Dieu, et pour obtenir la vie et la gloire que la foi en Jésus.

Oh ! que la foi d'Abraham vienne demeurer dans vos âmes !



La prière d'une petite fille.

Afin de prouver à mes jeunes lecteurs que le Seigneur se plaît à exaucer les prières d'un enfant, je leur raconterai l'histoire d'une petite fille qui, de bonne heure, avait reçu la paix dans son âme. Vous auriez dû voir le bonheur qui rayonnait sur son visage, lorsqu'elle se trouvait à genoux dans sa chambre, priant, en toute simplicité, l'ami des Enfants.

Elle avait un frère, mais il était bien autre que sa sœur ; et, quoique n'ayant que 17 ans, c'était déjà un garçon très méchant. La pauvre petite avait beaucoup à souffrir de la part de ce frère ; à chaque occasion il cherchait à la tourmenter et à se moquer d'elle. On peut bien se figurer combien ses parents étaient malheureux de voir une telle conduite chez leur fils ; mais leurs réprimandes ne servaient à rien. Tout paraissait inutile.

Un matin, en venant de se lever et se trouvant de très mauvaise humeur, il passa en bâillant près de la chambre de sa sœur. La porte était entr'ouverte, et, regardant par curiosité, il la vit à genoux devant son

lit. Dans l'intention de l'effrayer en faisant tout d'un coup un grand bruit, il s'approcha doucement, mais à cet instant il entendit mentionner son nom ; il écouta avec un vif intérêt ; il s'aperçut qu'elle ne disait rien de fâcheux de lui ; tout au contraire, c'étaient des supplications au Seigneur de vouloir bien lui pardonner ses péchés, et lui donner un cœur nouveau.

« Oh ! je tiens tellement à lui », continua-t-elle, « quoiqu'il me déteste, je voudrais qu'il fût avec moi dans le ciel. Convertis-le, Seigneur Jésus ! » Le jeune homme entendit ces paroles. Le désir de se moquer d'elle avait disparu : une voix dans son cœur lui disait combien elle était meilleure que lui, que lui qui, pendant toute sa vie, n'avait fait qu'ajouter un péché à l'autre. Un pouvoir irrésistible le poussa à s'approcher de sa sœur. Il s'agenouilla tranquillement à côté d'elle sans qu'elle s'en aperçût, et ses gémissements se joignirent aux paroles de la petite qui demandait grâce pour lui. Les larmes d'une vraie repentance coulaient de ses yeux. Lorsque la prière fut terminée, et que sa sœur se leva, elle ne fut pas peu étonnée de le voir à côté d'elle ; mais il se jeta à son cou en lui disant d'une voix émue : « Chère sœur, que Dieu veuille exaucer ta prière, car je suis bien méchant ; je suis un grand pécheur ! »

— Oh ! le Seigneur le fera certainement, répondit avec joie la jeune fille. Jésus s'est laissé crucifier pour nos péchés ; si nous voulons être délivrés de notre misère, nous n'avons qu'à nous tourner vers le Seigneur. Il aime à nous pardonner.

Depuis ce jour, un changement s'opéra dans la vie du jeune homme. On pouvait voir combien il regrettait

sa mauvaise vie. Au lieu de se moquer de sa sœur, il se laissait conduire par elle ; il avait reconnu ses péchés par la puissance du Saint-Esprit, et avait appris à puiser la grâce chez Celui qui était venu dans le monde pour sauver et sanctifier les pauvres pécheurs.



Noms, titres et caractères du Fils de Dieu,
tels qu'ils nous sont révélés dans les
Ecritures.

(SUITE DE LA P. 120).

XX CHEF AU DESSUS DE TOUT

AFIN QU'EN TOUTES CHOSES, IL TIENNE LUI LE PREMIER RANG. Col. I, 18.	
Le commencement de la création de Dieu	Apoc. III, 14.
Mon premier-né	Ps LXXXIX, 27.
Le premier-né d'entre les morts	Col. I, 18 ; Apoc. I, 5.
Le premier-né entre plusieurs frères	Rom. VIII, 29.
Les prémices de ceux qui dorment	1 Cor. XV, 20.
Le dernier Adam	1 Cor. XV, 45.
La résurrection	Jean XI, 25.
L'esprit vivifiant	1 Cor. XV, 45.
Le chef (Christ)	Ephés. IV, 15.
Le chef du corps de l'assemblée	Col. I, 18.
Chef sur toutes choses à l'Eglise	Ephés. I, 22.
Le chef de tout homme	1 Cor. XI, 3.
Le chef de toute principauté et autorité	Col. II, 10.

XXI

O TRÈS-PUISSANT! CEINS TON ÉPÉE SUR TA CUISSE, TA MAJESTÉ ET TA MAGNIFICENCE. Ps. XLV, 3.

Le chef de l'armée de l'Éternel	Jos. V, 14.
Le chef du salut	Hébr. II, 10.
Le chef et le consommateur de la foi	Hébr. XII, 2.
Un conducteur	Es LV, 4.
Celui qui commande	Es. LV, 4.
Un dominateur	Michée V, 2.
Un gouverneur	Matth. II, 6.
Le libérateur	Rom. XI, 26.
Le lion de la tribu de Juda	Apoc. V, 5.
L'enseigne des peuples	Es. XI, 10.
Un porte-enseigne choisi entre 10,000	Cant. V, 10
Une flèche bien polie	Es. XLIX, 2.
Le bouclier	Ps. LXXXIV, 9.

XXII ROI DES ROIS

TOUTE AUTORITÉ M'A ÉTÉ DONNÉE DANS LE CIEL ET SUR LA TERRE. Mat. XXVIII, 18.

Le Seigneur Jésus	1 Cor. XII, 3.
Un Seigneur	Ephés. IV, 5.
Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus	Act. II, 36.
Seigneur des seigneurs	Apoc. XVII, 14.
Roi des rois	Apoc. XVII, 14.
Seigneur des morts et des vivants	Rom. XIV, 9.
Seigneur du sabbat	Luc VI, 5.
Seigneur de paix	2 Thes. III, 16.
Seigneur de tous	Rom. X, 12; Act. X, 36.

XXIII

C'EST LUI QUE DIEU A EXALTÉ PAR SA DROITE POUR ÊTRE PRINCE ET SAUVEUR. Act. V, 31.

Le Messie, le Prince	Dan. IX, 25.
----------------------	--------------

Le Prince de la vie	Act. III, 15.
Prince et sauveur	Act. V, 51.
Le Prince de paix	Es. IX, 5.
Le Seigneur des seigneurs	Dan. VIII, 25.
Le Prince des rois de la terre	Apoc. I, 5.
Un Princee (au milieu d'Israël)	Ez. XXXIV, 24.
La gloire de son peuple d'Israël	Luc II, 52.
Celui qui remplit tout en tous	Eph. I, 25.

XXIV

IL RÉGNERA AUX SIÈCLES DES SIÈCLES.	Apoc. XI, 15.
Le juge	Act XVII, 51.
Le juste juge	2 Tim. IV, 8.
Le roi	Zach. XIV, 16
Roi des rois	Apoc. XIX, 16.
Seigneur des seigneurs	Apoc. XIX, 16.
Un sceptre (s'est élevé d'Israël)	Nom. XXIV, 17.
Le fils du roi	Ps. LXXII, 1.
David leur roi	Jér. XXX, 9.
Le roi d'Israël	Jean I, 49.
Roi de la fille de Sion	Jean XII, 15.
Le roi des Juifs (né)	Mat. II, 2 ; Marc XV, 2.
Le roi des Juifs (crucifié)	Jean XIX, 19.
Roi des nations	Apoc. XV, 5.
Roi sur toute la terre	Zach. XIV, 4, 5, 9.
Le roi de justice	Hébr. VII, 2.
Le roi de paix	Hébr. VII, 2.
Le roi de gloire	Ps. XXIV, 10.
Le roi en sa beauté	Es. XXXIII, 17.
Il présidera comme roi éternellement	Ps. XXIX, 10.
Couronné d'une couronne d'épines	Jean XIX, 2.
Couronné de gloire et d'honneur	Hébr. II, 9.
Couronné d'une couronne d'or fin	Ps. XXI, 5.
Couronné de plusieurs diadèmes	Apoc. XIX, 12.

**ALLUSIONS, EMBLÈMES ET ÉPITHÈTES DONNÉS A
LA PERSONNE DE CHRIST.**

Comme le feu de celui qui raffine	Mal. III, 2.
Comme le savon des foulons	Mal. III, 2.
Comme la lumière du matin, quand le soleil se lève; du matin qui est sans nuages	2 Sam. XXIII, 4.
Comme l'herbe qui sort de la terre après la lumière du soleil, quand il paraît après la pluie	2 Sam. XXIII, 4.
Comme un rejeton (devant Lui)	Es. LIII, 2.
Comme une racine sortant d'une terre terre altérée (devant les hommes)	Es. LIII, 2.
Comme une pluie sur un pré fauché	Ps. LXXII, 6.
Comme une pluie abondante qui ar- rose la terre	Ps. LXXII, 6.
Comme sont les ruisseaux d'eau dans un pays sec	Es. XXXII, 2.
Comme l'ombre d'un gros rocher en une terre altérée	Es. XXXII, 2.
Comme le lieu auquel on se retire à couvert du vent	Es. XXXII, 2.
Comme un parfum répandu	Cant. I, 2.
Plus beau qu'aucun des fils des hom- mes	Ps. XLV, 2.
Le lieu de notre sanctuaire est un trône de gloire, un lieu haut élevé dès le commencement	Jér. XVII, 12.
Il sera pour trône de gloire à la maison de son Père	Es. XXII, 23.
Pour couronne de noblesse	Es. XXVIII, 5.
Pour diadème de gloire	Es. XXVIII, 5.
Comme une pierre précieuse	Prov. XVII, 8.
Comme un roc en un lieu ferme	Es. XXII, 23, 24.

Comme un frère dans la détresse	Prov. XVII, 17.
Tel ami qui est plus attaché qu'un frère	Prov. XVIII, 24.
L'intime ami aime en tout temps	Prov. XVII, 17.
Son visage est semblable au soleil	Apoc. I, 16.
Son port est comme le Liban	Cant. V, 15.
Tout ce qui est en Lui est aimable	Cant. V, 16.
Tel est mon bien-aimé, tel est mon ami	Cant. V, 16.

(*La suite prochainement, D. v.*)

Celui qui regarde d'en haut.

— Ah ! le maître est parti ! disait un esclave païen à son compagnon chrétien ; nous allons donc cesser de travailler et nous amuser !

— Mon maître est toujours là, répondit le chrétien ; il nous regarde d'en haut, et nous récompensera selon nos actions ; ainsi je ne laisserai pas mon ouvrage.

Appel à tous les pécheurs.

Prêtez l'oreille au doux message,
Que le Seigneur adresse à tous ;
Enfants, malgré votre jeune âge,
Jésus l'envoie aussi pour vous.

Lisez, dans sa sainte Parole,
Ce qu'il a fait pour le pécheur,
Et que toute crainte s'envole
Devant le sang du Dieu Sauveur.



Le Semeur.

« Voici, un semeur sortit pour semer. »

Dans le IV^{me} volume de la Bonne-Nouvelle, année 1864, à la page 251, nous avons déjà parlé du semeur, et nous disions que les réflexions qu'on pouvait tirer de ce sujet étaient nombreuses. Nous désirons aujourd'hui, chers lecteurs, vous en présenter quelques autres, en demandant au Seigneur de les accompagner de la *puissance de sa bénédiction pour tous ceux qui les liront*, et en particulier pour ceux qui n'auraient pas

encore répondu à l'appel qui leur a été fait, il y a six ans. Oh ! puissent-ils y répondre dès *maintenant*, car « la nuit est fort avancée, et le jour s'est approché : rejetons donc les œuvres des ténèbres et revêtons les armes de la lumière. »

Avez-vous jamais vu, chers lecteurs, un laboureur occupé à semer la graine ? De nos jours, et dans nos contrées, la plupart des agriculteurs emploient une machine appelée un semoir, et traînée par un cheval, de sorte qu'il est rare, à présent, de voir un homme semant « à grandes jetées » comme l'on dit. Mais dans le pays où ce précieux livre, la Bible, fut écrit, on sème encore la graine avec la main, ainsi qu'on le faisait aux jours où notre bien-aimé Sauveur Jésus-Christ prononça la parabole que vous pouvez lire dans le XIII^{me} chapitre de Matthieu, laquelle commence par ces mots : « Voici, un semeur sortit pour semer. »

Le Seigneur lui-même était le grand Semeur, et la semence qu'il semait était la parole de Dieu. Le champ, dans lequel il semait, était le monde, et les sillons dans lesquels tombait la semence étaient les auditeurs. Mais Christ ne vint pas pour être le « Semeur » seulement, mais aussi le Sacrifice, et « ayant fait par lui-même la purification de nos péchés, il s'est assis à la droite de Dieu. » Et maintenant chacun de ses serviteurs qui, dans la puissance de l'Esprit, sort pour prêcher la parole, est un Semeur. L'importance que notre Seigneur attache à cette parabole est marqué par ce mot « Voici. » Il connaît bien les éternelles conséquences qui dépendent de cette œuvre, car le vrai Semeur est « aux uns une odeur de vie pour la vie, et aux autres une odeur de

mort pour la mort, » et cela éternellement pour les uns et les autres.

« Voici un Semeur ! » Il sera un témoin pour ou contre les sillons vivants au dernier jour. Oh ! jeune lecteur, vos années ne sont pas encore nombreuses, et pourtant vos *responsabilités* peuvent n'être déjà que trop nombreuses à énumérer. Peut-être avez-vous vu *si fréquemment* le Semeur, que tout sentiment de son importance, de son opportunité, s'est effacé en vous ; car vous savez combien peu nous apprécions les choses qui sont communes. Quand un « semeur sort pour semer » dans quelque lointaine contrée païenne, où ces semeurs n'ont jamais été vus auparavant, les pauvres païens ignorants sont aussitôt très attentifs, et même, s'il en est parmi eux qui lui fassent opposition, et peut-être le persécutent, leur opposition même prouve qu'ils ne sont pas *indifférents*. Mais dans nos pays favorisés, des milliers de gens « voient » le Semeur (dont il est dit : « Voici »), et continuent à demeurer dans leur indifférence habituelle, — une indifférence telle qu'ils n'en ont pas même conscience ! — Est-ce votre cas ?

Maintenant nous ne nous adressons pas seulement aux plus jeunes d'entre vous, mais à ceux qui sont de quelques années plus âgés, assez âgés pour prêter attention à ce qu'ils entendent, et le comprendre. Que de fois n'avez-vous pas « vu » le semeur, quand vous alliez, semaine après semaine, à la réunion avec vos parents. Et, tandis qu'il répandait d'une main libérale la bonne semence de la parole (la parole *de Dieu*, bien entendu, et non celle *de l'homme*), les mauvaises pensées de votre imagination distraite n'ont-elles pas trop

souvent traversé votre esprit, au point que même le son de la parole devenait pour vous ennuyeux et monotone, et finissait presque par vous endormir? Ah! quand vous entendrez de nouveau le son de cette parole, rappelez-vous que le Seigneur Jésus-Christ dit : « Voici un Semeur, » et que c'est Lui qui l'envoie. Recevez le message qui vous est adressé, recevez-le *maintenant*, car « Dieu a établi un jour auquel il doit juger en justice le monde habitable par l'HOMME qu'il a destiné pour cela, de quoi il a donné une preuve certaine à tous, l'ayant ressuscité d'entre les morts. » Qu'il est solennel d'être *jugé* au lieu d'être *sauvé*, par Lui! Etre jugé, pourquoi? Pour avoir méprisé ce précieux sang qu'Il a répandu pour la rémission des péchés! Car la semence, que le Semeur sème, contient le germe de la vie éternelle, une vie qui a sa source dans la mort, la mort de Christ l'Agneau de Dieu, le Sauveur du monde. Il connaît, lui, les éternelles conséquences qui résultent de la semence répandue, selon qu'elle est reçue, ou qu'elle est rejetée, et Il dit : « Voici un Semeur! » Il le dit en amour, car Il aime les pécheurs; Il le dit comme *avertissement*, car Il connaît nos cœurs. Il le dit avec la solennité de ce mot « Voici, » car Il voudrait éveiller notre attention.

Pensez à ces choses, quand vous vous trouverez de nouveau dans un endroit, où quelque serviteur de Christ sera venu pour semer la semence impérissable de la parole de Dieu. Oh! que ces paroles du Seigneur : « Voici un Semeur » résonnent désormais à vos oreilles, quand vous entendrez la prédication de l'Évangile de sa grâce.



Le Prophète Habacuc.

Parlons maintenant d'Habacuc, dont la Bible ne nous fait connaître que le nom. Comme il parle d'une prochaine invasion des Chaldéens, on peut en conclure qu'il vivait et prophétisait à peu près au même temps que Sophonie.

Le livre d'Habacuc se distingue d'entre tous les écrits prophétiques, par la grande place que l'auteur y occupe : nous y lisons ses tristesses, ses plaintes, ses doutes, ses espérances, ses joies : nous le voyons chercher la cause des dispensations divines, la demander à Dieu et recevoir la réponse d'en Haut ; puis il nous met dans la confiance des impressions intimes qu'ont produites sur lui les révélations qu'il a reçues : en un mot, il nous fait lire dans le cœur d'un prophète.

Le plan de son livre est bien simple. Le chapitre I^{er} contient ses plaintes sur ce qui est pour lui comme une énigme ; le chapitre II^{me}, la réponse de Dieu ou la solution de l'énigme ; et le III^{me}, un cantique du Prophète.

Premièrement donc, nous avons les plaintes et même les reproches que le Prophète adresse à son Dieu au sujet de la corruption du peuple et de l'oppression de la part des méchants, sous laquelle gémissent les justes, le résidu pieux, les vrais Israélites, ceux avec lesquels il s'identifie et au nom desquels il parle, « Jusques à quand, ô Eternel ! crierai-je sans que tu m'écoutes ? Je crie à toi : Violence ! et tu ne me délivres pas. Pourquoi *me fais-tu voir* (par la vue de l'Esprit) les iniquités et les souffrances — et toi, tu les vois

aussi? L'oppression et la violence m'entourent de toutes parts. La Loi est sans force, la justice n'est jamais rendue, le méchant cerne le juste, le jugement sort tout corrompu » (I, 2-4).

A cette plainte, l'Eternel répond en annonçant et décrivant la venue des Chaldéens, qui, depuis bien des siècles, avaient envahi les riches plaines de la Babylonie, et qui vont devenir les fondateurs de la première des quatre grandes monarchies dont parle Daniel. Dans son premier chapitre, Habacuc les dépeint tels qu'ils étaient alors. C'étaient des hordes de nomades à demi-sauvages, qui dévastaient la terre sans distinguer les états qu'ils envahissaient; ils dévoraient, sans se donner la peine de les examiner, tous les *poissons* qui se trouvaient pris *dans leurs filets* (vers 14, 15); ils allaient fouler aux pieds la Judée sans soupçonner que ce fût une terre sainte, sans s'enquérir du Dieu qui y était adoré.

Un autre caractère des Chaldéens, c'est leur insolente confiance en leurs forces, leur joie brutale à la vue de leurs succès, leur mépris pour ce que les peuples civilisés révèrent (10), le sommeil profond de leur conscience, leur incrédulité pratique, leur impiété irréfléchie. Ils amassent des prisonniers comme le vent brûlant enlève le sable du désert (9); ils croient que leur pouvoir et leurs succès procèdent d'eux; aussi leur force est-elle leur Dieu, et ils encensent leur propre puissance (vers. 7, 11, 16).

Ce sont des fils du désert, des peuples à cheval, intrépides, durs, féroces; tandis que les Assyriens avaient une certaine dignité royale, quelque chose du lion (Nahum II, 11-13), les Chaldéens ne sont que des es-

sains de loups qui se répandent le soir dans les campagnes (Hab. I, 8).

Mais que signifie cette réponse que fait l'Éternel au prophète qui demandait la délivrance des justes en Israël, bien plus que le châtement des méchants, et à qui il est dit simplement que plusieurs pays vont être dévastés par une nation barbare? Écoutons Habacuc, qui reprend la parole : « *O Éternel ! n'es-tu pas de toute éternité mon Dieu, mon Saint ?* » Tu nous protégeras dans cette extrémité ; en châtiant les pécheurs, tu te souviendras des justes, et nous, le vrai résidu d'Israël, nous ne mourrons point. Tu as établi le Chaldéen pour exercer les jugements sur tes ennemis ; toi, qui es notre rocher et notre haute retraite, tu l'as préparé pour châtier les coupables. Ainsi le prophète a reçu une réponse pleinement satisfaisante à ses premières plaintes : les opprimés en Israël seront délivrés des mains de leurs impies concitoyens, et épargnés quand le châtement fondra sur les méchants.

Mais une nouvelle difficulté se présente à son esprit : les Chaldéens, que Dieu appelle pour infliger ce châtement, sont autant et plus coupables que les Hébreux qu'ils veulent punir, preuve en soit la description que Dieu lui-même vient de faire de leur cruauté, de leur arrogance, de leur orgueil impie : « *Toi, ô Dieu, dont les yeux sont trop purs pour voir le mal, et qui ne peux prendre plaisir à la violence, pourquoi verrais-tu les perfides remplir la terre de douleurs, et te tairais-tu quand le méchant dévore de plus justes que lui ?* » Habacuc considère en esprit ces Chaldéens parcourant la terre en la ravageant, et s'emparant des nations comme si elles n'avaient point de maîtres pour les défen-

dre : « *As-tu donc fait les hommes comme les poissons de la mer et comme les reptiles qui n'ont point de chefs ? Le Chaldéen les tire tous avec son hameçon,.... il triomphe de ses succès et il s'encense lui-même* » (I, 12-17).

L'Éternel se tait pour un temps à ces nouvelles plaintes de son serviteur, qui attend sa réponse, l'esprit au guet, tel qu'une sentinelle sur sa tour (II, 1).

Bientôt Jéhovah donne cette réponse, et révèle la chute des Chaldéens dans une vision, qu'Habacuc reçoit l'ordre d'écrire sur des tablettes si distinctement qu'on puisse la lire couramment ou même en courant. L'accomplissement de cette vision peut être encore différé un certain temps, car *l'Éternel y parle aussi de ce qui arrivera A LA FIN, et il ne mentira point.* « S'il tarde (et si par conséquent la délivrance tarde), attends-le, car il ne manquera pas de venir ; il ne tardera point. » Telle était l'attitude morale que devait prendre le Prophète en se confiant à la promesse de son Dieu ; telle est aussi l'attitude morale que le Seigneur Jésus demande à tous ceux qui croient en Lui, savoir une attente habituelle et pleine de confiance de leur Sauveur, de Celui qui a dit : « Je vais vous préparer une place, et quand je vous aurai préparé une place, je reviendrai et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où je suis, moi, vous, vous soyez aussi » (Jean XIV, 2, 3) ; de Celui qui dit encore : « Oui, je viens bientôt » (Apoc. XXII, 20) ; de Celui auquel le Saint-Esprit (dans Hébr. X, 37, 38) applique précisément ce passage de notre Prophète et celui qui le suit (II, 3, 4) en disant : « Encore très peu de temps, et celui qui doit venir viendra, et il ne tardera pas. » Puissiez-vous tous,

chers enfants, être amenés à Christ ou fortifiés dans la foi, afin que vous aussi vous puissiez attendre avec bonheur et avec joie le Seigneur Jésus, Celui qui vient, et que, par l'Esprit et avec l'Épouse (l'Église), vous puissiez dire de cœur : « Amen ! viens, Seigneur Jésus ! »

Puis le Seigneur promet la vie au juste qui croit, ou à celui qui est juste par la foi, et c'est là la pensée principale de tout le livre d'Habacuc : « *L'âme qui s'élève en quelqu'un n'est point droite en lui, MAIS LE JUSTE VIVRA PAR LA FOI.* » Sans doute cela a rapport, tout premièrement, à la délivrance du résidu qui compterait sur Dieu à travers tout. Mais dans ces paroles, il y a plus encore ; c'est, au sein de l'ancienne alliance qui concernait toute une nation, poser un principe évangélique qui ne concerne que des individus : l'unique justice qui fait vivre est celle du croyant. Ce principe : « *Le juste vivra de sa foi* » est le texte, choisi par Paul, de toute l'épître aux Romains (I, 17), dans laquelle il établit la justification gratuite du pécheur, par la foi en Christ, sans œuvres de loi. En effet, chers enfants, Jésus dit : « Celui qui croit en moi a la vie éternelle ; il est passé de la mort à la vie. Les morts (spirituels) entendront la voix du Fils de Dieu et, l'ayant entendue, ILS VIVRONT, etc. » (Jean VI, 47 ; IV, 24, 25). Que Dieu vous fasse à tous la grâce de faire l'heureuse expérience de la vérité de ces déclarations du Rédempteur.

Cependant, si Dieu permettait que son peuple fût écrasé par l'injustice et l'oppresseur, à cause de ses péchés, la conduite de l'oppresseur criait à Lui et appelait le jugement sur sa tête. Malheur à lui, car Dieu

est celui qui juge la terre et la délivre de l'opresseur et du méchant. L'image taillée ou l'idole ne profiterait de rien aux Chaldéens. Mais l'Éternel était dans le lieu saint, dans son temple; toute la terre devait se taire devant Lui. Elle serait, un jour, par la présence du Seigneur, remplie de la connaissance de sa gloire, comme le fond de la mer des eaux qui le couvrent.

Cette réponse rappelle au Prophète toute la gloire de l'Éternel, lorsqu'il sortit jadis pour délivrer son peuple, et qu'Il renversa tous les obstacles pour établir Israël dans la bénédiction. C'est là le sujet de la troisième partie ou du chapitre III, qui renferme un magnifique chant de louanges.

En pensant à la puissance de Jéhovah et à tout ce qu'Il lui a fait entendre, le Prophète est d'abord saisi de crainte. Il demande à Dieu d'accomplir son œuvre (de jugement) durant ces années, c'est-à-dire bientôt. Mais, ajoute-t-il, *dans ta colère* contre les peuples coupables, *souviens-toi d'avoir compassion* de tes faibles serviteurs.

Il termine sa prophétie en exprimant le beau résultat de toutes les précieuses leçons qu'il a reçues, savoir une parfaite confiance en l'Éternel. Si toute bénédiction vient à manquer, « moi, dit Habacuc, je me réjouirai en l'Éternel, et je m'égaierai dans le Dieu de ma délivrance. » Dieu lui-même est sa force et sa joie. Il le place sur les lieux élevés de la bénédiction, en lui donnant comme des pieds de biche pour y monter.

N'est-ce pas, mes jeunes amis, que ce sont là de belles et réjouissantes pensées. Que Dieu vous fasse la grâce de les comprendre si bien que vous puissiez, avec bonheur, obéir à cet ordre de l'Évangile : » Réjouissez-

vous toujours dans le Seigneur; encore une fois, je vous le dis, réjouissez-vous » (Phil. IV, 4).

Le Seigneur est ma part, mon salut, mon breuvage ;
Il a fixé mon lot dans un bel héritage.
Ma langue, éveille-toi ! réjouis-toi, mon cœur !
Entonne un chant d'amour, Jésus est ton Sauveur !

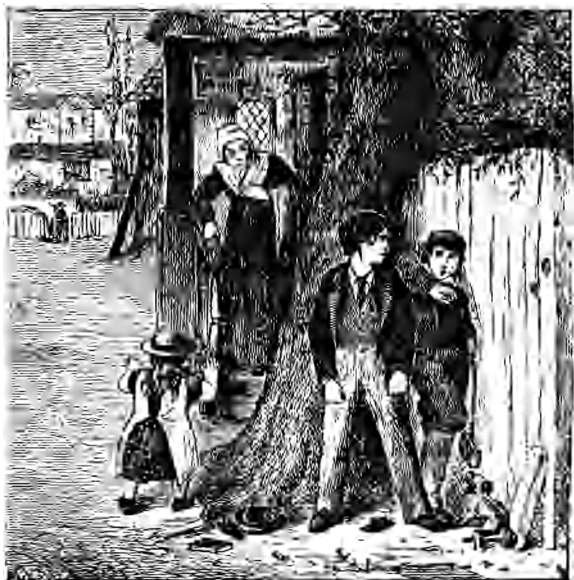
Rebelle, je vivais au milieu des rebelles,
Mais le Seigneur m'a vu des voûtes éternelles ;
Il est venu des cieus pour sauver le pécheur ;
Réjouis-toi, mon âme, en Jésus, ton Sauveur !

Qu'il est bon de t'avoir, Jésus ! pour sacrifice,
Pour berger, pour ami, pour salut, pour justice!
Qu'elle est douce, la paix dont tu remplis le cœur !
Réjouis-toi, mon âme, en Jésus, ton Sauveur !

Questions sur « *Le Prophète Habacuc.* »

1. Que peut-on conclure sur l'époque où vivait ce Prophète?
2. Par quoi se distingue le livre d'Habacuc des autres écrits prophétiques?
3. Qu'est le plan de ce livre? que contient le chap. 1^{er}?
4. Le chapitre II^{me}?
5. Et le III^e?
6. Au sujet de quoi le Prophète se plaint-il à son Dieu?
7. Comment l'Éternel répond-il à cette plainte?
8. Comment Habacuc, reprenant la parole, comprend-il cette réponse de Dieu?
9. Mais quelle autre difficulté se présente à son esprit?
10. Quelle réponse lui fait de nouveau Jéhovah et que lui révèle-t-il?
11. Quelle est, pour les rachetés, comme pour le Prophète, l'attitude morale que le Seigneur leur demande?
12. A qui le Seigneur promet-il la vie?
13. Qu'est-ce que Paul a fait de ce principe?
14. Qu'est-ce que l'opresseur attirait sur lui?
15. Qu'est-ce que cette réponse rappelle au Prophète?
16. Aussi que renferme son III^{me} chapitre?





Le loup et l'agneau.

Les chiens aiment à mordre, ils ne font qu'aboyer,
L'ours combat le lion, le loup fait sa pâture
D'une pauvre brebis ; mais quand Dieu vint créer.
Il ne leur donna pas cette affreuse nature. (1)

Et vous, jeunes enfants, vous ne devez jamais
Céder à vos penchants et vous laisser induire
A vous battre ; vos pieds, vos mains ne sont point faits
Pour vous frapper l'un l'autre, au risque de vous nuire.

(1) Et comme c'était au commencement : Gen. I, 25 ; il en sera de même plus tard : Esaïe XI, 6, 9 ; Osée II, 48 ; Rom. VIII, 49-22.

Ah ! que plutôt l'amour règle vos actions,
 Qu'il règne en votre cœur, et dans votre langage :
 Imitiez Jésus-Christ en ses affections,
 Il fut un enfant doux, quand il avait votre âge.

Humble comme un agneau, soumis, obéissant,
 Il grandissait, étant tout rempli de sagesse.
 Ah ! que chacun de vous, enfant petit ou grand,
 A suivre cet exemple avec zèle s'empresse.

Oh ! bienheureux celui qui, vivant par la foi,
 Te possède, Jésus ! te consacre sa vie,
 Marche sous ton regard, souffre tout avec Toi !
 Qu'un tel bonheur, enfants, excite votre envie !

J.-A.**



La petite Meg et ses enfants.

(Suite de la page 117).

Chap. VII.

LA DÉCEPTION DE LA PETITE MEG.

Si Meg s'était levée de bonne heure le jour anniversaire de Robin, elle se leva de bien meilleure heure encore le lendemain. Elle eut le temps de nettoyer et de frotter tout son pauvre mobilier avant que les enfants s'éveillent. Elle prépara leurs plus beaux habits et les siens également, car elle n'avait pas l'intention de descendre jusqu'aux Docks à la rencontre de son père ; elle pensait qu'il valait mieux l'attendre dans la mansarde. Elle eut donc les mains et les pensées pleines pendant un bon moment, et ce ne fut que lorsque l'horloge voisine sonna sept heures, qu'elle put se dire que ses préparatifs

étaient terminés. Elle aida alors Robin à s'asseoir dans l'embrasure de la fenêtre; et s'assit elle-même en face de lui avec la petite sur ses genoux. C'était la première fois que l'enfant se trouvait à ce poste périlleux, et au premier moment Meg eut peur; mais la petite paraissait fatiguée et languissante; elle appuyait sa petite tête contre l'épaule de sa sœur, tout en considérant gravement le monde nouveau et étrange ouvert devant ses yeux. Meg et Robin examinaient tous les hommes qui entraient dans la cour, et plusieurs fois le petit garçon frappa des mains et s'écria : Papa ! papa ! ce qui faisait tressaillir Meg et battre son cœur. — Mais il y avait neuf mois que le père était parti et Robin l'avait presque oublié, de sorte qu'il se faisait que ce n'était jamais le père qui apparaissait. Heure après heure s'écoula de cette manière : Meg partagea le dernier morceau de pain, et toujours le père n'arrivait pas. Aussi longtemps qu'il fit jour, ils restèrent fidèlement à leur poste d'observation, regardant si le père venait; mais la nuit vint bientôt, car c'était le premier jour de novembre, et un épais brouillard enveloppait la ville. Meg ralluma le feu et s'assit auprès avec les enfants, ne voulant pas les déshabiller avant que le père fût là. Elle se tint donc là, veillant et attendant, jusqu'à ce que la petite s'assoupit sur ses genoux, et que Robin étendu par terre dormit d'un profond sommeil. Elle se décida alors à mettre les enfants au lit tout habillés, et à descendre jusqu'aux Docks à l'abri du brouillard, pour tâcher d'apprendre quelque chose au sujet du Roi de l'Océan. Elle s'enveloppa tout entière du vieux châle qui cachait bien sa robe rouge; puis, ôtant ses bas et ses souliers (car dans l'obscurité de la nuit le père ne s'apercevrait pas qu'elle était pieds

nus), elle se glissa doucement le long de l'escalier et traversa, inaperçue, la cour pleine de mouvement et de bruit.

Le brouillard s'épaississait de minute en minute, mais Meg était sûre de son chemin, tellement il lui était devenu familier. Cependant, quand elle atteignit les Docks, l'obscurité et l'intensité du brouillard l'empêchèrent de voir si son bienveillant ami se trouvait là. Des bruits étranges et des voix rudes se faisaient entendre, et de temps en temps l'ombre gigantesque d'un homme de grande taille surgissait dans la nuit, puis se perdait avant que la petite fille eût le courage de lui adresser la parole. Elle se retira dans un coin, et essaya de percer du regard cette brume épaisse et jaune qui lui cachait toutes choses, pendant qu'elle prêtait l'oreille au choc des chaînes et au chant des matelots invisibles qui travaillaient sur leurs navires. Si seulement elle pouvait distinguer la voix de son père ! Elle était sûre de la reconnaître parmi cent autres voix, et aussitôt qu'elle l'entendrait elle crierait : « Père ! » et il serait auprès d'elle en un instant, et la serrerait dans ses bras pendant qu'elle l'entourerait des siens ! Si seulement il pouvait lui parler à travers la nuit ! Les yeux de Meg s'obscurcissaient par les larmes, et il lui semblait qu'elle ne pouvait plus ni entendre, ni voir, par les efforts mêmes qu'elle faisait pour cela. Elle s'essuya les yeux avec son châle et repoussa ses cheveux derrière les oreilles, puis appuyant ses deux mains contre son cœur, pour en étouffer les battements, elle se pencha en avant pour pénétrer, s'il était possible, à travers l'obscurité qui la séparait de son père.

Elle avait été là bien longtemps, quand la pensée lui vint que peut-être son père s'était rendu à leur mansarde et avait essayé d'ouvrir la porte, que les enfants s'étaient éveillés au bruit et que, se trouvant seuls, ils avaient crié d'effroi. Elle s'élança pour partir, mais à ce même moment un homme se trouva près d'elle, et dans son extrême angoisse, Meg l'arrêta.

— Pardon, monsieur, dit-elle, est-ce que le *Roi de l'Océan* est déjà entré ?

— Oui ; il est entré hier soir, en bon état.

Le père devait donc être de retour chez lui, se dit Meg, en courant sans bruit de ses pieds nus jusqu'à la Cour des Anges. Elle jeta un regard plein d'anxiété vers la fenêtre de leur mansarde : tout y était obscur, tandis qu'à l'étage au-dessous une faible lueur éclairait les vitres. La chambre du propriétaire était pleine d'hommes ivres et bruyants, et le cœur de Meg défaillit à la pensée que son père, n'ayant pas réussi à ouvrir leur chambre, ne fût peut-être descendu, et ne fût allé boire avec les autres. Elle monta vivement l'escalier : tout était tranquille là-haut ; elle redescendit pour écouter à la porte et attendre, afin de découvrir si le père était là, ou de l'empêcher d'entrer s'il arrivait encore. Le cœur de Meg était plein des angoisses les plus pénibles qu'une femme puisse éprouver, en se tenant là, veillant dans l'obscurité et l'humidité d'une nuit de novembre, jusqu'à ce que la bruyante société se séparât et quittât la maison, et que la Cour des Anges reprît pour un peu de temps sa tranquillité.

Le lendemain, Meg ne se réveilla que tard dans la matinée, et pourtant aucun coup frappé à la porte n'était venu troubler son sommeil. Robin s'était glissé

hors du lit et était monté tout seul dans l'embrasure de la fenêtre qui, heureusement, était fermée ; et la première chose que Meg vit en s'éveillant, ce fut son petit frère assis là-haut, avec les habits froissés dans lesquels il avait dormi toute la nuit. La matinée se passa lentement entre l'espoir et la crainte, mais personne ne monta l'échelle jusqu'à leur porte, et Kitty était sortie de bonne heure avant le réveil de Meg. Celle-ci dépensa son dernier shilling pour acheter un peu de charbon et de farine de gruau, puis comme il pleuvait très fort, elle se posta avec Robin et la petite sur la marche la plus élevée de l'escalier, dans une attente, toujours plus mêlée de crainte, de l'arrivée de son père.

La nuit vint avant qu'un pas se fit entendre au-delà de l'étage au-dessous, et alors ce fut un pas léger, furtif, traîné, qui ne ressemblait pas au pas mesuré et pesant d'un homme. C'était une femme qui montait l'échelle, et Meg comprit que ce ne pouvait être que Kitty. La jeune fille s'assit à côté d'eux, et prit Robin sur ses genoux.

— Que faites-vous tous ici dehors, petite Meg ? dit-elle d'une voix douce et basse, que Meg eut peine à reconnaître pour celle qui souvent l'avait épouvantée par ses cris aigus de joie frénétique.

— Nous attendons le père, répondit Meg avec fatigue. Il n'est pas encore arrivé, et j'ai dépensé tout mon argent, et nous n'avons plus de chandelles.

— Meg, dit Kitty, je puis te rendre le shilling que tu m'as donné mardi soir.

— Mais alors il ne faut pas entrer dans notre chambre, répondit Meg.

— Non, non, je n'entrerai pas, dit Kitty, en mettant un shilling dans la main de Meg. — Mais pourquoi est-ce que le père n'est pas revenu ?

— Je ne sais pas, sanglota la petite fille ! Son vaisseau est entré dans le port le soir du jour de naissance de Robin, il y a de cela deux jours, et le père n'est pas encore ici.

— Le vaisseau est entré ! répéta Kitty d'un ton de surprise. Quel est le nom du vaisseau, Meg ?

— Le vaisseau du père se nomme le *Roi de l'Océan*, dit Robin avec orgueil.

— Je saurai découvrir le père, dit Kitty en se levant précipitamment. S'il est quelque part à Londres, je le trouverai. Je connais leurs manières de faire, et je sais où vont les matelots quand ils sont à terre. Bien sûr ! je le trouverai. Mets les enfants au lit, chère petite, puis attends-moi jusqu'à ce que je revienne, quand même ce serait après minuit. Je t'amènerai le père, mort ou vif. Ne pleure plus, petite Meg.

Elle lui dit ces derniers mots tout bas en descendant l'escalier, car elle s'était immédiatement éloignée. Meg fit ce que Kitty lui avait dit, et attendit ensuite son retour avec un nouvel espoir. Il était plus de minuit lorsque la jeune fille frappa doucement à la porte, et Meg sortit vers elle sur le palier. Mais Kitty était seule, et Meg put à peine se soutenir à cause du tremblement dont elle fut saisie.

— N'avez-vous pas trouvé le père ? demanda-t-elle.

— J'ai découvert où il est, répondit Kitty. Il est à l'autre bout du monde, à l'hôpital. Il tomba malade au moment de revenir, et si malade, qu'ils furent obligés de partir sans lui. Jacques, un de ses camarades,

dit qu'il reviendra quand il sera guéri. Il dit que ce sera bientôt, ou peut-être plus tard ; voilà tout ce qu'il sait à son sujet. Que vas-tu faire, petite Meg ?

— Maman m'a dit que je devais bien prendre soin des enfants jusqu'à ce que le père revienne, répondit-elle en affermissant sa voix, et je le ferai, s'il plaît à Dieu. Je puis lui demander de m'aider, et Il le fera. Il prendra soin de nous.

— Il n'a pas pris soin de moi, dit Kitty avec amertume.

— Peut-être ne le lui avez-vous pas demandé ? dit Meg.

Kitty garda le silence pendant un moment, et lorsqu'elle reprit la parole, sa voix était presque étouffée par les sanglots.

— Il est trop tard maintenant, dit-elle, mais il prendra soin de vous ; sois sans crainte, et combien je voudrais qu'il me permit de me joindre à lui ! Je souhaiterais pouvoir faire quelque chose pour toi, petite Meg, car ta mère m'a une fois parlé avec douceur et m'a rappelé ma mère à moi. A présent laisse-moi, veux-tu ? Je vais me coucher, et toi, tu vas aussi te coucher. Je vous assisterai autant que je le pourrai.

Elle poussa doucement Meg dans sa mansarde, et ferma la porte derrière elle, mais Meg l'entendit pleurer et gémir tout haut dans sa propre chambre, jusqu'à ce qu'elle-même s'endormit d'un profond sommeil.

(La suite prochainement, D. v.)



Noms, titres et caractères du Fils de Dieu,
tels qu'ils nous sont révélés dans les
Écritures.

(SUITE ET FIN DE LA P. 144).

IL A ÉTÉ :

Obéissant	Phil. II, 8.
Débonnaire et humble de cœur	Mat. XI, 29.
Sans fraude	1 Pier. II, 22.
Tenté	Héb. IV, 15.
Affligé	Es. LIII, 7.
Méprisé	Es. LIII, 5.
Rejeté	Es. LIII, 5.
Trahi	Mat. XXVII, 5.
Condamné	Marc XIV, 64.
Outragé	1 Pier. II, 25.
Fouetté	Jean XIX, 1.
Moqué	Mat. XXVII, 29.
Navré	Es. LIII, 5.
Froissé	Es. LIII, 5.
Frappé	Es. LIII, 4.
Battu	Es. LIII, 4.
Crucifié	Mat. XXVII, 35.
Abandonné	Ps. XXII, 1.

IL EST :

Miséricordieux	Héb. II, 17.
Fidèle	Héb. II, 17.
Saint, innocent	Héb. VII, 26.
Sans tache	Héb. VII, 26.
Séparé	Héb. VII, 26.
Parfait (consommé)	Héb. V, 9.
Glorieux	Es. XLIX, 5.

Tout-puissant	Es. LXIII, 1.
Justifié	1 Tim. III, 16.
Exalté	Act. II, 33.
Ressuscité	Luc XXIV, 6.
Glorifié	Act. III, 13.

LE SEIGNEUR EST MA PORTION.

Mon mari, celui qui m'a faite	Es. LIV, 5.
Mon bien-aimé	Cant. I, 13.
Mon Sauveur	2 Pier. III, 18.
Mon espérance	1 Tim. I, 1.
Mon frère	Marc III, 35.
Ma portion	Jér. X, 16.
Mon aide	Héb. XIII, 6.
Mon médecin	Jér. VIII, 22.
Mon guérisseur	Luc IX, 11.
Mon raffineur	Mal. III, 5.
Mon purificateur	Mal. III, 5.
Mon Seigneur et Maître	Jean XIII, 13.
Mon serviteur	Luc XII, 37.
Mon exemple	Jean XIII, 15.
Mon docteur	Jean III, 2.
Mon berger	Ps. XXIII, 1.
Mon gardien	Jean XVII, 12.
Mon pasteur	Ezech. XXXIV, 23.
Mon conducteur	Es. XL, 11.
Mon restaurateur	Ps. XXIII, 3.
Mon gîte	Jér. L, 6.
Mon aliment (sa chair)	Jean VI, 55.
Mon breuvage (son sang)	Jean VI, 55.
Ma Pâque	1 Cor. V, 7.
Ma paix	Eph. II, 14.
Ma sagesse	1 Cor. I, 30.
Ma justice	1 Cor. I, 30.

Ma sanctification	1 Cor. I, 30.
Ma rédemption	1 Cor. I, 30.
Mon tout en tous	Col. III, 11.

LE FILS DE DIEU.

Car l'Enfant nous est né, le Fils nous a été donné ; et on appellera son nom l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort et puissant, le Père d'Eternité, le Prince de paix. Es. IX, 5.

Et il leur dit : O gens sans intelligence et lents de cœur à croire toutes les choses que les prophètes ont dites ! — Et commençant par Moïse et par tous les prophètes, il leur expliquait dans toutes les Ecritures les choses qui le regardent. Luc XXIV, 25, 27.

Afin que tous honorent le Fils, comme ils honorent le Père. Celui qui n'honore pas le Fils, n'honore pas le Père qui l'a envoyé. Jean V, 23.



Le rocher dans le désert.

Esaïe XXII, 2.

En l'an 1831, non moins de quinze à vingt mille personnes furent détruites au district de Balasore, dans les Indes, par les tempêtes d'octobre. Plusieurs vaisseaux furent lancés sur les côtes par la violence de l'ouragan, et laissés sur le sec. Presque tout, animaux et végétaux, fut englouti par la tourmente, et complètement détruit. En vain opposa-t-on aux eaux envahissantes des digues et des barrières, elles furent renversées par les terribles tourbillons de vents déchainés. Oh ! qu'il eût été doux alors d'avoir un abri contre la tempête !

L'orage de l'année suivante, également terrible, renversa toutes les maisons de la ville ; aucune n'échappa à la destruction. Même la maison du juge, qui était la plus solide et la mieux construite, ne résista pas au terrible ouragan.

Après l'eau et la nourriture, il n'y a rien de tel que l'ombre. Comme elle rafraîchit le pèlerin fatigué ! A Orissa on trouve rarement, pour abri, « l'ombre d'un gros rocher ; » l'ombrage épais d'un arbre vénérable, dont les rameaux vigoureux ont supporté les tempêtes d'un siècle, nous offre néanmoins un attrayant refuge contre les ardeurs du soleil. Ce passage d'Ésaïe revient toujours à mon esprit, quand je m'assieds dans une de ces retraites ardemment désirées. Là, assis à l'ombre, entouré de tous côtés par d'immenses jungles arides et sauvages, je me trouve aussi heureux que quelque homme que ce soit. Puissent, ceux qui connaissent la puissance et la bénédiction du céleste Rocher, se reposer à son ombre, à l'abri de toute tempête !



Apprenez pendant que vous le pouvez.

Un prêtre romain, en Irlande, rencontra un jour, au milieu d'un champ, un petit garçon, qui sortait de l'école communale avec sa bible à la main.

— Est-ce là que tu vas ? lui demanda le prêtre, montrant du doigt l'école protestante.

— Oui, monseigneur, répondit le garçon.

— Je l'ai pensé, dit le prêtre, en voyant le livre que tu tiens dans ta main. C'est un mauvais livre ; donne-le-moi.

— Ce livre est la parole de Dieu, dit l'enfant ; il nous enseigne la manière d'aimer Dieu, de devenir bon, et le chemin pour aller au ciel.

— Viens à la maison avec moi, dit le prêtre.

L'enfant obéit et, arrivé dans sa chambre, le prêtre prit la bible du pauvre garçon et la jeta au feu.

— Tu ne dois plus jamais lire ce livre, dit le prêtre, c'est un mauvais livre ; et sache que je ne pourrais souffrir que tu retournes à cette école.

La bible fut bientôt toute en flammes, et le pauvre garçon parut d'abord très triste ; mais comme le prêtre s'aigrissait toujours plus, et lui disait qu'il en ferait de même de toutes celles qu'il trouverait, l'enfant se mit à sourire.

— Pourquoi ris-tu ? lui demanda le prêtre.

— Je ne peux pas m'en empêcher, répondit le jeune garçon.

— Je veux que tu me dises pourquoi tu ris, répliqua le prêtre.

— Je ne puis m'empêcher de rire, répartit l'enfant, en pensant que votre seigneurie ne pourrait pas brûler ces dix chapitres que j'ai appris par cœur.


Les cieux prêchent, ô Dieu, les œuvres de tes mains,
Et ta fidélité s'annonce entre tes saints.

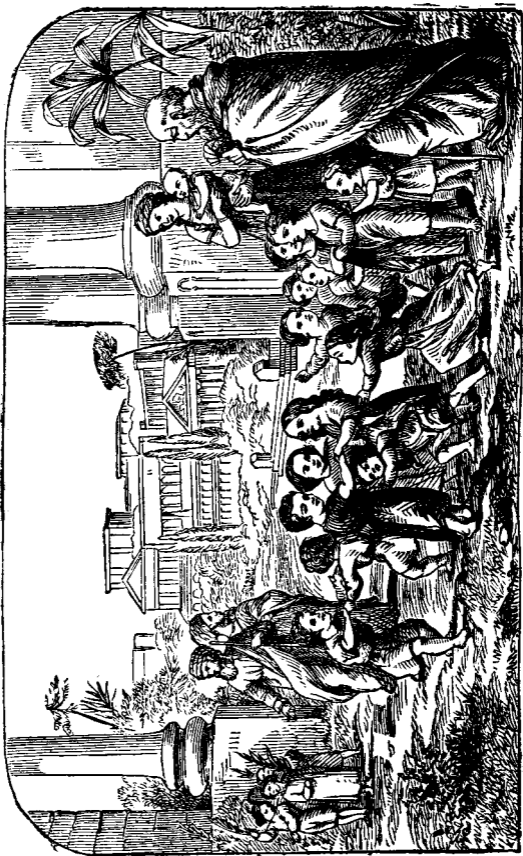
Qui saurait imiter, dans l'air ou sur la terre,

La force de ton bras, qui lance le tonnerre ?

Et dans les plus hauts cieux est-il quelque puissance

Qui puisse s'égalier à ta magnificence ?





Le Jeu.

CHANSON.

Enfants, vous aimez le jeu ;
 C'est bien l'usage
 A votre âge.
 Amusez-vous donc un peu,
 Mais sans oublier Dieu.

Voyez-vous dans la cité sainte
 Cette aimable troupe d'enfants
 Se récréer sans nulle crainte,
 Sous les regards de leurs parents ?
 C'est une de tes grâces,
 Sion de l'avenir !
 On verra sur tes places
 Tes fils se réjouir ¹.
 Enfants, vous aimez le jeu ; etc.

Quand vous jouez, chère jeunesse,
 De jour, de nuit, en tout endroit,
 Au milieu de votre allégresse,
 Souvenez-vous que Dieu vous voit.
 Que sa sainte présence
 Sache vous préserver
 De toute jouissance
 Qu'il ne peut approuver.
 Enfants, vous aimez le jeu ; etc.

Courez, sautez sur la prairie,
 A la maison, trémoussez-vous ;

1) Zachar. VIII, 3.

LA BONNE NOUVELLE.

Mais point de coups, de batterie,
 Ici, comme ailleurs, soyez doux.
 Même au jeu qu'on s'abstienne
 De ce que Dieu défend ;
 La jeunesse chrétienne
 Imite Christ enfant.
 Enfants, vous aimez le jeu ; etc.

Gardez-vous de jeter des pierres,
 Lesquelles, hors de votre main,
 Peuvent blesser amis ou frères :
 C'est un jeu stupide, inhumain.
 Point de boules de neige
 Dans le temps hivernal.
 Que Dieu, qui vous protège,
 Vous garde de tout mal.
 Enfants, vous aimez le jeu ; etc.

Jouez, votre santé l'exige :
 Jouez, nous vous le permettons ;
 Mais qu'aucun de vous ne néglige
 Ni ses devoirs, ni ses leçons.
 Les jeux après l'étude,
 Le devoir avant tout :
 Qu'il soit votre habitude,
 Votre choix, votre goût.
 Enfants, vous aimez le jeu ; etc.

Nous aimons tous à voir l'enfance
 Se divertir et s'amuser ;
 Il lui faut cette jouissance,
 Elle ne saurait s'en passer.
 Mais après cette joie,
 Ce passager bonheur,

Chers enfants, qu'on vous voie
 Joyeux dans le Seigneur.
 Enfants, vous aimez le jeu ;
 C'est bien l'usage
 A votre âge.
 Amusez-vous donc un peu,
 Mais sans oublier Dieu.

Jéhoachaz et Jéhojakim, rois de Juda.

2 Rois XXIII ; 2 Chron. XXXVI.

Le pieux Josias eut un méchant successeur. Son fils Jéhoachaz fut appelé par le peuple sur le trône de Juda, et à porter une couronne que sa naissance ne lui donnait pas, car, d'après 1 Chron. III, 15, il était le plus jeune fils de Josias. Il est aussi appelé Sallum, soit dans la généalogie que nous venons de citer, soit dans Jérémie XXII, 11, où le prophète annonce ce qui devait lui arriver, en disant : « Ainsi a dit l'Éternel, touchant Sallum, fils de Josias, roi de Juda, qui a régné en la place de Josias, son père, et qui est sorti de ce lieu (de Jérusalem) : Il n'y retournera plus. Mais il mourra au lieu auquel on l'a transporté, et ne verra plus ce pays. »

Jéhoachaz avait vingt-trois ans quand il fut établi roi, et il ne régna que trois mois à Jérusalem. Il fit ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel, tout comme avaient fait ses pères. Sophonie, contemporain de ce roi, nous donne de l'état moral de Juda une description qui nous fait clairement voir comment, après les sages et pieuses

mesures de réforme, entreprises par Josias, l'idolâtrie et l'impiété purent cependant se montrer de nouveau avec une grande force dans ce malheureux pays.

Ainsi que Jérémie l'avait prédit, ce méchant prince fut déposé et pris par Pharaon-Néco, roi d'Egypte ; il fut d'abord emprisonné à Ribla, en Syrie ; puis emmené en Egypte où il mourut.

C'est bien probablement de Jéhoachaz qu'Ezéchiél a voulu parler (XIX, 3, 4), sous la figure d'un lionceau « qui a appris à déchirer la proie, tellement qu'il a dévoré les hommes. Les nations en ont ouï parler ; il a été attrapé en leur fosse, et elles l'ont emmené avec des boucles au pays d'Egypte. » C'est là, en effet, comme dans Jérémie XXII, l'histoire abrégée de ce mauvais roi. Ce qui suit dans Ezéchiél serait de même relatif à son successeur.

Pharaon-Néco, après avoir exigé du peuple de Juda une forte contribution en argent, mit sur le trône de Jérusalem Eliakim, fils aîné de Josias, et il changea son nom en celui de Jéhojakim ; il était âgé de vingt-cinq ans, et il régna onze ans à Jérusalem. Comme ses ancêtres, il fit ce qui est mauvais devant l'Eternel. A son exemple le peuple se livrait à toute espèce d'abominations. En vain le prophète Jérémie leur faisait entendre, de la part de Dieu, les censures les plus vives ; en vain il leur annonçait les châtimens les plus sévères, l'homme de Dieu, bien loin d'être écouté, se vit en danger de perdre la vie. Relisez ce que nous disions à ce sujet, dans notre Etude sur le prophète Michée, pages 31 et 32 ci-dessus (numéro de février). Un autre prophète, nommé Urie, tenait le même langage que Jérémie ; le roi chercha à le faire mourir. Urie n'eut pas autant de foi

et de fermeté que Jérémie et, par crainte de la mort, il s'enfuit en Egypte. Il voulut sauver sa vie, et il la perdit. Jéhojakim envoya des messagers en Egypte; ils en ramenèrent ce timide prophète; le roi le fit périr par l'épée et refusa à son cadavre les honneurs de la sépulture; tandis qu'un personnage influent, Ahikam, s'interposa en faveur du fidèle Jérémie et le préserva de la mort (Jér. XXVI, 20-24).

Bientôt après survinrent les fléaux dont Juda avait été menacé. La troisième année du règne de Jéhojakim, Nébucadnetzar, roi de Babylone, vint avec une armée contre Jérusalem et l'assiégea. Le Seigneur livra en sa main le roi de Juda, et une partie des vases sacrés de la maison de Dieu, que Nébucadnetzar fit emporter au pays de Sinhar, en la maison de son dieu (Dan. I, 1, 2). Il fit aussi choisir un certain nombre de jeunes gens beaux de visage, instruits et intelligents, tant de la famille royale que de celles des principaux Juifs, et les envoya à Babylone. Son intention était de leur faire enseigner la langue et les sciences des Chaldéens, afin de pouvoir ensuite les employer au service de sa cour. Daniel et ses trois amis firent partie de ces jeunes gens.

Cependant le monarque de Babylone laissa régner Jéhojakim, mais comme son sujet et son tributaire. Cette verge de châtement que le Seigneur venait de montrer ainsi à son peuple ne fut pas écoutée. Ce peuple pervers persévéra dans son incrédulité et dans sa dissolution. Comme Nébucadnetzar s'était retiré sans faire plus de mal, on ne faisait que se moquer des prophètes qui avaient annoncé la destruction de la ville, laquelle n'était que retardée par la bonté et la longue patience de Dieu. Puis il y avait des faux prophètes qui

entretenaient le peuple dans son impénitence et dans sa sécurité. Ils ne cessaient de dire : « Paix, paix ! » quand il n'y avait point de paix. Il en sera de même à la fin — peut-être bientôt, — chers enfants. Quand le Seigneur Jésus descendra du ciel avec ses rachetés pour juger le monde, il trouvera ce pauvre monde tel qu'il était aux jours de Noé et aux jours de Lot. Alors les hommes diront aussi : « Paix et sûreté » jusqu'au moment où une subite destruction fondra sur eux, et ils n'échapperont point. Souvenez-vous que c'est Jésus seul qui peut vous délivrer de cette colère qui vient.

Les prophètes de mensonge endormaient encore les Juifs, en leur déclarant qu'il était impossible que Dieu voulût livrer la sainte ville au pouvoir des païens. « C'est ici, répétaient-ils, le temple de l'Éternel, le temple de l'Éternel, le temple de l'Éternel ! » A ce sujet Jérémie (VII, 3, 4) leur dit : « Ne vous fiez pas sur des paroles trompeuses. Corrigez votre vie et vos actions. » Ainsi que ceux qui ne sont chrétiens que de nom se rappellent que, bien loin que les privilèges qu'ils tiennent de Dieu puissent les sauver — c'est Jésus-Christ seul qui sauve — ils ne feront que déposer contre eux et aggraver leur culpabilité, s'ils n'ont pas eu pour effet de les amener au Sauveur.

Dans la quatrième année du règne de Jéhojakim, Jérémie, par l'ordre de Dieu, écrivit dans un livre tout ce que Dieu lui avait révélé depuis la treizième année du règne de Josias ; il devait ensuite en faire la lecture en présence du peuple. Le but était d'éprouver les Juifs, de voir s'ils ne seraient pas ébranlés, lorsqu'on mettrait sous leurs yeux tout le registre de leurs transgressions, ainsi que leurs funestes suites dont ils étaient

menacés. Jérémie choisit Baruc pour son secrétaire, et il lui dicta toutes les paroles de l'Éternel. Quant à lui, il avait ordre de continuer à prophétiser, et de déclarer ouvertement aux Juifs que Dieu enverrait Nébucadnetzar contre eux ; qu'il dévasterait leur pays, et les mènerait captifs dans la Chaldée, d'où cependant Dieu les ramènerait au bout de soixante-dix ans. Ces censures et ces menaces exposèrent Jérémie à bien des outrages et le firent enfin mettre aux arrêts. Comme il ne pouvait donc pas faire lui-même au peuple la lecture du livre qu'il avait dicté, il en donna la commission à Baruc, qui le lut en présence d'une foule de gens assemblés dans le parvis du temple pour y célébrer un jour de jeûne. Cette lecture excita une grande rumeur ; quelques-uns des principaux du peuple, qui en avaient été fort impressionnés, demandèrent à Baruc de venir chez eux avec son livre. Là Baruc leur lut encore les prédictions qui y étaient contenues. Ils en furent très alarmés et jugèrent qu'il était nécessaire que le roi en fut instruit ; mais avant de le faire, ils conseillèrent à Baruc de s'éloigner et d'aller, avec Jérémie, se cacher si bien que personne ne sût où ils étaient.

Jéhojakim se fit apporter ce livre dans son appartement d'hiver, où il y avait un brasier ardent. A peine lui en eût-on lu quelques feuillets, qu'il le coupa en pièces avec son canif et le jeta au feu. Quelle sacrilège audace ! Au lieu de respecter ces paroles de l'Éternel, d'y être attentifs et d'avoir une sainte frayeur de ces menaces, au lieu de s'humilier en déchirant leurs vêtements selon l'usage juif, comme même l'impie Achab l'avait fait dans une occasion semblable (1 Rois XXI, 27-29),

Jéhojakim et tous ses serviteurs, à l'exception de trois, ne furent point effrayés et se moquèrent des jugements dont Dieu les menaçait. Le roi lui-même déchira et jeta au feu les paroles du Seigneur; et en même temps il ordonna qu'on saisît l'écrivain et le prophète. On les chercha, mais sans pouvoir les trouver, parce que l'Éternel les cacha. Alors le Seigneur commanda à Jérémie d'écrire de nouveau toutes les paroles qui étaient dans le premier livre, en y ajoutant de terribles jugements contre le roi qui l'avait brûlé : aucun de ses fils ne monterait sur le trône, et son corps serait privé de sépulture.

Par la grâce toute particulière de Dieu, vous avez appris, chers enfants, à respecter les Ecritures, à les regarder comme étant la parole de Dieu; il n'en est malheureusement pas de même des enfants de tous les autres pays qui pourtant se disent chrétiens. Hélas ! le prétendu Chef de la chrétienté, celui qui ose se nommer le remplaçant de Jésus-Christ sur la terre, le Pape, (ou mieux, tous les papes successivement, de nos jours au moins) publie des menaces et prononce des anathèmes contre ceux qui lisent la Bible et ceux qui la répandent. Aussi voit-on trop souvent de malheureux prêtres qui, à l'imitation de l'impie roi de Juda, osent jeter au feu le livre divin, quand ils le trouvent entre les mains de quelqu'un de leurs paroissiens, parce qu'ils savent bien que la Parole de Dieu, non-seulement n'appuie pas, mais encore condamne les épouvantables erreurs de leur religion qui défigure, dénature et renie les principes essentiels du christianisme. Il faut avoir pitié de ces pauvres aveugles, dont plusieurs peut-être, sans mauvaise intention, mais par pure ignorance, font

ainsi la guerre à Dieu et à sa Parole. Il faut prier pour eux en répétant ces paroles du Sauveur : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

Après trois ans de soumission au roi de Babylone, Jéhojakim se révolta contre lui. Alors l'Éternel envoya contre ce méchant prince et contre Juda, pour le détruire, des troupes de Chaldéens, de Syriens, de Moabites et d'Hammonites. Nébucadnetzar s'empara de nouveau de Jérusalem ; il prit Jéhojakim et le fit lier de doubles chaînes d'airain pour l'emmener. Puis il mourut soit de mort violente, soit de mort naturelle, et la prophétie de Jérémie s'accomplit à l'égard de son cadavre, de même que celle-ci : « Ainsi a dit l'Éternel touchant Jéhojakim, fils de Josias, roi de Juda : On ne le plaindra point en disant : « Hélas, mon frère ! » (comme dans 1 Rois XIII, 30.) On ne le plaindra point, en disant : « Hélas ! Seigneur ! hélas ! sa majesté ! » Il recevra la sépulture qu'on donne à un âne ; il sera traîné et jeté loin des portes de Jérusalem » (Jérém. XXII, 18, 19). Plusieurs interprètes pensent que ces mots de Chron. XXXVI, 8 : « *et ce qui fut trouvé en lui,* » indiquent que son cadavre portait des incisions qu'il s'était faites en l'honneur des faux dieux, et qu'ainsi on put lire sur son corps le sort des idolâtres. « Petits enfants, gardez-vous des idoles. » (1 Jean V, 21)

Voici ce que dit encore le prophète Jérémie, dans le même chap. XXII, quant au caractère de ce malheureux roi de Juda : « Malheur à celui qui élève sa maison par l'iniquité, et ses appartements par l'injustice, qui fait travailler son prochain sans salaire, et ne lui paie pas le prix de son travail ; qui dit : Je me bâtirai des maisons vastes et des salles aérées, et qui y perce

des fenêtres, et la lambrisse de cèdre, et la peint de vermillon.... Tu n'as des yeux et un cœur que pour ta cupidité, et pour le sang innocent afin de le répandre, et pour la violence et l'oppression, afin de l'exercer.» Chers enfants, que Dieu vous garde de tous ces vices, et qu'il vous fasse la grâce de chercher en Jésus un refuge assuré contre les jugements qui atteindront tous les ouvriers d'iniquité!

QUESTIONS SUR « JÉHOACHAZ ET JÉHOJAKIM, ROIS DE JUDA. »

1. Qui succéda au pieux Josias?
2. Y avait-il droit?
3. Comment est-il aussi appelé?
4. Quel âge avait-il et combien de temps régna-t-il?
5. Comment se conduisit-il?
6. Dans quel état moral était le peuple de Juda, d'après la description que nous en fait Sophonie?
7. Comment finit ce méchant prince?
8. Qui est-ce que Pharaon-Néco mit ensuite sur le trône?
9. Quel nom lui donna-t-il?
10. Quel âge avait-il et combien de temps régna-t-il?
11. Comment vécut-il et à quoi se livrait le peuple?
12. Quel prophète les censurait surtout?
13. Était-il écouté et que lui arriva-t-il?
14. Qu'arriva-t-il la troisième année du règne de Jéhojakim?
15. Qui et quoi est-ce que Nébucadnetzar fit emmener à Babylone?
16. Qui entretenait le peuple dans l'impénitence et la sécurité?
17. Que disaient-ils dans ce but?
18. Quel ordre reçut Jérémie en la quatrième année de Jéhojakim?

19. Qui écrivit ce livre ?
20. A qui le lut-il et où ?
21. A qui fut-il ensuite porté ?
22. Que fit le roi, après en avoir entendu lire quelques pages ?
23. Quel ordre, après cela, reçut de Dieu Jérémie ?
24. Que fit Jéhojakim trois ans après ?
25. Quelle en fut la conséquence pour lui ?
26. Que trouva-t-on sur son cadavre ?
27. Rappelez quelques traits du caractère de ce roi d'après Jérémie XXII.



Sauvé par grâce.

Ceux de nos lecteurs, qui ont eu l'occasion d'avoir entre les mains des pièces d'argent d'un shilling ou d'un demi-shilling, ont-ils jamais remarqué les mots qui s'y trouvent gravés en relief ? Et si vous les avez remarqués, peut-être n'en avez-vous pas compris le sens ? Ces mots sont : « Dei gratiâ. » Ils sont en latin, et signifient : « Par la grâce de Dieu. »

Or il arriva un jour, dans une bataille, qu'un officier anglais fut frappé par une balle morte. Il sentit le coup, et s'attendait à découvrir une grave blessure ; mais quelle ne fut pas sa surprise de voir qu'il n'était nullement blessé. Il en chercha la cause, et s'aperçut que le projectile mortel était venu frapper contre une pièce d'argent qui se trouvait dans le gousset de son gilet ; et le dur métal, faisant l'office d'une pièce d'armure, avait empêché la balle d'aller plus loin. Ainsi la pièce d'argent lui sauva probablement la vie.



Cet officier avait une sœur pieuse qui avait pris soin de ne pas le laisser entièrement dans l'ignorance de la vérité. Elle avait sans doute souvent prié pour lui, et peut-être qu'il le savait ; mais quoi qu'il en soit, il sentit que c'était à la miséricorde de Dieu qu'il devait son salut. Tandis qu'il retournait la pièce entre ses doigts, il observa qu'elle était marquée par la balle sur les mots « Dei gratiâ, » comme si, même cette balle, voulait lui enseigner que c'était « par la grâce de Dieu » que sa vie avait été épargnée. Il y avait là de quoi produire en lui de sérieuses réflexions ; il pensa à ce qui venait de lui arriver, et plus il y pensa, plus il vit l'étendue de « la grâce de Dieu. » Alors il se souvint qu'à son départ, sa sœur lui avait donné un traité. Il n'avait

jamais songé à le lire, mais cette fois il le fit, et « par la grâce de Dieu » il fut amené à Christ, en croyant en Lui.

Lecteurs croyants, avez-vous toujours prié pour vos amis, vos parents? Si vous l'avez négligé, faites-le dorénavant chaque jour, et priez pour eux tous et en particulier pour ceux qui ne connaissent pas le Seigneur, jusqu'à ce que vous appreniez que, « par la grâce de Dieu, » vos prières ont été exaucées. Et vous, lecteurs, qui n'auriez pas encore reçu l'Évangile par la foi, puissiez-vous ne jamais voir une pièce d'argent sans qu'elle vous rappelle ces précieux mots : « La grâce de Dieu. » Nulle bouche ne peut dire, nul cœur ne peut pleinement comprendre tout ce que ces mots renferment. L'éternité même n'épuisera jamais ce thème béni, car que n'a-t-il pas été fait pour les pécheurs « par la grâce de Dieu? » « Vous êtes sauvés par grâce, par la foi. » Oh! que ce soit le partage de chacun de vous, chers lecteurs, afin que, même dans la gloire, vous puissiez vous réjouir d'avoir été sauvé « par la grâce de Dieu. »



La petite Meg et ses enfants.

(Suite de la page 163).

CHAPITRE VIII.

LA ROBE ROUGE DE LA PETITE MEG MISE EN GAGE.

En ouvrant le lendemain ses paupières fatiguées, Meg se sentit comme sans ressource. Il était certain

maintenant que son père ne pouvait pas revenir de quelque temps, de longtemps peut-être, et comment devait-elle faire pour procurer du pain aux enfants et à elle-même ? Elle prit la lettre arrivée pour sa mère et qui était déposée sur un bout de planche qui faisait l'office de cheminée, et la considéra avec anxiété ; mais elle n'osait demander à personne de la lire pour elle, de peur qu'il n'y fût fait mention de l'argent caché dans la boîte ; et dont il fallait prendre soin dans tous les cas, car il ne lui appartenait pas, non plus qu'au père, mais appartenait à l'un de ses camarades. Dans toute la grande ville elle n'avait pas un ami à qui aller. Dans le temps elle aurait pu se rendre chez le maître, à l'école duquel elle avait appris à lire, mais c'était dans un tout autre quartier de Londres, de l'autre côté de la rivière ; et ils s'en étaient éloignés avant que le père partît pour son dernier voyage. Meg demeurait plongée dans les plus tristes réflexions, lorsque tout d'un coup et sans qu'elle sût comment, ses craintes se dissipèrent et son cœur fut soulagé. Elle appela Robin et le fit s'agenouiller auprès d'elle ; puis, joignant ensemble les mains de la petite, elle ferma les yeux et demanda à Dieu le secours qu'il lui avait promis.

— Mon Dieu, dit-elle, tu as permis que maman meure et que le père tombât malade à l'autre bout du monde, et il n'y a personne pour prendre soin de nous, si ce n'est toi ; et Jésus dit que si nous te demandons, tu nous donneras du pain et tout ce dont nous avons besoin, tout comme le père et maman le faisaient. Aide-nous, mon Dieu ! Je ne suis pas encore bien grande, et Robin est un tout petit garçon, et la petite

ne peut ni parler ni marcher ; personne n'est là pour s'occuper de nous, et nous ferons tout ce que nous pourrons pour être bons. Mon Dieu, bénis papa à l'autre bout du monde, et Robin, et la petite, et moi, et bénis tout le monde, pour l'amour de Jésus-Christ. Amen.

Meg se releva toute contente, sûre que sa prière était entendue et serait exaucée. Elle sortit avec les enfants pour acheter ce qu'il leur fallait avec le shilling que Kitty lui avait rendu la veille ; puis, quand ils furent rentrés, elle donna une leçon de lecture à Robin. Pendant ce temps, la petite accomplissait un pèlerinage autour de la chambre, allant de chaise en chaise et le long du lit. Tout-à-coup l'enfant se balança et s'affermi sur ses petits pieds, puis avec un cri de joie mêlé de peur, qui fit aussitôt lever la tête à Robin et à Meg, elle se hasarda à travers l'espace jusqu'à l'endroit où ils étaient assis, et cacha sa figure sur les genoux de Meg. Le bonheur de celle-ci fut immense ; cependant un léger sentiment de tristesse vint s'y mêler en pensant que le père et la mère n'étaient pas là pour être témoins de l'exploit de la petite.

— Est-ce que Dieu a vu marcher la petite ? demanda Robin.

— Je pense bien qu'il l'a vue, répondit Meg avec confiance, et sa tristesse se dissipa aussitôt. Elle était sûre que Dieu devait aimer l'enfant et Robin, et s'il les aimait, ne prendrait-il pas soin d'eux lui-même, et ne lui montrerait-il pas à elle à prendre soin d'eux jusqu'à ce que le père fût revenu ? Ce jour se passa presque aussi agréablement que celui de l'anniversaire de Robin, bien que la pluie tombât par torrents, perçant le toit et coulant à grosses gouttes dans la cuve ébréchée avec

un bruit qui avait quelque ressemblance avec celui que faisait la fontaine de Temple-Gardens.

Mais lorsque le shilling de Kitty fut dépensé jusqu'au dernier sou, et qu'il ne resta pas même une cuillerée de farine dans le sac, il ne fut pas si facile d'être heureux. Robin et la petite pleuraient de faim tous les deux, et il n'y avait plus de charbon pour faire un peu de feu, ni de chandelles à allumer pendant les longues et sombres soirées de novembre. Kitty était absente toute la journée et ne rentrait que très tard, de sorte que Meg ne l'avait pas aperçue depuis la nuit où elle lui apporta des nouvelles du père. Mais une pensée lumineuse lui vint, et elle s'étonna de n'y avoir pas songé plus tôt : il fallait mettre en gage ses meilleurs habits, sa robe rouge et son chapeau garni de rubans verts. La perspective de s'en séparer lui serra le cœur pendant un bon moment ; mais elle se dit que le père les retirerait dès qu'il serait de retour, et cela la consola. Elle les sortit donc de la boîte, les tâtant avec soin, de crainte de se tromper, en prenant, dans l'obscurité, un des vêtements de Robin ou de la petite ; puis elle partit avec son précieux paquet en se demandant combien de shillings on lui donnerait en échange, et si elle pourrait faire durer l'argent jusqu'à l'arrivée de son père. La boutique du prêteur sur gages était une petite et sombre chambre dans l'allée de Rosemary, et cette chambre et toutes celles situées à l'étage au-dessus, étaient aussi remplies que possible de paquets pareils à celui que la pauvre Meg portait sous son vieux châle. A la fenêtre un seul bec de gaz finissait de brûler, et un homme aux traits durs et aux yeux perçants lisait derrière le comptoir. Meg y posa timidement son paquet et attendit

que l'homme eut fini sa lecture ; il examina alors ce qu'elle apportait, étendit sur le comptoir la robe à demi-usée, et tourna le chapeau sur son poing, regardant le tout d'un œil méprisant. Pendant ce temps quelqu'un était entré dans la boutique, mais Meg était trop absorbée et trop inquiète pour s'en préoccuper. Le marchand roula la robe avec dédain et la poussa vers elle.

— Cinquante centimes pour les deux, dit-il en reprenant sa lecture.

— S'il vous plaît, s'écria la jeune fille pleine d'angoisse, il faut me donner davantage que cinquante centimes. J'ai deux petits enfants à soigner, et je n'ai ni pain, ni charbon, ni chandelles. Je ne pourrais presque rien acheter avec cinquante centimes. Bien sûr, bien sûr, ma robe rouge vaut beaucoup plus que que cela, elle vaut je ne sais combien de shillings.

— Retourne chez toi, Meg, dit la voix de Kitty derrière elle, et je t'apporterai trois shillings pour la robe et un pour le chapeau ; quatre pour les deux. M. Homan est un ancien ami à moi, et il vous aidera pour l'amour de moi. Allons, va-t-en, et laisse-moi faire.

Meg retourna chez elle, comme Kitty le lui avait dit, bien contente de lui abandonner cette affaire. Peu de moments après, elle l'entendit monter l'échelle et alla à sa rencontre. Kitty lui remit quatre shillings.

— Meg, dit-elle, tu me laisseras à l'avenir faire cette besogne pour toi. On te trompera toujours, mais moi je ne tromperai pas, même au péril de ma vie, si seulement tu veux te fier à moi. Est-ce comme cela que Dieu prend soin de vous ?

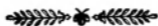
— Certainement qu'il prend soin de nous, répondit

Meg en souriant, car sans cela vous ne seriez peut-être pas entrée dans la boutique en ce moment, et je n'aurais eu que cinquante centimes. Il me semble que c'est bien là prendre soin de nous, n'est-ce pas ?

— Je n'en sais rien, dit Kitty ; je te demande seulement de me laisser faire cette besogne pour toi, quand tu auras à la faire encore. Il se passa peu de temps avant qu'il fallût y recourir de nouveau ; et alors Meg examina de jour le contenu de la boîte, mettant à part ce dont on pouvait le mieux se passer, sans toucher aux beaux habits de la petite et de Robin. Elle avait un vif désir de les conserver, dans le cas où le père, à son retour, serait trop pauvre pour les réclamer. Le petit paquet bien ficelé et cacheté qui renfermait l'argent tomba à la fin dans le fond de la boîte à peu près vide, et chaque fois qu'on remuait celle-ci il roulait bruyamment d'un bout à l'autre ; toutefois il ne vint pas à l'esprit de Meg de l'ouvrir et de faire usage de l'argent. Elle n'osait presque pas le regarder, de crainte que le secret de sa présence ne parvînt aux oreilles de la Cour des Anges ; et toutes les fois qu'elle le mentionnait dans ses prières, ce qui avait lieu tous les soirs, quand elle demandait à Dieu de le garder, elle ne formulait pas même les paroles, mais les prononçait intérieurement, par la peur qu'elle avait que même les murs de la chambre ne les entendissent. Personne ne s'était approché de leur mansarde, excepté Kitty, et elle garda fidèlement la promesse qu'elle avait faite à sa mère. Depuis le jour où les quatre porteurs avaient emmené celle-ci, et depuis la nuit que Kitty était sortie de prison, le soir de l'anniversaire de Robin, aucun pied étranger n'avait passé le seuil de la porte.

Le mois de novembre s'écoula, et une partie de celui de décembre, et la provision de vêtements de Meg, bons à mettre en gages, était à peu près épuisée. Le terme du loyer que son père avait payé d'avance allait expirer à la fin de l'année, et M. Grigg pourrait la mettre à la porte, elle et ses enfants. Qu'y avait-il à faire? Comment devait-elle prendre soin de Robin et de la petite, et de l'argent qui appartenait à un des camarades de son père?

(La suite prochainement, D. v.)



Conversion, combats et délogement d'un jeune ami.

Dans un réveil assez récent qui eut lieu, en Suisse, dans une contrée de montagnes, et qui fut suivi de plusieurs conversions, un jeune homme avait surtout attiré l'attention des chrétiens.

Il avait eu dès sa jeunesse la connaissance des choses de Dieu, grâce à une mère chrétienne bien pieuse ; mais les plaisirs du monde l'avaient entraîné et, sans qu'il fût pourtant trop dissipé, il se joignit à la jeunesse dont il était très aimé ; car, malgré sa légèreté, il avait un caractère aimable, tout en étant très franc. Il faisait partie de plusieurs sociétés, il était donc bien enlacé, si la grâce de Dieu n'intervenait pas. Mais elle intervint, Dieu en soit loué ; après avoir montré de l'aigreur à ceux qui voulaient lui parler de son âme, il se hasarda cependant à venir à une réunion du soir.

A son air agité, il fut facile de voir que ce n'avait

pas été peu de chose pour lui que de faire ce pas ; il continua et, au bout de quelques jours, il fut amené à la connaissance de l'évangile et demande de rompre le pain, ce qui lui fut accordé avec joie par les frères, car sa conversion était assez marquante, semblait-il.

Pendant quelque temps, il réjouit les chrétiens ; il avait rompu avec le monde et il en portait l'opprobre, car il montrait beaucoup de droiture, et il était devenu sérieux. Mais, après cela, il se relâcha un peu, ne rechercha plus autant la compagnie des frères, ne se nourrit plus autant de la Parole, sans devenir pourtant ouvertement mondain, car il n'abandonna pas les réunions, et il fallait l'avoir connu au début de sa conversion pour s'apercevoir qu'il était retourné en arrière. Cependant le Seigneur ne l'avait pas perdu de vue, et voulut l'arrêter à temps. Au bout de quelques mois il tomba malade, et l'on voyait bien à son air triste et froid, à l'isolement dans lequel il se tenait, qu'il n'était pas heureux, quoiqu'il eût toujours l'assurance de son salut.

Il conservait toujours l'espérance de se guérir, quand un jour il eut une violente crise ; et, se croyant à sa dernière heure, son état passé, qu'il n'avait pas jugé, lui revint à la mémoire, par l'action de l'Esprit de Dieu. Il s'aperçut qu'il n'était pas en communion avec Dieu ; il avait perdu la paix et il finit pas perdre aussi l'assurance de son salut. C'était navrant de le voir, car en outre il souffrait horriblement, au point de crier ; mais ce n'était rien, disait-il, en comparaison de ce qu'il souffrait dans son âme à cause de ses péchés. Il était labouré par l'ennemi.

Il s'appliquait les passages des chap. VI et X des

Hébreux. Après quelques jours passés dans cet état il fit venir ses voisins, ses parents, pour leur parler de l'évangile, en les suppliant de se convertir, de ne pas craindre l'opprobre ; « car, ajoutait-il, si je vais en enfer, c'est pour cela ; » il ne le semblait pourtant pas. Quant aux chrétiens, il les conjurait d'être fidèles, de prendre courage, d'avoir de la patience, vu que le Seigneur était bientôt là.

Un soir, que nous étions au moins une vingtaine auprès de lui, tant de ses parents et amis chrétiens, que de ses anciennes connaissances du monde qu'il avait fait appeler, il ne cessa d'exhorter les uns et les autres, jusqu'à ce qu'il tomba, épuisé, sur son lit, en demandant à l'un de nous de lire un chapitre.

Ce fut une scène tellement touchante que nous ne l'oublierons jamais ; chacun pleurait ; ses anciens amis étaient étonnés, l'ayant toujours connu comme un brave garçon, surtout depuis sa conversion ; mais c'était pour lui le dernier jour d'angoisse. Nous veillâmes, deux frères avec lui et ses parents. Au commencement de la nuit, il ne cessait de crier tout haut à Dieu de le délivrer ; il fallait sans cesse prier auprès de lui ; il ne cessait non plus de nous faire des questions. Ce cher ami était devenu simple comme un petit enfant ; nous lui parlâmes de l'amour de Dieu, de la mort de Christ : ce fut surtout du serpent d'airain en rapport avec Christ que nous l'entretînmes, en lui rappelant que, comme il fallait regarder le serpent pour être guéri, de même il fallait regarder à Christ, croire simplement que son sang avait ôté nos péchés, pour être sauvé. Il reçut de nouveau cette vérité, et s'en réjouit. Un moment plus tard il eut encore des doutes : « Si

je me trompais ? » nous disait-il ; nous le persuadâmes de nouveau par la parole, et il put alors nous répondre : « Je n'ai jamais si bien compris, il me semble que je n'avais jamais eu la paix. »

Il vécut encore quelques jours, sans toutefois beaucoup jouir de la grâce de Dieu, car il souffrait extrêmement ; mais il était heureux de s'en aller vers le Seigneur, ne désirant plus de se rétablir, dans la crainte qu'il avait de déshonorer de nouveau l'enseignement de son Dieu Sauveur.

La grande affaire pour un pécheur, enfant ou homme de fait, c'est de croire en Jésus. C'est là l'œuvre de Dieu, celle qu'il demande et celle qu'il fait (lisez Jean VI, 28, 29) ; c'est là le premier et le grand commandement de Dieu sous le régime de la grâce (lisez 1 Jean III, 23). Quelle paix, quelle joie résultent de la foi et remplissent le cœur du croyant, qui est désormais uni à Christ, qui a la vie éternelle et une bonne espérance par grâce. Oh ! si vous saviez, chers enfants, comme il est heureux ! Il est vrai que quoique le salut, œuvre de Dieu par Christ, ne puisse pas se perdre, la joie du salut peut se perdre par le péché, et c'est ce que David demandait au Seigneur de lui rendre après sa chute (Ps. LI, 12). C'est ce qui est arrivé à celui dont vous venez d'entendre l'histoire. Comme Israël dans le désert, il était retourné de son cœur en Egypte, c'est-à-dire au monde ; aussi la paix l'abandonna, il fut bien malheureux. Comme il était un enfant de Dieu, son Père céleste ne pouvait pas l'abandonner ; mais il dut le châtier en le privant de joie et de bonheur, et en lui envoyant une douloureuse maladie. Il châtie celui qu'il aime. Son but fut atteint. Cette âme fut relevée, restaurée et put s'en aller en paix pour être éternellement avec son Sauveur.





**Le bateau de sauvetage ;
ou, le salut rejeté.**

Durant plusieurs jours le ciel avait été à l'orage, et les navires de toute espèce s'étaient réfugiés au port, dans la crainte de ce que les matelots appellent un « vilain temps. » Ces craintes ne tardèrent pas à se réaliser ; car, à la nuit tombante, la tempête s'éleva, et les vagues soulevèrent leurs crêtes bouillonnantes pour retomber en écume sur le rivage, ou sauter furieusement par-dessus les digues, comme pour se moquer des faibles essais de l'homme à vouloir leur dire : Vous irez jusqu'ici, mais pas plus loin ; et là s'arrête-

ront vos vagues orgueilleuses. Pas un vaisseau n'était au large ; le bateau de sauvetage avait été préparé en cas de besoin ; le garde-côte était sur le qui-vive, tâchant de voir à travers l'obscurité de la nuit si quelque infortunée embarcation se trouvait en danger ; et quelques rares spectateurs, enveloppés de leurs manteaux cirés, se promenaient ensemble sur le rivage.

Les heures s'écoulaient l'une après l'autre, et les hommes du sauvetage se tenaient vers leur petite chaloupe, prêts à la lancer au milieu de la tourmente, au premier appel. Enfin l'horloge du village voisin sonna minuit, mais au dernier coup de la cloche dont les sons se mêlaient au bruit de la tempête, on entendit un autre son tout différent. Qu'était-ce ? Un coup de canon — signal sinistre et trop bien connu d'un navire en détresse — signal que les matelots ne donnent jamais qu'à la dernière extrémité, lorsque tout autre espoir de salut est perdu ; c'est un appel au secours qui veut dire que tout ce que l'expérience, l'adresse et le courage pouvaient faire pour sauver, a échoué, et que, maintenant, abandonnés aux vents et aux vagues, le vaisseau et son équipage vont être entraînés à la destruction, et DOIVENT périr à moins qu'un secours de dehors, un secours indépendant d'eux-mêmes, ne leur soit apporté par ceux qui entendent le lugubre appel.

Lecteur, avez-vous remarqué que ceci dépeint exactement votre état naturel, et qu'aucun effort de vous-même, quelque bien conduit et dirigé qu'il soit, ne peut vous délivrer de la ruine dans laquelle vous êtes, ou vous sauver de la destruction éternelle vers laquelle le temps vous entraîne avec une force irrésistible ? Quelle solennelle pensée ! Chaque heure, de même qu'une

lourde vague contre laquelle vos expédients ne servent à rien, vous pousse en avant vers l'écueil caché, vers le moment invisible où l'âme sera séparée du corps, et où, si vous êtes encore dans vos péchés, vous ferez *certainement* un naufrage éternel ! « Car il est réservé aux hommes de mourir une fois, et après cela d'être jugés. »

Considérez, cher lecteur, votre position. Serait-ce pour *cela* que vous êtes nés dans le monde, et que vous avez les directions, les soins, l'affection de parents ou d'amis chrétiens ? Serait-ce pour *cela* que vous grandirez, si Dieu vous prête vie, jusqu'à l'état d'homme ou de femme ? Serait-ce pour faire, finalement, ÉTERNELLEMENT NAUFRAGE ! A Dieu ne plaise que ce soit là votre fin. Considérez *tout* ce qu'elle entraînerait pour vous, et que le Seigneur veuille vous donner la repentance pour la vie, avant que ce ne soit trop tard. Le moment décisif peut être plus proche que vous ne le pensez. Cessez donc *cette fois* vos vains efforts pour vous délivrer vous-même. Reconnaissez l'état de ruine dans lequel vous êtes, comme le publicain dans le temple, qui s'écriait : « O Dieu ! sois apaisé envers moi, pécheur ! » et, comme lui, portez vos regards sur la PROPITIATION, et sur *rien autre*, et vous serez justifié. « Car la grâce de Dieu qui apporte le salut est apparue à tous les hommes ; » pourquoi donc devriez-vous faire naufrage à jamais ?

Le signal d'alarme, comme par une force électrique, mit aussitôt en activité les groupes silencieux qui stationnaient sur la côte. Tous les bras s'employèrent à lancer à l'eau la chaloupe, son vaillant équipage sauta dedans, et ils se dirigèrent de toutes leurs forces, à

travers mille écueils, du côté du navire en détresse. De minute en minute on entendait les sinistres coups de canon, au milieu du bruit de l'orage ; et les courageux sauveteurs se hâtaient dans l'accomplissement de leur dangereuse tâche, en luttant avec une énergie suprême et de toute la force de leurs rames, contre la furieuse mer. Un moment, portés sur une vague gigantesque,

« Ils s'élèvent jusqu'aux cieux ; »

et l'instant d'après, au fond des eaux,

« Ils descendent aux abîmes ; »

mais à la fin leur courage et leur bravoure sont récompensés, car ils atteignent le bâtiment naufragé. Une foule de femmes, d'enfants et d'hommes, pâles de terreur, exténués, désespérés, se pressent sur le pont. Le vaisseau va bientôt être fracassé, et les vagues, l'une après l'autre, battent sans pitié ses flancs déchirés. Mais le désespoir se change en espérance, quand le bateau de sauvetage vient heurter leur bord ; tous voudraient s'y précipiter, mais le capitaine, devenu fou par la boisson, se place soudain devant eux, et, d'une voix de tonnerre, il jure de décharger son pistolet sur la première personne qui essayera de quitter le navire.

A l'ouïe de cette menace, la consternation s'empara des passagers ; et pendant quelques instants aucun ne sut quel parti prendre. Mais il n'y avait pas de temps à perdre, et dans cette occurrence désespérée, l'un d'eux, au péril de sa vie, s'approcha de l'insensé et lui dit, d'un ton résolu, que s'il osait décharger son arme, on le ferait immédiatement prisonnier. Cela parut le calmer momentanément, et l'on en profita pour faire descendre les femmes et les enfants du vaisseau prêt à

sombrier. En trois ou quatre voyages du navire à la côte, le bateau de sauvetage eut effectué le transport des passagers et de l'équipage ; mais il restait encore le capitaine. En vain les braves sauveteurs le sollicitèrent-ils de se sauver ; en vain ils l'exhortèrent et le supplièrent de venir, tandis qu'il en était temps, dans leur bateau ; en vain ils lui démontrèrent que son navire allait être mis en pièces, et que, s'il persistait à y rester, il serait englouti avec lui par la terrible tempête. Il ne voulut pas écouter, mais il dirigea follement son pistolet sur eux, et les menaça, avec d'affreux juréments, de faire feu sur le premier qui l'approcherait. Quatre fois de suite, ces hommes dévoués retournèrent à son secours, mais inutilement. *Il ne voulait pas être sauvé !*

Lecteur, êtes-vous comme lui ? « Comme si Dieu exhortait par notre moyen, nous supplions pour Christ : *réconciliez-vous avec Dieu.* » Le BATEAU DE SAUVETAGE est là. « Cette parole est certaine et digne d'être entièrement reçue, que le Christ Jésus est venu au monde pour sauver les pécheurs. » Par sa mort vous pouvez avoir la vie, dès *maintenant*, pourvu que vous croyiez en son nom. Son sang purifie de tout péché. Il dit : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos. » Pourquoi donc péiriez-vous ?

Les hommes du bateau de sauvetage étaient épuisés par tant de peines et d'efforts. A la fin, leur chef défendit de faire une tentative de plus pour sauver le naufragé ; mais on lança encore, au moyen de fusées, des cordes au vaisseau, dans le faible espoir que l'imminence toujours plus intense du péril pousserait l'in-

sensé à se repentir de sa folle résolution. Hélas ! *deux fois de sa propre main il coupa le fil* qui formait le seul chaînon entre lui et le salut et la vie ; et, tandis que les spectateurs contemplaient du rivage cette affreuse scène avec une angoisse mêlée de pitié, une vague plus énorme que les autres vint heurter le bâtiment échoué. Un instant après, il fut réduit en pièces, à la vue de ceux qui le suivaient des yeux si attentivement. Au même moment un cri perçant, cri d'horreur et d'angoisse inexprimable, cri déchirant qui domina le mugissement des flots, sortit des lèvres furieuses de l'homme perdu ; et, SE DÉTRUISANT ainsi LUI-MÊME, il plongea témérairement dans le sombre abîme des eaux.

Il découvrit *trop tard* les affreuses conséquences de sa folie, quand il sentit le vaisseau rompu sombrer sous ses pieds. *Trop tard ! Il s'était précipité corps et âme dans les flots.*

Une circonstance, aussi saisissante que celle qui vient d'être rapportée, arrive rarement ; mais si le lecteur de ce récit est encore hors de Christ, s'il est encore dans le vaisseau perdu de la vieille nature d'Adam, et qu'il y demeure, son péril, quoique paraissant moins évident, n'en est pas moins grand que celui du pauvre capitaine ivre sur le navire échoué. Et si, après avoir entendu mainte et mainte fois l'Évangile de la grâce de Dieu, qui apporte le salut, vous rejetez encore ce salut, votre folie est extrême et votre perte certaine. Ne persistez pas dans votre refus insensé, ne rejetez pas le seul et unique bateau de sauvetage jusqu'à ce qu'il soit trop tard ! Qui dira ce qu'éprouve l'âme perdue, alors qu'elle s'échappe du corps au mo-

ment de la mort, et que, trop tard, les horreurs de sa véritable situation fondent sur elle comme un torrent ? On n'entend pas de cri, mais après une agonie muette plus terrible que l'exclamation de détresse du capitaine insensé, cette âme est jetée « là où leur ver ne meurt pas, et où le feu ne s'éteint pas. » Qui pourrait dépeindre ou même concevoir l'horreur d'une telle situation ? Ya-t-il encore là de l'espoir ? Non, plus aucun !

Cher lecteur, *pouvez-vous* continuer à REJETER CHRIST, pour être désormais, et pour l'éternité, du nombre de ceux qui SE DÉTRUISENT EUX-MÊMES ?

Jéhojakin ou Jéconias, roi de Juda.

(2 Rois XXIV ; 2 Chron. XXXVI).

Nébucadnetsar, après avoir pillé le temple pour la seconde fois, retourna dans son pays, emmenant avec lui trois mille Juifs prisonniers à Babylone. Aussitôt qu'on eut appris à Jérusalem que le roi Jéhojachim était mort, son fils Jéhojakin, ou Jéconias (auquel Jérémie, XXIII, 24, 28, et XXXVII, 1, donne aussi le nom de Chonia, qui n'est qu'un diminutif de mépris) commença à régner, âgé de dix-huit ans, mais il ne régna que trois mois et dix jours. Il fit ce qui déplait à l'Éternel, comme avait fait son père, et il fut puni comme lui. Le prophète Jérémie lui fit annoncer par deux fois les calamités qui allaient fondre sur lui. Au chapitre XIII, 18, et suiv., Dieu lui donna cet ordre : « Dis au roi [Jéconias] et à la régente [sa mère Néhusta

dont il suivait les méchants conseils] : Humiliez-vous ! Asseyez-vous ! car votre couronne magnifique va tomber de dessus votre tête... Tout Juda est transporté en captivité, il est universellement transporté. Levez vos yeux et voyez ceux qui viennent du Nord [les Caldéens]. Où est le troupeau qui te fut donné, le troupeau qui était ta gloire ? Que diras-tu quand Il te punira ? Si tu dis en ton cœur : Pourquoi m'arrivent ces choses ? C'est pour la grandeur de tes iniquités. »

Et au chapitre XXII, 24 et suiv. du même prophète, nous lisons encore : « Je suis vivant, dit l'Eternel, que quand Chonia, fils de Jéhojachim, roi de Juda, serait un cachet à ma main droite, je t'arracherais de là. Je te livre aux mains de ceux qui cherchent ta vie, et aux mains de ceux devant lesquels tu as peur, et aux mains de Nébucadnetsar, roi de Babylone, et aux mains des Caldéens. Et je te lancerai, toi et ta mère qui t'a enfanté, dans un autre pays où vous n'êtes pas nés, et vous mourrez là. Et quant au pays où ils désirent revenir, ils n'y reviendront pas. Est-il donc une idole méprisée et mise en pièces, cet homme-là, Chonia, ou bien un meuble dont on est dégoûté ? Pourquoi sont-ils jetés, lui et sa race, dans un pays qu'ils ne connaissent pas ? Terre, terre, terre ! écoute la parole de l'Eternel. Ainsi parle l'Eternel : Inscrivez cet homme comme n'ayant point d'enfants, comme un homme qui ne prospérera point en ses jours, car aucun des siens ne sera assez heureux pour s'asseoir sur le trône de David, et pour régner désormais en Juda. »

Que ces menaces, qui toutes s'accomplirent, comme nous allons le voir, vous rappellent, chers enfants, une bien sérieuse déclaration de la Parole de Dieu. Vous la

pouvez lire au livre des Nombres, chapitre XXXII, 23 : « **SACHEZ QUE VOTRE PÉCHÉ VOUS TROUVERA.** » Quand on vit dans le péché, dans l'éloignement de Dieu, dans l'oubli de sa volonté, on peut s'imaginer qu'on n'a rien à craindre, et en effet, on peut demeurer plus ou moins longtemps dans ce triste état, tout en continuant à prospérer extérieurement. Combien d'hommes et aussi d'enfants qui s'endorment ainsi dans une fausse sécurité, et qui en abusent pour y persévérer, ne considérant pas que la bonté et le long support de Dieu les convient à la repentance. Il y a bien longtemps que cette perverse et fatale illusion a été signalée par l'Ecclésiaste (VIII, 11) : « Parce que la sentence contre les mauvaises œuvres ne s'exécute pas incontinent, à cause de cela le cœur des hommes est plein au dedans d'eux-mêmes d'envie de mal faire ; » tandis qu'ils devraient comprendre que la patience du Seigneur est pour leur salut ; et que s'il y a du retardement, comme quelques-uns l'estiment, cela vient de ce que le Seigneur est patient envers nous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance.

Tôt ou tard le moment vient pour le pécheur, qui oublie Dieu, où son péché le trouve, où il doit en porter la peine. Le seul moyen, chers enfants, d'éviter que votre péché vous trouve en jugement, ou de fuir arrièrè de la colère à venir, c'est que vous cherchiez dès à présent et que vous trouviez le Sauveur, Celui qui a aboli le péché par le sacrifice de Lui-même, Celui dont le sang nous purifie de tout péché. Le fils prodigue, avec la part de son bien, put vivre quelque temps loin de son père, en se livrant à toute espèce de mal, en cherchant, dans les délices passagères et impures

des jouissances mondaines, la satisfaction de son cœur désespérément méchant, Mais bientôt son péché le trouva, lorsqu'il se vit réduit à garder des pourceaux et qu'il fut sur le point de mourir de faim. Ce n'est qu'alors qu'il rentra en lui-même et se rappela l'abondance de tous biens dans la maison paternelle. Il se leva, se rendit vers son père et *trouva* dans ses bras le pardon et le bonheur. Cher enfant, va et fais de même.

Quant au jeune roi de Juda, son cœur était alors si endurci que les solennels avertissements de Jérémie ne produisirent aucun effet sur lui. Il refusa de s'humilier devant Dieu ; aussi son péché le trouva. Comme l'Éternel le lui avait annoncé par son prophète, l'armée de Nébucadnetsar arriva de nouveau et assiégea Jérusalem. Jéhojakin, espérant se le rendre favorable, sortit avec sa mère et les grands de sa cour au-devant du roi de Babylone qui les fit tous prisonniers et les emmena dans sa capitale. Puis le temple de Jéhovah et la maison du roi furent mis au pillage, et tous les trésors qu'ils contenaient furent emportés. Nébucadnetsar transporta aussi à Babylone tous les hommes portant les armes, tous les charpentiers et les serruriers, et tous les notables du pays, en sorte qu'il n'y resta que les plus pauvres du peuple. Parmi les dix mille Juifs alors transportés à Babylone, se trouvait Mardochée, le parent d'Esther qui devint la femme du roi Assuérus, comme nous l'apprend Esth. II, 5, 6.

Jéhojakin fut donc conduit à Babylone, où son péché le trouva encore, car il demeura trente-six ans dans une dure captivité, jusqu'à la mort de Nébucadnetsar ; mais le successeur de ce dernier, Evilmérôdac, le sortit de prison et lui parla avec bonté ; il lui fit changer

de vêtements et l'admit à sa table ; en un mot, il le traita avec honneur et le mit au-dessus des autres rois qui, comme lui, étaient captifs à Babylone (Jér. LII, 31-34). On aime à croire, d'après cet heureux changement dans sa position, que l'épreuve avait été salutaire à Jéconias, que si son péché l'avait trouvé, lui aussi avait trouvé Dieu, tout disposé à lui pardonner, après s'être tourné vers Lui avec une vraie repentance.

QUESTIONS SUR « JÉHOJAKIN, ROI DE JUDA. »

1. Qui est-ce qui régna après Jéhojachim ?
2. Quels autres noms porte-t-il dans l'Écriture ?
3. Quel âge avait-il et combien de temps régna-t-il ?
4. Quelle fut sa conduite ?
5. Qui lui fit annoncer par deux fois les calamités qui allaient fondre sur lui ?
6. Qui est « la régente » à qui ces menaces s'adressaient aussi ?
7. Qu'est-ce que ces menaces doivent nous rappeler ?
8. A quoi devrait nous porter la bonté et le long support de Dieu ?
9. Quel effet cette bonté produit-elle sur le cœur des méchants ?
10. Quel est le seul moyen d'éviter que votre péché vous trouve ?
11. Quel effet produisirent sur Jéconias les avertissements de Jérémie ?
12. Aussi que lui arriva-t-il et comment ?
13. Que firent les Caldéens au temple et au palais du roi ?
14. Combien de Juifs transportèrent-ils à Babylone, et qui entr'autres ?
15. Comment Jéhojakin fut-il traité à Babylone ?
16. Que fit pour lui Evilmérodac ?
17. Que peut faire croire cet heureux changement ?





Marie.

Marie était une aimable petite fille de quatre ans ; elle suivait régulièrement l'école du dimanche, et quelque temps qu'il fit, Marie était une des premières arrivées à la salle, où l'école s'ouvrait déjà à neuf heures du matin.

Sa figure expressive disait combien elle était heureuse quand on lui parlait de Jésus. Elle ne ressemblait pas à bon nombre d'enfants, impatientes de voir venir l'heure, d'entendre l'amen de la dernière prière ; mais elle prenait plaisir à interroger sa maîtresse qui l'aimait tendrement.

Un dimanche matin, Marie paraissait plus attentive encore que de coutume. Je parlai aux enfants de l'horreur que Dieu a pour le péché, et de son grand amour pour le pécheur ; je tâchai de leur faire comprendre ce qu'est la foi ; et, pour m'assurer s'ils avaient saisi ma pensée, je les interrogeai l'un après l'autre. — Dis-moi, Louis, où irais-tu si tu venais à mourir ? —

Je ne sais pas. — Et toi, Jeanne ? — En enfer. — Et toi, Paul ? Point de réponse. Puis, me tournant vers Marie : — Et toi, ma petite ? — Au ciel, avec Jésus. — Comment au ciel, et pourquoi ? — Parce que j'aime Jésus. — Et pourquoi l'aimes-tu ? — Parce qu'Il est mort pour moi ! — Et désires-tu aller vers Jésus ? — Oh ! oui, beaucoup !

Chers enfants, quand j'appris quelques jours plus tard — que la petite Marie avait quitté le monde presque subitement, savez-vous quelle fut ma première pensée ? Elle est heureuse auprès de Jésus. — Comment le savais-je ? Est-ce parce qu'elle était trop jeune pour connaître le péché ? Non, car hélas, elle m'avait souvent avoué des désobéissances ou d'autres actes que le Seigneur ne peut tolérer. — Mais comment donc était-elle entrée dans ce ciel si beau, où la sainteté habite, où rien de souillé ne peut pénétrer ? Ecoutez sa réponse, qui rappelle ces paroles du Seigneur : « Si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. » — J'aime Jésus, répondit-elle, parce que Jésus est mort pour moi !

Et vous, jeunes enfants, qui lisez ces lignes, aimez-vous Jésus ? Si je vous pose la même question qu'à Marie, quelle sera votre réponse ? Le ciel ou l'enfer ? Il n'y a point de milieu. Si cette nuit vous quittiez cette terre, serait-ce pour entrer dans le ciel si glorieux, ou dans les sombres abîmes de l'enfer ? Faites votre choix, il en est temps encore. Aucun de vous n'est plus jeune que ma petite amie, et tous vous pouvez comprendre ces paroles de l'Écriture : « Bienheureux est celui à qui le Seigneur n'imputera pas son péché. » Et comment le Seigneur, si juste, peut-Il couvrir le

péché ? Parce qu'un autre a été puni à votre place. — Savez-vous ce que Jésus a fait pour vous ? Il vivait dans le ciel si beau , auprès de Dieu , et entouré des anges et des séraphins ; mais voyant que tous les hommes s'étaient éloignés de Dieu , et méritaient le jugement, Il est descendu comme un petit enfant dans ce monde , comme le fils d'une pauvre femme qui , pour tout berceau , n'avait qu'une crèche à lui offrir ; et , après bien des années de souffrances, Il a terminé sa vie sur une croix , après avoir été abandonné de Dieu ! — Et pourquoi est-Il mort sur cette croix ? Pour porter la punition que vos péchés méritaient , afin qu'ainsi vous n'allassiez pas en enfer , mais auprès de Dieu dans le ciel.

Jésus vous aime , chers enfants , et que demande-t-Il en retour ? Que vous l'aimiez aussi . Lui refuserez-vous une place dans vos jeunes cœurs ? Ne lui direz-vous pas plutôt : « Seigneur , je veux t'aimer ; mais je suis petit , je suis faible , je suis pécheur , j'ai souvent été désobéissant , ou menteur , ou paresseux ; mais Tu es mort pour des méchants . Apprends-moi à connaître ton amour ; Seigneur Jésus , donne-moi la foi ! » Si vous adressez cette prière au Sauveur de tout votre cœur , Il remplira votre âme de paix et de joie , en pardonnant tous vos péchés ; Il mettra son amour dans vos cœurs , et Il vous donnera , comme à la petite Marie , une place auprès de Lui , dans son ciel .

Aimable et faible enfant , commençant ta carrière ,
Apprends à répéter le nom si doux de Père ;
Apprends à donner gloire au Roi de tous les rois ,
Qui naquit dans la crèche , et mourut sur la croix !

Sais-tu ce qui porta ce Sauveur débonnaire
 A quitter le séjour de gloire et de lumière ?
 A venir dans ce monde, et pauvre, méconnu,
 A terminer ses jours, sur un bois suspendu ?

N'as-tu pas entendu parler de la misère
 Que le péché d'Adam répandit sur la terre ?
 N'as-tu pas ressenti, quelquefois, en ton cœur
 Les atteintes d'un mal semblable au ver rongeur ?

Eh ! bien, mon cher enfant, notre Dieu saint et juste,
 Ne pouvait recevoir, dans son ciel, grand, auguste,
 Même un petit enfant tout souillé de péchés
 Et Jésus à la croix les a tous attachés !

L.



La petite Meg et ses enfants.

(Suite de la page 189).

Chap. IX.

LA PETITE MEG TROUVE DES AMIS DANS LE BESOIN.

Ce furent des temps difficiles pour la petite Meg. Heureusement que le froid n'était pas encore très rigoureux, sinon les enfants en auraient bien souffert dans leur glaciale mansarde, où Meg était obligée d'économiser le charbon. Tous les habits de la mère et de Robin, ainsi que les siens propres, avaient été mis en gage, et il semblait à Meg que bientôt ils auraient à se séparer aussi de leur pauvre lit et de leur chétif mobilier. Pourtant elle ne se laissait pas encore abattre, et chaque fois que le temps le permettait, elle sortait avec

les enfants et s'arrêtait auprès des restaurants, où la chaleur qui montait des cuisines souterraines réchauffait un moment leurs membres engourdis.

Vers le milieu de décembre, les premières fortes gelées se firent sentir, et Meg se vit privée de cette dernière ressource. Comme d'habitude, elle était sortie avec les enfants ; elle n'avait plus de souliers à leur mettre, et pour tout vêtement ils n'avaient que de misérables haillons usés. Les pieds de Robin étaient rouges et bleuis par le froid, comme ceux de Meg ; seulement la petite fille ne pouvait pas apercevoir les siens comme elle voyait ceux du petit garçon, et elle ne souffrait pas du froid autant que lui. Le visage de l'enfant avait perdu une partie de sa fraîche couleur, et ses yeux noirs ne brillaient pas comme à son jour de naissance ; le cœur de la pauvre Meg saignait en voyant son petit frère s'avancer péniblement sur le pavé glacé de la rue. Il y avait un certain restaurant où une bienfaisante chaleur et de succulents parfums s'élevaient à travers un grillage en fer, et Meg y courut ; — mais les volets du magasin n'avaient pas été enlevés, et la fenêtre de la cave était fermée également. Meg s'éloigna tristement en tâchant d'apaiser les gémissements douloureux de la petite. Robin se traînait clopin-clopat, car son pied engourdi s'était heurté à un morceau de fer, et la blessure saignait un peu. Les enfants enfilèrent une petite rue par laquelle ils avaient passé déjà bien souvent, et au bout de laquelle se trouvait une petite boutique où l'on voyait exposés, derrière la vitrine, plusieurs pains et quelques flacons contenant diverses espèces de bonbons, de ceux dont les enfants avaient été régalés quelquefois durant les beaux jours

où le père était à la maison. La porte de la boutique était partagée en deux : la partie inférieure était fermée, tandis que la partie supérieure, grande ouverte, permettait de voir l'intérieur du petit magasin. Le vieux chapeau de Meg dépassait tout juste le bas de la porte, et les yeux expressifs de la petite fille s'arrêtèrent en passant sur la planche couverte de pains ; elle continuait sa route lorsqu'une voix pleine de bonté l'appela du dedans de la boutique.

— Dis donc, petite femme, disait la voix, voilà bien des jours que je ne t'ai aperçue. Comment vont Robin et la petite ?

— Ils sont ici, monsieur, je vous remercie, répondit Meg d'un ton plus posé que jamais, car elle se sentait bien abattue ce jour-là. Cela ne va que passablement, merci, monsieur.

— Eh ! mais, le vaisseau de papa est rentré, dit le bienveillant ami des docks, en s'avançant et en s'esuyant la bouche, comme s'il venait de terminer un bon repas. — D'où vient que cela ne va que passablement ?

— Papa n'est pas revenu avec le vaisseau, répliqua Meg d'une voix qu'elle eut de la peine à affermir.

— Entre ici et raconte-nous tout cela, dit l'homme. Dites donc, madame Lafleur, venez un peu ici, s'il vous plaît.

Au fond de la boutique il y avait une petite cuisine, dont la porte, en s'ouvrant, donna passage à une délicieuse odeur de fricot ; une petite femme, d'une cinquantaine d'années, toute ronde et grassouillette, avec des joues roses, se montra. Au signe que lui fit l'ami

de Meg avec le couteau qu'il tenait à la main, elle s'avança de quelques pas.

— Ces petits enfants ont l'air d'avoir froid et faim, n'est-ce pas, madame Lafleur ? dit-il. Puis, s'adressant à Meg : Tu flaires quelque chose qui sent extrêmement bon, n'est-ce pas ? car la petite fille, sans s'en douter, avait reniflé.

— Oui, monsieur, dit Meg.

— J'ai mangé suffisamment pour aujourd'hui, dit son ami, ainsi, madame Lafleur, donnez-leur ce qui reste ; moi, je m'en vais. Dis-moi seulement, petite, pourquoi le père n'est pas revenu avec son vaisseau.

— Il est tombé malade à l'autre bout du monde, répondit Meg, en levant des yeux remplis de larmes vers la figure compatissante de l'homme, et on a été obligé de le laisser dans un hôpital. Voilà pourquoi il n'est pas revenu.

— Et que fait maman ? demanda-t-il.

— Maman est morte.

— Morte ! répéta l'ami de Meg. Et qui est-ce qui prend soin de vous tous ?

— Il n'y a que Dieu qui prenne soin de nous, répondit Meg doucement et simplement.

— Est-il possible ? s'écria madame Lafleur, en saisissant la petite que Meg tenait dans ses bras et en la serrant dans les siens propres. — Jamais je n'entendis pareille chose.

— Ni moi non plus, dit l'homme, qui s'empara de Robin et le porta dans la petite cuisine bien chaude, où une casserole pleine de tripes cuisait doucement devant le feu, tandis qu'une table ronde avec deux assiettes dessus, était placée tout près de la cheminée.

L'homme fit asseoir Robin sur la chaise de madame Lafleur, puis souleva Meg et la mit sur le fauteuil qu'il venait de quitter lui-même.

— Je pense que vous mangeriez bien une portion de tripes, dit-il, en emplissant les assiettes à grandes cuillerées. Madame Lafleur, donnez les pommes de terre, s'il vous plaît, et du pain ; et faites manger la petite, pendant que la petite femme dîne. Maintenant, je pars. Vous vous arrangerez pour que ces enfants reviennent.

Il partit aussitôt. Meg, assise dans son grand fauteuil, avait pris dans ses petites mains un grand couteau et une fourchette, mais elle était hors d'état de rien avaler, occupée qu'elle était à regarder Robin et la petite, qui absorbait avidement des cuillerées de pommes de terre écrasées dans le jus. Madame Lafleur l'engagea à se servir, et Meg essaya de le faire, mais son pâle visage se contracta, et laissant tomber son couteau et sa fourchette, elle se couvrit la figure de ses mains tremblantes.

— Excusez-moi, Madame, c'est que je suis si contente, dit-elle dès qu'elle fut maîtresse de sa voix ; — Robin et la petite avaient si faim et je n'avais rien à leur donner.

— Peut-être que tu n'as pas faim toi-même, observa madame Lafleur, tandis qu'une larme se frayait un chemin le long du pli qui se trouvait entre ses grosses joues et son nez.

— Oh ! si, j'ai bien faim, dit Meg en se remettant. Je n'ai rien mangé depuis hier soir, qu'une croûte de pain que Kitty m'a donnée.

— Eh ! bien, chère petite, mange et sois la bien-ve-

nue, répondit madame Lafleur. Et qu'est-ce que c'est que Kitty ?

— C'est une jeune fille qui demeure dans la mansarde de derrière, dit Meg, après avoir fini sa première bouchée. Elle m'assiste autant qu'elle le peut. C'est elle qui a porté tous nos effets à la boutique du prêteur, parce qu'on lui donne plus d'argent qu'à moi. Elle est pour nous aussi bonne qu'on peut l'être.

— Est-ce que tous vos effets ont été mis en gage ? demanda madame Lafleur.

— Je n'ai conservé que le manteau et le capuchon de la petite, dit Meg tristement. On ne voulait me donner qu'un shilling pour les deux, et j'ai pensé qu'il ne valait pas la peine de m'en séparer pour ce prix-là. J'ai tâché de garder aussi la casquette et la blouse de Robin qui étaient à peu près neufs, mais j'ai été forcée de les laisser aller ; et nos souliers aussi, madame, ajouta Meg, en prenant dans sa main le pied nu et saignant du petit garçon ; — voyez ce que le pauvre Robin s'est fait.

— Pauvre cher enfant, dit madame Lafleur, d'un ton de compassion. Je laverai ses pauvres petits pieds aussitôt qu'il aura fini son dîner. Continue de manger le tien, ma chère.

Meg se tut pendant quelque temps et se régala activement des tripes chaudes, tout en savourant l'agréable atmosphère de la chambre bien close. C'était un lumineux petit coin pour ce quartier-là de Londres ; toutefois la lumière était toute au dedans. Au dehors, à trois pieds de la fenêtre, s'élevait un mur si haut qu'il interceptait jusqu'au moindre reflet du ciel ; mais au dedans tout, y compris le sol carrelé, était si propre

et si brillant, qu'on avait peine à croire à la boue et à la saleté des rues. Madame Lafleur elle-même avait l'air frais et soigné d'une femme de la campagne ; cependant son visage rond portait une expression de tristesse, bien visible quand elle ne parlait pas.

— Mon enfant, dit-elle, quand Meg eût posé son couteau et sa fourchette, et l'eut assurée bien sérieusement qu'elle ne pouvait pas manger davantage, — que penses-tu faire ?

— Je ne sais pas, répondit Meg ; j'attends l'arrivée du père jour après jour. Si seulement je pouvais trouver de quoi nourrir les enfants, et une ou deux croûtes de pain pour moi, cela suffirait. Mais je sais que nous ne pouvons plus rien faire.

— Tu seras obligée d'aller à l'hospice, dit madame Lafleur.

— Oh ! non, non, non, s'écria la petite fille, en attirant Robin à elle et en le plaçant avec un grand effort sur ses genoux, où il l'éclipsait presque entièrement ; jamais je ne pourrai aller là. Nous tâcherons de nous tirer d'affaire d'une manière ou d'une autre jusqu'au retour du père.

— Où demeures-tu ? demanda madame Lafleur.

— Oh ! ce n'est pas du tout un joli endroit, dit Meg, qui craignait les visiteurs. Il faut traverser l'allée de Rosemary, puis descendre une rue, puis il y a encore une rue plus étroite, puis on monte dans une cour. C'est là que nous demeurons.

Madame Lafleur réfléchit pendant quelques instants. La petite était couchée sur ses genoux et étendait, reposée et contente, ses membres grêles, devant le feu,

tandis que Meg, à demi cachée par Rôbin, examinait avec anxiété la figure de sa nouvelle amie.

— Eh ! bien, dit enfin madame Lafleur, tu reviendras ici demain, et je demanderai à M. Georges ce qu'il y a à faire. C'est M. Georges qui était là, il est mon locataire. C'est lui qui vous a fait entrer, et peut-être qu'il consentira à faire quelque chose.

— Je vous remercie beaucoup, Madame, dit Meg avec reconnaissance. Avez-vous aussi de petits enfants ?

D'abondantes larmes couvrirent les joues de la bonne dame, et elle fut obligée de les essuyer avant de pouvoir répondre. — J'avais une petite fille comme vous, dit-elle, il y a dix ans. C'était une si jolie enfant si rose, si gaie, si vive, que tout le monde la remarquait. Je l'aimais comme la prunelle de mes yeux.

— Comment s'appelait-elle ? demanda Meg avec un vif intérêt.

— Les voisins l'appelaient Pâquerette, parce que son nom était Lafleur, dit la dame en souriant au milieu de ses larmes. Nous demeurions à la campagne, j'avais un petit magasin et un jardin, et j'avais des poules, des cochons et des œufs ; des œufs frais comme on n'en voit pas dans cette partie-ci de Londres. Pâquerette était son nom, et elle était une vraie pâquerette.

Madame Lafleur s'arrêta, et baissa tristement les yeux vers la petite qu'elle tenait sur ses genoux, et branlant la tête, comme si elle ressentait une profonde douleur.

— Et Pâquerette est morte ? demanda doucement Meg.

— Non, non ! s'écria madame Lafleur. Il aurait cent fois mieux valu qu'elle fût morte. Elle devint vicieuse

en grandissant. J'espère, petite fille, qu'en grandissant tu ne deviendras pas vicieuse. Elle s'enfuit de la maison, et je l'ai perdue, moi, sa mère qui l'ai soignée lorsqu'elle était petite comme cette enfant sur mes genoux. J'aurais été reconnaissante en la voyant morte et couchée devant mes yeux dans sa bière.

— C'était bien mal, dit la petite Meg, d'un ton peiné et plein de tendre compassion.

— Il y a bientôt trois ans de cela ; continua madame Lafleur, en tenant toujours les yeux fixés sur la petite, comme si c'était à elle qu'elle s'adressait ; et alors je cédaï mon magasin à la femme de mon fils, et je vins ici, dans la pensée que peut-être un jour ou l'autre Pâquerette entrerait pour acheter un pain ou autre chose, car je savais qu'elle était à Londres. Mais elle n'a pas même passé devant la fenêtre, du moins quand je guettais, et je guette toujours. A force de regarder par la fenêtre, je ne fais pas mon service auprès de M. Georges comme je le devrais.

— Vous regardez si Pâquerette vient ? dit la petite Meg.

— Sans doute, je regarde si Pâquerette vient, répéta madame Lafleur, et elle ne passe jamais.

— Avez-vous demandé à Dieu de faire qu'elle passe ? demanda Meg.

— Sans doute, chère petite, je le lui demande tous les jours de ma vie.

— Alors soyez sûre qu'elle passera une fois, dit Meg joyeusement. — Cela ne peut pas manquer, car Jésus le dit dans la Bible, et il sait tout par rapport à Dieu. Vous le lui avez demandé et il le fera. C'est comme le

retour du père. Je ne sais pas s'il viendra aujourd'hui ou demain, ou quand, mais il viendra.

— Que Dieu te bénisse et qu'il t'aide ! s'écria madame Lafleur en posant tout d'un coup la petite sur les genoux de Meg, et en serrant tous les enfants ensemble dans ses bras. — Je le crois, je veux le croire. Il t'a envoyée pour me remonter le cœur. Que Dieu vous aime tous !

Il fallut un moment avant que madame Lafleur fût remise de son émotion ; alors Meg dut s'occuper de rentrer chez elle avant la nuit. Madame Lafleur enveloppa le pied de Robin de quelques morceaux de vieux linge, et donna à Meg un pain pour qu'elle l'emportât chez elle, en lui rappelant de ne pas manquer de revenir le lendemain. Avant d'arriver au coin de la rue, Meg se retourna bien des fois vers la boutique où madame Lafleur, avec son visage rond et son bonnet blanc, appuyée sur la porte, les suivait des yeux, en faisant un affectueux signe de tête chaque fois que les enfants regardaient vers elle. Et quand ils furent sur le point de passer le coin, ils se retournèrent tous les trois, Meg leva la petite dans ses bras aussi haut que cela lui fut possible, et après ce dernier adieu ils perdirent de vue leur nouvelle amie.

(La suite prochainement, D. v.)

Le sentier du fidèle est comme la lumière,
Dont l'éclat va croissant jusques au jour entier ;
Mais celui des méchants est un sombre sentier :
Ils marchent dans la nuit, sans que Dieu les éclaire.





La jeune esclave rachetée.

Un monsieur passant, il y a quelques années, dans un marché d'esclaves, de l'Amérique du Sud, fut attiré par les sanglots d'une pauvre jeune fille qui allait être vendue aux enchères, avec un groupe d'autres esclaves, absolument comme on vend le bétail dans d'autres pays. Heureusement, l'affreux décret qui autorisait l'esclavage dans ces Etats a, dès lors, été annulé, non que le peuple de ces contrées, qui pourtant se dit chrétien, se soit repenti de ce crime national, mais parce que Dieu, dans sa bonne providence, a permis que cette loi tombât par la main d'un puissant pouvoir, alors que ses conséquen-

ces atteignaient un degré d'énormité qui blessait depuis longtemps les sentiments de l'humanité. Pensez, chers lecteurs, combien cette loi, qui permettait à un homme de vendre même son propre enfant devait être en abomination devant Dieu. Et si vous êtes étonnés que des gens aient pu être si méchants et si cruels, combien le serez-vous davantage si l'on vous dit que, tout en professant d'être chrétiens, ils essayaient de démontrer que la Bible, ce livre pur et divin, autorisait leur indigne trafic ! Vous direz, n'est-il pas vrai ? que « le cœur est rusé et désespérément malin par-dessus toutes choses. » Qu'ils devaient être aveuglés, ces gens-là, pour n'avoir pas vu que, lorsque Paul renvoie Onésime à son maître, il dit à ce maître de le recevoir, non plus maintenant comme un esclave, mais comme étant au-dessus d'un esclave, *comme un frère bien-aimé*. L'apôtre aurait-il pu vendre ou battre un frère bien-aimé ? Aurait-il pu traiter plus longtemps comme un esclave un homme en qui Christ habitait ? S'il eût pu se rendre coupable d'un pareil crime, quelle sévère conséquence n'en serait-elle pas résultée pour lui-même de la part de Celui qui lui avait dit : « Pourquoi ME persécutes-tu ? » Non, la Parole de Dieu ne sanctionnait pas le péché des planteurs du Sud, elle ordonnait plutôt la libération des pauvres captifs. Si vous connaissez quelque peu l'histoire, vous savez que l'esclavage a été presque universel, jusqu'au jour où l'on a prêché l'évangile de la grâce de Dieu, et que sa Parole, la Bible, a été introduite et répandue dans tous les pays. Ce précieux livre a pour but de mettre Christ en évidence, et d'amener les hommes à Lui ; et même là où, dans leur aveuglement, ils rejettent l'évangile, et se privent ainsi

de la bénédiction qu'il apporte, il produit néanmoins, partout où il est répandu, de l'influence, même sur ces malheureux hommes que la Bible appelle « infidèles, » influence qui s'exerce comme *malgré eux*, de telle sorte qu'ils en viennent à agir comme s'ils avaient été élevés dans les vues et dans les principes de la Parole, ce que, sans elle, ils n'eussent jamais fait. Ils ont beau attribuer cette influence à ce qu'ils appellent vaguement « la marche du progrès, » etc., l'histoire nous montre clairement que cette « marche » a *toujours* été en rétrogradant, jusqu'à ce que la précieuse Bible ait été propagée dans le monde. C'est donc la Bible, et rien autre, qui enseigne les hommes à avoir en horreur la cruelle loi de l'esclavage, laquelle était encore en vigueur il n'y a pas longtemps dans les Etats de l'Amérique du Sud.

Mais revenons à notre récit. Le groupe d'esclaves était aligné auprès du vendeur à l'enchère, et l'un après l'autre ils étaient adjugés au plus fort enchérisseur. La plupart d'entre eux étaient probablement si accoutumés à être vendus de mains en mains qu'ils paraissaient ne pas y prendre garde ; peut-être sentaient-ils que leur lot ne pouvait guère être pire, qui que ce fût qui les achetât, et ainsi se passait, dans un sombre désespoir, sans aucune espérance de délivrance, leur amère captivité. Mais il n'en était pas de même de la pauvre jeune esclave. Elle tressaillait et poussait de nouveaux sanglots à chaque coup de marteau du crieur sur sa tribune. Cette scène frappa le monsieur qui passait, et fit saigner son cœur bienveillant.

Il s'informa d'elle et apprit qu'elle avait été élevée par un bon maître ; et maintenant, sur le point de tomber entre les mains des étrangers, elle tremblait en

pensant aux cruautés qu'elle pourrait avoir à souffrir de la part de ceux à qui elle serait vendue. Il n'y avait qu'un moyen de la délivrer, c'était de l'acheter et de la rendre libre. C'est ce que l'inconnu n'hésita pas à faire, et quoique le haut prix qu'on demandait de cette esclave le fit réfléchir un peu, cependant, touché de sa profonde misère, il paya la somme entière.

Mais la pauvre enfant ne manifesta aucune joie quand il lui apprit qu'elle était libre. Elle était née esclave, et ne savait pas ce que c'était que la liberté. Ses larmes tombaient abondantes sur le parchemin signé qu'on venait de lui remettre pour certifier son rachat, et ses regards se tournèrent avec inquiétude vers son bienfaiteur. Il lui expliqua ce qu'elle aurait à faire quand il serait parti, alors elle commença à comprendre ce qu'était la liberté. Mais comme il allait s'éloigner, elle s'écria : « Je veux le suivre, je veux le suivre ; je veux le servir toute ma vie ! » et pour ceux qui cherchaient à la dissuader, elle n'avait qu'une réponse : « *Il m'a rachetée ! Il m'a rachetée !* »

Plus tard, quand les étrangers visitaient la maison de son maître, ils remarquaient tout d'abord le service actif et dévoué de la jeune fille au cœur joyeux. S'ils lui demandaient alors pourquoi elle était si empressée, si heureuse dans l'accomplissement de son service, elle aimait, en réponse, à raconter l'histoire de sa captivité sans espoir, et de sa soudaine délivrance au plus mauvais de ses jours ; et d'un air ému, les yeux pleins de larmes, elle montrait du doigt la direction de la chambre de son maître en disant pour finir son récit : « *Il m'a rachetée !* »

Mon cher jeune lecteur, savez-vous ce que c'est

qu'être racheté, non par argent ou or, « mais par le précieux sang de Christ, comme d'un agneau sans défaut et sans tache? » Si vous le savez, que l'exemple de la pauvre jeune esclave ne soit pas perdu pour vous. *Son* maître avait payé un haut prix pour sa délivrance : *votre* Seigneur s'est donné Lui-même ; son bienfaisant libérateur avait sans doute usé d'abnégation, et avait été exercé, après tout, en faisant le sacrifice de la somme requise pour son rachat, mais qui dira ce qu'endurait VOTRE RÉDEMPTEUR, lorsque, sur la croix, il fléchissait sous l'angoisse et qu'il s'écriait : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? »

Et si elle ne pouvait pas oublier ce qu'elle devait à celui qui l'avait sauvée d'une existence misérable, ni se lasser de le servir avec bonheur, pourriez-vous, si vous avez été sauvé de la ruine éternelle, oublier l'amour qui vous a arraché de l'état de perdition dans lequel vous étiez, pour vous amener à la vie éternelle? Oh! non, mais que plutôt la *valeur* de Celui qui vous a sauvé vous attire continuellement, et soit constamment devant vos yeux. Que votre dévouement à son service soit tel qu'il puisse en être glorifié. Et quand on vous demandera la raison de votre amour pour son nom, dites : « *Il m'a racheté*, et maintenant il m'enseigne à l'aimer à cause de la *valeur* que je vois en Lui. »

Seigneur, Toi qui, pour nous, t'offris en sacrifice!

Nous voulons, en retour, vouer à ton service

Nos jours, nos biens, nos corps, nos cœurs.

Pour que nous le puissions, malgré notre faiblesse,

Augmente notre foi, fais que par Toi, sans cesse,

Nous soyons tous plus que vainqueurs.



Sédécias,
vingtième et dernier roi de Juda.

(2 Rois XXIV ; 2 Chron. XXXVI).

Avant de retourner à Babylone, Nébucadnetsar établit pour roi à Jérusalem, à la place de Jéhojakin, Matthania, oncle ou frère de ce dernier ; mais pour que celui-ci se souvînt toujours qu'il n'était que son vassal, il changea son nom en celui de Sédécias, et lui fit prêter, au nom de l'Éternel, un serment de fidélité. Sédécias était âgé de vingt-un ans, quand il commença à régner, et il régna onze ans à Jérusalem. Il fit ce qui déplait à l'Éternel son Dieu, et ne s'humilia point devant Jérémie, le prophète, qui lui parlait de la part de l'Éternel, et qui prophétisait contre lui à Jérusalem, en même temps qu'Ezéchiël le faisait, lui aussi, en Assyrie. Parfois Sédécias semblait prêter l'oreille aux avertissements divins ; mais il n'osait pas déplaire à ses courtisans, et se laissait conduire par leurs mauvais conseils, de sorte qu'il fut un des plus mauvais rois de Juda ; ou, plutôt, il n'eut de roi que le nom ; les grands du royaume gouvernaient pour lui. De faux prophètes, des sacrificateurs corrompus, des sujets rebelles étaient ligüés avec les principaux, pour troubler le pays, le corrompre et le perdre. Nul n'osait parler ouvertement, et Jérémie, au jour de la catastrophe, fut mis en prison pour avoir dit la vérité (Jérém. XXXVIII).

A la fin, d'après les conseils de ses courtisans, et malgré les remontrances du prophète, Sédécias, se confiant en l'assistance de l'Égypte, crut pouvoir se-

couer le joug des Caldéens ; par là, il ne fit qu'accélérer l'entière destruction du royaume de Juda, qui avait été prédite par les prophètes longtemps auparavant. La neuvième année du règne de Sédécias, Nébucadnet-sar vint à la tête d'une puissante armée mettre le siège devant la ville de Jérusalem ; averti de l'approche des Egyptiens, il marcha contre eux, les battit et revint assiéger Jérusalem. C'était au dixième mois de la neuvième année du règne de ce roi de Juda. Après dix-huit mois de siège, soit au quatrième mois de la onzième année, les Caldéens entrèrent dans la ville sainte et la prirent. Pendant ce long siège, Sédécias fit souvent consulter Jérémie, et se montra parfois impressionné par ses paroles. Mais toujours il se laissait de nouveau dominer par ses méchants conseillers. Il envoya d'abord consulter le prophète, qui répondit que la ville serait détruite, et son prince mené en captivité (Jérém. XXI, 1-7). Pharaon ayant secouru Jérusalem, les Caldéens se retirèrent momentanément, et Sédécias fit prier Jérémie d'intercéder auprès de l'Éternel, en faveur de la ville ; mais cet homme de Dieu déclara qu'elle serait brûlée après la retraite des Egyptiens (Jérém. XXXVII, 1-10). Sous l'influence du prophète, Sédécias s'engagea, avec son peuple, à renvoyer libres, selon la loi (Exode XXI, 2), ceux de leurs frères Hébreux qui avaient servi six ans comme esclaves. Mais à peine cet engagement avait-il été pris, que les maîtres changèrent d'avis et asservirent de nouveau leurs frères, ce qui provoqua la colère de Dieu contre Jérusalem et contre son roi (Jérém. XXXIV, 8-22). Celui-ci, importuné des répréhensions de Jérémie, le fit mettre en prison, quoique probablement pour peu de temps

(Jérém. XXXII, 2-5). Il prit plus tard sa défense, mais en secret, et adoucit sa réclusion, quand les principaux de la cour l'eurent, à deux reprises, dévalé dans une fosse profonde, où il n'y avait point d'eau, mais de la boue dans laquelle enfonçait le prophète (XXXVII, 14-XXXVIII, 26). Sédécias le fit tirer dehors avec des cordes, et le fit venir auprès de lui pour le consulter, soit dans son palais (XXXVII, 17), soit dans le temple (XXXVIII, 14) ; mais il n'osa point suivre son conseil de se rendre aux Caldéens pour sauver sa vie, et pour éviter à la ville une entière destruction.

Cependant la famine allait toujours en augmentant dans la ville, en sorte qu'elle fut forcée de se rendre. Sédécias s'enfuit pendant la nuit du côté de Jéricho, avec sa famille et les principaux du royaume. Mais les Caldéens les poursuivirent, et les ayant atteints, ils les conduisirent à Ribla, en Syrie, auprès de Nébucadnet-sar, qui fit mettre à mort les fils du roi et tous les principaux de Juda. Quant à Sédécias, après avoir été témoin oculaire de cette cruelle exécution, Nébucadnet-sar lui fit crever les yeux, et le fit lier de chaînes, et transporter à Babylone, où il mourut en prison (Jérém. XXXIX, 5-7).

Or, voici ce que Jérémie (XXXII, 4) avait prédit touchant ce dernier roi de Juda : « Il sera certainement livré en la main du roi de Babylone, et lui parlera bouche à bouche, et ses yeux verront les yeux de ce roi. » D'un autre côté, voici ce que, par la bouche d'Ezéchiél (XII, 13), le Seigneur l'Eternel avait dit en parlant du même personnage : « J'étendrai mon rets sur lui, et il sera pris dans mes filets ; et je le ferai

entrer dans Babylone au pays des Caldéens, mais *il ne la verra point*, et il y mourra. »

Remarquez, chers enfants, de quelle manière admirable et littérale s'accomplirent ces deux oracles. Comme Jérémie l'avait dit, Sédécias vit le roi de Babylone de ses propres yeux, et lui parla. Comme Ezéchiel l'avait prophétisé, il fut conduit à Babylone, mais il ne put la voir, parce qu'il était aveugle.

Une leçon ressort pour vous, chers enfants, de l'histoire que vous venez de lire, et nous voulons, en terminant, vous l'indiquer, la mettre sur vos consciences. Sédécias aurait sauvé sa vie s'il eût suivi les conseils du fidèle Jérémie ; mais il se perdit en se laissant diriger par des hommes incrédules et impies. Rappelez-vous, vous aussi, que « les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs » (1 Cor. XV, 33), et que si vous désirez sincèrement sauver votre âme, il vous faut, d'un côté, fuir les conseils des méchants, et vous laisser conduire, avec une foi entière, par les paroles des saints hommes de Dieu, qui, étant poussés par l'Esprit saint, ont parlé, ou écrit tout ce qui se trouve dans la Bible.

QUESTIONS SUR « SÉDÉCIAS. »

1. Qui fut établi roi à la place de Jéhojakin et par qui ?
2. Quel autre nom lui donna-t-il ?
3. Quel âge avait-il et combien de temps régna-t-il ?
4. Quelle fut sa vie ou sa conduite ?
5. Quels sont les deux prophètes qui l'avertirent ou qui prophétisèrent contre lui ?
6. Par qui Sédécias se laissait-il conduire ?
7. Que fit-il, à la fin, d'après leurs conseils ?
8. Que fit là-dessus Nébucadnetsar ?

9. Combien dura le siège de Jérusalem ?
10. Que fit Sédécias pendant ce siège ?
11. Plus tard, que fit-il au prophète et pourquoi ?
12. Où est-ce que les principaux firent mettre Jérémie ?
13. Qu'est-ce qui obligea les Juifs à rendre la ville ?
14. Qu'arriva-t-il alors à Sédécias ?
15. Que fit Nébucadnetsar à ses enfants et à lui ?
16. Cela avait-il été prédit et par qui ?
17. Quelle leçon pouvez-vous tirer de cette histoire ?



La petite Meg et ses enfants.

(Suite de la page 216).

Chap. X.

LA PETITE MEG COMME FEMME DE MÉNAGE.

Le lendemain Meg et ses enfants ne manquèrent pas de faire leur apparition à la boutique de madame Lafleur, qui les reçut cordialement, et les établit de nouveau bien à leur aise auprès du feu de la cuisine. Quand ils se furent réchauffés, et qu'ils eurent fini de manger un morceau de pain et de boire une tasse du café qu'on avait tenu au chaud à leur intention, madame Lafleur se recueillit pour parler d'affaires. — M. Georges et moi, dit-elle, nous avons parlé de vous, et il a consenti à faire quelque chose. Je ne puis pas faire mon service auprès de lui comme je le voudrais, tu sais pourquoi, et il me faut une petite domestique pour m'assister.

— Oh ! excusez-moi, Madame, balbutia la petite Meg, je ne pourrais pas quitter notre mansarde. J'ai

Promis à maman de ne pas en sortir avant que le père ne soit revenu. Ne soyez pas fâchée, je vous en prie.

— Je ne suis pas fâchée, continua madame Lafleur. Je n'ai besoin d'une petite domestique que pour venir le matin et s'en retourner le soir, comme une femme de ménage.

— Maman allait quelquefois faire des ménages, observa Meg.

— Je ne suis pas riche, dit madame Lafleur, et M. Georges doit entretenir son vieux père qui habite mon village, et que je connais bien, de sorte que nous ne pouvons pas donner de bien grands gages. Je te donnerai donc un demi quart de pain par jour, et M. Georges te donnera trente centimes, parce que c'est l'hiver. Est-ce que cela te conviendrait ainsi ?

— Que faudrait-il faire de Robin et de la petite ? demanda Meg d'un air troublé.

— Ne pourrais-tu pas les confier à une voisine ? suggéra madame Lafleur.

Meg réfléchit profondément pendant quelques instants. Kitty lui avait dit la veille qu'elle avait plusieurs chemises à faire pour des matelots, et qu'elle resterait chez elle pour y travailler. Meg pouvait lui donner les enfants, puis lui fournir le charbon pour le feu, ce qui épargnerait celui de Kitty et servirait à payer en partie les soins qu'elle prendrait de Robin et de sa petite sœur. Cependant la pensée d'abandonner ceux-ci pour un temps si long attristait Meg ; elle ne verrait presque pas ses enfants, et elle savait qu'elle leur manquerait beaucoup. Mais il n'y avait pas à choisir, et elle accepta avec reconnaissance la proposition de madame Lafleur.

— Tu n'as pas besoin de venir avant neuf heures,

dit la bonne dame ; Pâquerette ne passera pas de si grand matin ; et tu peux retourner chez toi dès que la nuit sera tombée. Tu ne dois pas non plus déjeûner avant de venir, entends-tu, le déjeûner est compris dans le marché, et je ne te refuserai jamais de quoi faire dîner les enfants ; que Dieu les bénisse ! Ils viendront quelquefois prendre un bon souper chez nous, surtout le dimanche, quand M. Georges est là ; et si tu pouvais retirer tes habits du mont-de-piété, nous irions tous ensemble au temple. Mais nous verrons cela.

Dès le lendemain matin, Meg se mit à ses nouveaux devoirs. Après bien des baisers et de tendres adieux à ses enfants, elle les avait remis aux soins de Kitty, qui promit de les traiter avec autant de bonté que Meg elle-même. Si celle-ci n'avait pas eu d'inquiétude sous ce rapport, elle n'aurait rien aimé autant que d'être la petite domestique de M^{me} Lafleur. La bonne dame était si affectueuse et si maternelle envers Meg, qu'elle gagna tout à fait le cœur de la petite fille. En la voyant assise près de la vitrine de la boutique, tricotant un immense bas pour M. Georges, tout en examinant attentivement la figure de chacune des femmes qui passaient, elle s'était prise d'une intense et enfantine sympathie. Elle aussi se mit à faire attention si Pâquerette, telle que madame Lafleur la lui avait dépeinte, ne passait pas ; et chaque fois qu'une jeune fille marchait devant la porte, elle retenait sa respiration pour écouter si madame Lafleur ne l'appellerait pas de ce nom chéri. M. Georges, à sa manière un peu rude, était aussi très bon pour Meg ; il lui acheta une paire de souliers presque neufs, qu'il paya des premiers gages qu'il toucha, et qu'il lui donna en outre des trente centimes par jour.

Puis elle avait de fréquentes conversations avec madame Lafleur, au sujet de sa fille perdue, qui était devenue vicieuse en grandissant, et pour qui il vaudrait mieux qu'elle fût morte ; et bientôt M. Georges remarqua que la petite Meg avait fait un bien infini à madame Lafleur.

Le jour de Noël fut une grande fête pour Meg, car bien que M. Georges partit pour la campagne pour aller voir son vieux père, madame Lafleur l'invita à dîner, elle et ses enfants, et à rester jusqu'au moment où la petite devait se coucher. L'après-midi, quand ils furent assis autour du feu, elle leur raconta de belles histoires sur le village, et sur les champs, et les jardins, et les allées.

— J'aime les jardins, dit Robin, mais je n'aime pas les allées.

— Pourquoi n'aimes-tu pas les allées ? demanda madame Lafleur.

— Je connais une masse d'allées, répondit-il. Il y a l'allée de Rosemary qui n'est pas jolie, aucune n'est jolie. Elles ne sont pas comme le parc de Temple Gardens.

— L'allée de Rosemary ! répéta madame Lafleur. C'est que les allées dans la campagne ne ressemblent pas du tout aux allées de Londres. Ce sont de belles avenues, avec de grands arbres tout le long au-dessus de la tête des personnes ; et dans les haies il y a tout plein de roses et de chèvre-feuille, puis les oiseaux chantent et le soleil brille. Mais tu ne sais pas ce que c'est que des oiseaux, et des roses et du chèvre-feuille.

— Est-ce qu'il y a des anges ? demanda Robin en fixant ses yeux brillants sur la bonne dame.

— Je pense que non, dit madame Lafleur, du moins pas que je sache.

— Est-ce que le diable y est ? poursuivit le petit garçon.

— Oui, dit madame Lafleur, il y est bien autant qu'ici, je suppose. Les gens peuvent être mauvais partout, sans cela ma Pâquerette ne serait pas devenue vicieuse en grandissant.

Robin ne fit pas d'autres questions, et madame Lafleur fut contente de parler d'autre chose.

Ce fut une bien agréable journée de toute manière ; seulement elle finit trop vite. Avant de s'aventurer dans les rues glacées, Meg enveloppa soigneusement ses enfants ; madame Lafleur donna à chacun un baiser d'adieu, et en donna deux à Meg, parce que, dit-elle, elle lui était en si grande consolation.

Lorsqu'ils arrivèrent à leur mansarde, ils entendirent la voix de Kitty qui les appelait, et ils entrèrent chez elle. Elle était assise sans feu, auprès d'une mince chandelle de cinq centimes, et travaillait tant qu'elle pouvait à une grossière chemise rayée. Elle laissa là son ouvrage pour un moment, et leva vers les enfants son visage maigre et pâle et ses yeux rougis par les larmes autant que par un rude travail.

— Où avez-vous été tout le jour, petite Meg ? demanda-t-elle.

— Nous avons été, moi et les enfants, chez madame Lafleur, parce que c'est le jour de Noël ; et je voudrais que vous eussiez été là également. Nous avons eu un si bon dîner et un si bon goûter. Elle m'a donné un morceau de gâteau à emporter chez moi, et je vous en donnerai.

— Non, non, dit Kitty, il m'étoufferait.

— Non, il ne le ferait pas ; il est aussi bon qu'il peut l'être, dit Meg. Il faut que vous le goûtiez.

— Avez-vous encore parlé de cette Pâquerette ? demanda Kitty en se courbant sur son ouvrage.

— Nous parlons toujours d'elle, dit Meg, tous les jours. — Vous savez que madame Lasseur est toute la journée occupée à regarder si elle passe.

— Elle ne passera jamais, dit Kitty, d'nn ton bref.

— Oh ! mais, c'est qu'il est tout à fait, tout à fait sûr qu'elle passera, s'écria Meg. — Madame Lasseur demande à Dieu, tous les jours de sa vie, de faire que Pâquerette passe, et Dieu le fera très certainement.

— Si elle est devenue si méchante, répondit Kitty, il ne faut pas qu'elle retourne chez sa mère, qui est une si bonne femme. Dieu ne la lui renverra pas, tu verras bien.

— Mais si Dieu la lui renvoie, dit la petite fille, sa mère l'aimera tout de même, quand même elle est méchante. Quand même Robin serait très, très méchant, je l'aimerais tout de même jusqu'à ce qu'il fût redevenu bon.

— Eh ! bien, Pâquerette ne retournera plus jamais chez sa mère, dit Kitty, et des larmes brûlantes tombèrent sur son ouvrage.

— Elle retournera, elle retournera, s'écria Meg, je l'attends tous les jours, comme j'attends le père. Peut-être qu'ils arriveront tous les deux demain. Je voudrais que vous demandiez à Dieu de faire revenir Pâquerette et le père demain.

— Je suis trop méchante pour demander quelque chose à Dieu, dit Kitty en pleurant.

— Je ne sais pas, dit Meg avec tristesse. Vous n'êtes pas méchante envers moi, ni envers les enfants. Mais il est temps de nous coucher. Embrassons-nous avant de nous quitter. Madame Lafleur m'a embrassée deux fois, et m'a dit que je lui étais en consolation.

Kitty se leva vivement, saisit Meg dans ses bras, et serra la tête de la petite fille contre sa poitrine, en s'écriant : Ma chère petite Meg ! ma bonne petite Meg ! Puis elle conduisit doucement les trois enfants hors de sa chambre, et, d'une voix étouffée et tremblante, elle leur souhaita une bonne nuit, sous la garde de Dieu.

Chap. XI.

LE PETIT ENFANT DE LA PETITE MEG.

Le nouvel-an arriva sans que le père de Meg fût de retour. Kitty s'adonnait au mal d'une manière insensée, comme si, après s'être contenue pendant longtemps, il fallait réparer le temps perdu par un débordement extraordinaire. Elle rentrait tous les soirs très tard, à moitié ivre, en chantant à tue-tête, ce qui réveillait tous les habitants de la maison et lui attirait une volée d'injures. Envers Meg, cependant, elle continuait à se montrer bonne et prévenante, et insistait pour qu'elle lui laissât la charge de Robin et de la petite, ce que Meg ne faisait plus qu'avec de grandes inquiétudes. Les choses avaient un sombre aspect pour la petite fille ; mais elle tâchait d'avoir du courage, et attendait jour après jour le retour, si longtemps différé, de son père, retour sur lequel elle comptait si fermement.

Un soir, elle revint de chez madame Lafleur plus

tard que d'habitude (depuis le nouvel-an les jours s'allongeaient un peu) ; elle monta lentement l'échelle et voulut prendre ses enfants dans la mansarde de Kitty, mais ils n'y étaient pas. M. Grigg lui dit qu'il les avait vu sortir avec Kitty dans l'après-midi ; et pendant qu'il parlait, Meg vit la jeune fille qui entraît dans la cour en trébuchant, et tenant dans ses bras mal assurés la petite profondément endormie. Sans dire une seule parole, Meg prit l'enfant, et emmena Robin ; celui-ci était très rouge et ses petites mains étaient brûlantes ; quant à la petite, elle était pesamment couchée dans les bras de Meg sans faire un mouvement ou donner un signe de vie ; seulement elle respirait faiblement, et par moments ses paupières s'entr'ouvraient. Meg ferma à clef la porte de la mansarde, posa l'enfant sur le lit, alluma le feu et fit du thé. Robin avait un air étrange, et bavardait sans discontinuer tout en suivant des yeux les préparatifs de sa sœur. Mais la petite ne s'éveillait pas. Elle était étendue immobile sur les genoux de Meg, qui essayait de lui donner un peu de thé chaud, mais sans succès ; l'enfant dormait toujours d'un sommeil étrange, et sans faire aucun mouvement. Il semblait à Meg qu'elle était plus frêle que lorsque la mère vivait ; elle prenait sa petite main et la soulevait, espérant que l'enfant ouvrirait les yeux et que le sourire si doux, qui saluait chaque soir son retour de chez madame Lafleur, reparaitrait encore sur sa figure malade. Mais l'enfant dormait trop profondément pour sourire.

Meg demeura toute la nuit avec la petite sur ses genoux ; de temps en temps celle-ci faisait entendre un faible gémissement et son sommeil devenait plus

agité, toutefois elle n'ouvrait pas les yeux et ne regardait pas sa sœur. Le matin les trouva ainsi. L'enfant serait-elle malade ? se demanda Meg. Elle ne paraissait pas souffrir cependant. Meg alla vers la porte en la tenant dans ses bras, et appela Kitty pour qu'elle vint l'examiner. Mais il n'y eut pas de réponse ; des cris d'enfants et des voix glapissantes de femme montant de la cour, furent tout ce qu'elle entendit. Meg reprit sa place auprès du feu, sur la chaise basse de sa mère, et recoucha la petite sur ses genoux bien confortablement, tandis que Robin était debout auprès d'elle et regardait ce maigre petit visage profondément assoupi, que la main de Meg pouvait couvrir presque en entier. Qu'y avait-il à faire ? Il n'y avait personne dans toute la Cour des Anges que Meg eût osé appeler. Peut-être que l'enfant allait mourir, comme un grand nombre d'enfants qui étaient nés dans cet endroit et dont la courte existence s'était promptement terminée, car c'était une chose trop terrible sans doute que de vivre parmi ce bruit et cette malpropreté. A la pensée que la petite allait peut-être mourir, deux ou trois larmes d'extrême angoisse coulèrent le long des joues de Meg et tombèrent sur la figure de l'enfant. C'est à peine si elle pouvait pleurer ; elle se sentait envahir par une stupeur de tristesse et de désespoir, quand Robin lui toucha le bras.

— Pourquoi ne demandes-tu pas à Dieu de réveiller la petite ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas si ce serait une chose bonne, répondit Meg. Maman disait qu'elle avait demandé bien des fois à Dieu de lui laisser prendre la petite avec elle, et que cela vaudrait mieux que de rester ici. Je

voudrais que nous pussions tous aller dans le ciel ; seulement je ne sais pas ce que le père ferait s'il nous trouvait tous morts à son retour.

— Peut-être que Dieu me prendra, moi et la petite, dit Robin d'un ton pensif, et qu'il te laissera pour attendre le père.

— Si seulement la petite m'avait encore une fois dit « Meg » avant de s'en aller, s'écria Meg.

L'enfant fit un mouvement et étendit ses petits membres, puis elle ouvrit tout à fait ses yeux bleus et regarda Meg avec son doux sourire. Puis ses paupières se fermèrent lentement, et une expression de calme et de paix célestes se répandit sur son pâle et chétif visage. Meg et Robin contemplèrent avec étonnement cette transformation ; ni l'un ni l'autre ne parla ; mais lorsque, au bout d'un moment, Meg posa doucement sa main sur le front de sa petite sœur, elle tressaillit à la sensation du même froid qu'elle avait ressenti en touchant le visage de sa mère.

Cependant elle ne pouvait croire que la petite fût vraiment morte. Elle frictionna son frêle corps, comme elle l'avait vu faire à sa mère ; elle parcourut la chambre en tenant l'enfant dans ses bras, et en chantant tantôt à voix haute, tantôt à voix basse ; mais aucun changement ne se montra ; la chaleur ne revint pas dans ces membres glacés, la vie ne reparut pas sur ces traits placides. Meg mit alors la petite sur le lit, et lui croisa les petits bras sur la poitrine ; puis elle se coucha elle-même à côté de sa petite sœur en se cachant de la lumière, et s'abandonna à sa douleur.

— Si seulement je l'avais demandé à Dieu pour l'amour de Christ, se disait-elle, peut-être qu'il aurait

réveillé la petite, mais je ne sais pas si c'eût été une chose bonne. Maintenant elle est allée auprès de maman ; et le père va revenir, et il ne trouvera plus que moi et Robin, et l'argent. Si seulement j'l'avais demandé à Dieu !

— Meg, dit Robin à sa sœur toujours couchée à côté de la petite, et épuisée à force d'avoir pleuré, — Meg, je suis malade. Je pense que je vais aller demeurer avec les anges, là où maman et la petite sont allées.

Meg se leva précipitamment et regarda Robin avec anxiété. Les yeux, d'ordinaire si brillants, du petit garçon étaient ternes, et son visage était rouge et fatigué ; il était étendu par terre, près du feu, dans une attitude qui dénotait l'accablement, et il ne bougea pas quand Meg s'agenouilla à son côté et glissa son bras sous sa tête. Il avait mal à la tête, dit-il, et la petite fille sentit qu'elle était brûlante. Pendant un moment le cœur de Meg cessa de battre ; elle inclina sa figure encore humide de larmes sur ses deux mains. — O Dieu ! s'écria-t-elle, ne prends pas Robin comme tu as pris la petite. Peut-être n'était-ce pas une chose bonne pour elle de rester, maintenant que maman est morte, quoique j'aie fait tout ce que j'ai pu ; et il n'y a personne que toi pour prendre soin de nous. Mon Dieu ! fais que Robin reste avec moi jusqu'à ce que papa soit de retour, au nom de Jésus-Christ. Amen !

Meg se releva, et prit Robin dans ses bras, aussi doucement que cela lui fut possible ; elle le caressa et lui parla avec tendresse tout en le déshabillant. Quand cela fut fait, elle le coucha sur le même lit où la petite dormait de son dernier et long sommeil, sa figure portant toujours l'expression de ce calme que l'on ne peut

décrire. Le matelas de Robin avait été récemment vendu. Le jour était près de finir, ce jour si triste ; une dernière lueur du crépuscule entraît par la fenêtre de la mansarde et éclairait les traits pâles et paisibles de l'enfant, et à côté d'elle la figure échauffée et assoupie du petit garçon. Il semblait à Meg que son cœur allait se briser quand elle se pencha sur eux pour les embrasser, et que ses lèvres se glacèrent au contact de la bouche souriante de la petite.

Elle se couvrit la tête de son vieux châle, ferma avec soin la porte de la chambre, et courut aussi vite qu'elle le put à la maison de madame Lafleur.

— Robin est très malade, s'écria Meg en respirant à peine et en s'élançant dans la boutique dont les volets étaient déjà fermés, bien qu'il ne fût pas encore tout à fait nuit, — il me faut un médecin. Où trouverai-je un médecin ?

Madame Lafleur avait son chapeau et son manteau, elle était pâle et agitée. En répondant à Meg, elle tenait sa main pressée contre son cœur.

— Je vais chez un médecin en ce moment même, dit-elle, le meilleur de ce quartier-ci de Londres ; c'est le docteur Christie, et le mieux serait que tu vinsses avec moi. Il me connaît bien. — Meg, j'ai vu passer quelqu'un ce matin qui ressemblait à Pâquerette, seulement elle était maigre et pâle ; mais quand je courus à la porte, elle avait disparu comme une ombre. Je vais aller le dire au docteur Christie, il sait tout ce qui concerne Pâquerette et moi.

Meg entendit à peine ce que lui disait madame Lafleur. Toutes ses pensées se concentraient sur Robin, et elle se sentait impatientée par la lenteur de la mar-

che de sa compagne. Il lui semblait qu'elles suivaient un très long chemin, qui les conduisit enfin à de belles rues et à de grandes maisons, et enfin elles virent une voiture qui stationnait devant une porte, et un monsieur qui sortit et monta lestement dans la voiture.

— Que vois-je ! s'écria madame Lafleur, voilà le docteur. — Arrête-le, Meg, arrête-le !

Aussitôt la petite fille s'élança de l'autre côté de la rue. Tout d'un coup il y eut autour d'elle une confusion étrange, des trépignements de chevaux, un bruit de roues, une terreur soudaine et un sentiment de souffrance ; puis elle n'entendit plus rien. Tout disparut de son souvenir : la petite et Robin, seuls dans la mansarde, madame Lafleur et Pâquerette — elle ne se rappela plus rien. Elle était tombée devant les chevaux, et ceux-ci l'avaient foulée sous leurs pieds.

Quand la petite Meg reprit connaissance, il faisait grand jour, et elle se trouva couchée dans une chambre si claire et si gaie, qu'il lui était impossible de comprendre où elle était, et comment elle y était venue. Un bon feu pétillait bruyamment sur les chenets devant lesquels il y avait une barrière en cuivre ; puis au-dessus de la cheminée était suspendue une belle gravure représentant un ange qui montait au ciel, en tenant un enfant dans ses bras. Tout autour, sur les murs, il y avait d'autres gravures où l'on voyait des oiseaux et des fleurs, et qui avaient des cadres dorés. Dans le coin de la chambre, vis-à-vis de celui où elle était, il y avait encore un petit lit pareil au sien, mais il n'y avait personne dedans, et tout était bien tranquille. Elle était étendue immobile ; et il lui semblait vaguement qu'elle était quelque part dans le ciel, lors-

qu'elle entendit une voix douce qui parlait dans la chambre à côté, dont la porte était ouverte, de sorte que les paroles arrivèrent jusqu'à elle.

— Si seulement nous savions où la pauvre petite demeure, dit la voix.

— Je suis bien contrariée de ne pas le savoir, dit madame Lafleur. Je le lui ai demandé plusieurs fois, et elle dit toujours que c'est au bas d'une rue, dans l'allée de Rosemary, puis au bout d'une autre rue, et dans une cour. Mais il y a une jeune fille, nommée Kitty, qui demeure dans la mansarde de derrière, et qui prend soin des enfants quand Meg est dehors. Sans doute, elle les soigne maintenant.

La mémoire revint à Meg instantanément. Elle se rappela comment elle s'était penchée sur Robin et la petite pour les embrasser avant de partir, et comment elle avait bien fermé la porte de la chambre. Qu'était devenu Robin pendant cette nuit ? Elle se souleva dans le lit et poussa aussitôt un cri douloureux qui fit accourir madame Lafleur, suivie d'une autre dame.

— Je veux voir Robin, s'écria Meg. Je veux me lever et aller vers lui tout de suite. C'est mon Robin qui est malade, et la petite est morte. Moi, je ne suis pas malade, mais Robin est malade, s'il n'est pas déjà mort comme la petite. Je vous en prie, laissez-moi me lever.

— Dis-moi tout ce qui s'est passé, dit madame Lafleur en s'asseyant sur le lit et en prenant Meg dans ses bras. Nous sommes dans la maison du docteur Christie, et il ira voir Robin dans un instant, dit-il.

— La petite est morte hier matin, répondit Meg l'œil sec, car son chagrin était trop grand pour qu'elle

pût pleurer. Puis Robin tomba malade et je le mis au lit auprès de la petite. Je les embrassai tous les deux et je fermai la porte, et je sortis pour chercher un médecin. Il n'y a eu personne pour prendre soin d'eux pendant toute cette nuit, si ce n'est Dieu.

A la pensée de Dieu les yeux de la petite fille se remplirent de larmes, et posant sa tête sur l'épaule de madame Lafleur, elle pleura tout haut.

— Dieu a pris soin d'eux, dit madame Christie, hors d'état de prononcer un mot de plus.

— Où demeures-tu, chère enfant ? demanda madame Lafleur.

— Dans la Cour des Anges, répondit Meg. Mais personne ne doit y aller sans moi. Laissez-moi me lever, je vous en prie. Je ne suis pas malade.

— Tu es blessée et très contusionnée, ma pauvre enfant, dit madame Christie.

— Il faut que je parte, dit Meg instamment, il faut que je me lève. J'ai promis à maman de ne jamais laisser entrer personne dans notre chambre, et il ne faut pas qu'on y aille sans moi. Ce sont mes enfants à moi. Si les vôtres étaient malades, vous iriez vers eux, n'est-ce pas ? Il faut que je me lève tout de suite.

Il était impossible de résister aux instances de la petite Meg. Madame Lafleur l'habilla avec précaution ; cependant l'enfant ne put retenir le gémissement qui monta à ses lèvres quand il fallut mouvoir son bras blessé. Une voiture fut appelée, madame Lafleur et Meg y montèrent avec le docteur Christie, et on courut rapidement vers la Cour des Anges.

(La suite prochainement, D. v.)





L'hiver.

(Sur la mélodie n° 27 du Choix de Cantiques pour les Enfants.)

Voici l'hiver ;
Le froid de l'air
Rudement nous assiège :
Déjà les prés
Se sont parés
D'un blanc tapis de neige.

Petits oiseaux,
Gais passereaux
Cherchent leur nourriture ;
Mais Dieu prend soin,
Dans le besoin,
De toute créature.

Sans notre Dieu,
 Pas un cheveu
 Ne tombe de nos têtes.
 Il est partout,
 Il connaît tout,
 Il entend nos requêtes.

J.-A. ***



Destruction de Jérusalem.

Captivité de Babylone.

(*2 Rois XXV ; 2 Chron. XXXVI ; Jérém. XXXIX et LII*).

Peu après la prise de Sédécias, Nébuzar-Adan, général des Caldéens, entra à Jérusalem avec une puissante armée. Un grand nombre d'habitants qui s'étaient réfugiés dans le temple furent impitoyablement massacrés. Les Caldéens pillèrent la maison de Dieu, et enlevèrent tous ses ustensiles et tous ses trésors ; ils en firent de même au palais du roi, et aux maisons des grands du royaume ; puis ils brûlèrent le temple et toutes les habitations des principaux ; enfin ils incendièrent tous les quartiers de la ville, et Jérusalem fut totalement réduite en cendres. Après cela, Nébuzar-Adan transporta à Babylone le reste du peuple, qui était demeuré dans la ville ; toutefois il laissa quelques-uns des plus pauvres pour être vigneron et laboureur. C'est ce qu'on appelle la captivité de Babylone, qui avait été prédite par les prophètes, et surtout par Jérémie qui en avait clairement indiqué la durée (ch. XXV, 11-

12 ; XXIX, 10). Ce grave événement eut lieu 132 ans après la destruction du royaume d'Israël, et la déportation des dix tribus en Assyrie.

Si vous demandiez ce qui a pu attirer sur les Juifs un si sévère jugement, voici ce que vous répondrait la parole de Dieu : d'abord, quant au roi Sédécias : « Il fit ce qui déplait à l'Eternel, son Dieu, et ne s'humilia point devant Jérémie, le prophète, qui lui parlait de la part de l'Eternel ; et même il se rebella contre le roi Nébucadnetsar, qui l'avait fait jurer par le nom de Dieu, et il roidit son cou et obstina son cœur pour ne point retourner à l'Eternel, le Dieu d'Israël. » Puis quant aux principaux, aux sacrificateurs et au peuple : « Ils continuèrent de plus en plus à pécher grièvement selon toutes les abominations des nations, et souillèrent la maison que l'Eternel avait sanctifiée dans Jérusalem. Or l'Eternel, le Dieu de leurs pères, les avait sommés par ses messagers qu'il avait envoyés en toute diligence, parce qu'il était touché de compassion envers son peuple, et envers sa demeure. Mais ils se moquaient des messagers de Dieu, ils méprisaient ses paroles, et ils traitaient ses prophètes de séducteurs, jusqu'à ce que la fureur de l'Eternel s'alluma tellement contre son peuple qu'il n'y eut plus de remède. »

Plus loin, nous lisons encore : « Nébuzar-Adan transporta à Babylone tous ceux qui étaient échappés de l'épée, et ils furent esclaves, à Nébucadnetsar et à ses fils, jusqu'au temps de la monarchie des Perses. » Après quoi le Saint-Esprit signale un nouveau motif de ces châtiments, en ces termes : « Afin que la parole de l'Eternel, prononcée par Jérémie, fût accomplie, jusqu'à ce que la terre eût pris plaisir à ses sabbats ; et

durant tous les jours qu'elle demeura désolée, elle se reposa, pour accomplir les soixante-dix années. »

Pour comprendre le sens de ce dernier motif, il faut vous rappeler, chers enfants, que, sous la loi de Moïse, outre le sabbat hebdomadaire ou du septième jour, outre le septième mois avec ses trois fêtes, il y avait aussi une année sabbatique, ou de repos, qui revenait tous les sept ans. Alors les travaux de la campagne devaient être interrompus : on ne pouvait ni ensemen- cer ses champs, ni tailler sa vigne, ni moissonner, ni vendanger. Les fruits de la terre devenaient la propriété des pauvres du pays. Les esclaves hébreux devaient aussi être affranchis dans cette septième année, ce à quoi les sujets de Sédécias n'avaient pas voulu se sou- mettre, comme nous l'avons vu dans notre précédente Etude. Au reste, la fidèle observation de l'ordonnance concernant l'année sabbatique exigeait beaucoup de foi chez les enfants d'Israël. Il fallait que chacun d'eux consentît à dépendre uniquement de Dieu, et nullement de son propre travail, pendant trois ans. Il fallait com- prendre que le Seigneur qui a commandé le travail à l'homme, en lui disant : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage, » peut, quand il le veut, se passer du travail de l'homme, en pourvoyant lui-même à tous ses besoins. A l'Israélite, tout naturellement inquiet sur ce sujet, qui disait : « Que mangerons-nous en la sep- tième année, si nous ne semons point et si nous ne recueillons point notre récolte? » voici quelle était la réponse de l'Eternel : « Je commanderai à ma béné- diction de se répandre sur vous en la sixième année, et la terre rapportera pour trois ans ; puis vous sèmerez

en la huitième année, et vous mangerez du rapport du passé jusqu'à la neuvième année. »

Cette loi sabbatique fut sans doute observée aussi longtemps que le peuple demeura fidèle à son Dieu ; mais dès qu'Israël se révolta contre Jéhovah, il est aisé de comprendre que le sabbat de la septième année fut une des premières ordonnances qui furent mises de côté. C'est là ce qui avait eu lieu sous les derniers rois de Juda, comme le démontre le passage que nous avons cité plus haut. Or comme, malgré l'ordre positif du Seigneur, les Juifs n'avaient pas laissé reposer la terre, Dieu permit la captivité de Babylone, pour que la terre se reposât, ou cessât d'être cultivée, ou jouit de ses sabbats qui lui avaient été refusés par l'infidélité du peuple.

En rappelant fréquemment le sabbat, et, en particulier, chaque fois que l'Éternel établissait quelque importante et nouvelle ordonnance, Dieu avait en vue de rappeler aux enfants d'Israël que le but de ses institutions et de ses statuts, était d'amener son peuple au repos. Celui, devant qui mille ans sont comme un jour et un jour comme mille ans (2 Pierre III, 8), veut que, après les longues semaines de siècles d'agitation, de travail et de douleur dans ce monde-ci, une époque de mille ans de prospérité, de paix et de repos, soit établie sur la terre. C'est alors que, rentrés dans leur pays, les Israélites fidèles se reposeront, chacun sous sa vigne et sous son figuier ; car alors on verra l'accomplissement de ce qui est écrit : « Il reste donc un repos de sabbat pour le peuple de Dieu » (Héb. IV, 9). Voilà ce que méprisaient les Juifs en profanant le sabbat et l'année sabbatique.

Quant au prophète Jérémie, vous serez sans doute bien aises, chers enfants, d'apprendre ce qui lui arriva au milieu de ces désolations générales. Dieu, qui peut incliner les cœurs des rois comme des ruisseaux d'eau, inclina celui du puissant Nébucadnetsar en faveur de son fidèle serviteur. Au moment où Nébuzar-Adan était le plus occupé à faire sortir de Jérusalem les malheureux Juifs qui s'y trouvaient encore, il reçut cet ordre de la part du roi de Babylone : « Retire cet homme-là (Jérémie), et aie les yeux sur lui, et ne lui fais aucun mal ; mais fais pour lui tout ce qu'il te dira. » Nébuzar-Adan et les principaux capitaines envoyèrent donc retirer Jérémie de la cour de la prison, et le donnèrent à Guédalja, pour le conduire à la maison. Ainsi, celui qui craint Dieu sort de tout ; celui qui se confie en l'Éternel ne sera jamais confus ; et quand l'Éternel prend plaisir aux voies de quelqu'un, Il apaise envers lui ses ennemis même (Ecclés. VII, 18 ; Rom. X, 11 ; Prov. XVI, 7). Et même Hébed-Mélec qui avait plaidé la cause de Jérémie, lorsque celui-ci était dans la fosse, et qui l'en avait retiré avec beaucoup de ménagements (Jérém. XXXVIII, 7-13), avait été l'objet de cette prophétie, qui, elle aussi, fut accomplie : « Va, et parle à Hébed-Mélec, Cusien, et lui dis : Ainsi a dit l'Éternel des armées, le Dieu d'Israël : Voici, je vais faire venir mes paroles sur cette ville pour son malheur, et non point pour son bien, et elles seront accomplies ce jour-là en ta présence. Mais je te délivrerai en ce jour-là, dit l'Éternel, et tu ne seras point livré entre les mains des hommes dont tu as peur. Car certainement je te délivrerai, tellement que tu ne tomberas point par l'épée, mais ta vie te sera pour butin, parce que tu as eu

confiance en moi, dit l'Éternel » (Jérém. XXXIX, 11-18).

Ainsi, ceux qui, comme le roi Sédécias, cherchèrent à sauver leur vie, en suivant leurs propres pensées, la perdirent ; tandis que ceux qui, en suivant les pensées de Dieu, semblaient devoir perdre leur vie, la sauvèrent. Chers enfants, souvenez-vous que cela est toujours vrai pour vos âmes : voyez Luc IX, 24 ; XVII, 33.

QUESTIONS SUR « LA DESTRUCTION DE JÉRUSALEM, ET LA CAPTIVITÉ DE BABYLONE. »

1. Quelle armée entra à Jérusalem, et qui était à leur tête ?
2. Que firent-ils au temple, à la ville, et à ses habitants ?
3. Que devint le reste du peuple ?
4. Qui laissa-t-on dans la ville, et pourquoi ?
5. Comment appelle-t-on ce grave événement, par qui fut-il surtout prédit, et combien de temps dura-t-il ?
6. Quelles sont les causes de ce jugement sur les Juifs ?
7. A quoi furent-ils employés à Babylone ?
8. Quel nouveau motif de ces châtiments le Saint-Esprit signale-t-il ?
9. Que faut-il se rappeler pour comprendre le sens de ce dernier motif ?
10. Que devait-on faire pour observer l'ordonnance de l'année sabbatique ?
11. Qu'exigeait l'observation de cette loi chez les enfants d'Israël, et à quoi devaient-ils consentir ?
12. Quelle était la réponse de l'Éternel à l'Israélite inquiet ?
13. Quand Israël observa-t-il la loi sabbatique, et quand la mit-il de côté ?
14. En résumé, pourquoi et comment le peuple fut-il puni de Dieu, et qu'en résulta-t-il pour la terre ?
15. Qu'est-ce que Dieu voulait rappeler à son peuple, par ses institutions et ses statuts ?

16. En faveur de qui Dieu inclina-t-il le cœur de Nébucadnetsar ?
17. Que lui arriva-t-il ?
18. Qu'arrive-t-il à celui qui craint Dieu, et se confie en l'Éternel ?
19. Quel autre homme fut délivré lors de la destruction de Jérusalem, et pourquoi ?
20. Qu'est-ce qui est toujours vrai pour vos âmes ?



La petite Meg et ses enfants.

(Suite de la page 240).

Chap. XII.

FIN DES PEINES DE LA PETITE MEG.

Kitty rentra d'assez bonne heure, le soir où Meg était sortie à la recherche d'un médecin ; elle était plus sobre qu'elle ne l'avait été de bien des jours, et très honteuse de ses derniers excès. Elle s'assit sur l'escalier, pour écouter la lecture que Meg avait l'habitude de faire à haute voix ; mais au lieu de celle-ci, elle entendit les sanglots et les gémissements de Robin, qui ne cessait d'appeler sa sœur, sans qu'il reçût de réponse. Kitty attendit quelques instants, prêtant l'oreille et écoutant si la voix de Meg parviendrait jusqu'à elle ; puis elle frappa doucement à la porte. On ne lui répondit rien ; elle frappa encore et encore, et alors la voix de Robin dit avec un accent d'effroi : Qui est là ?

— C'est moi, c'est Kitty ; où est la petite Meg ?

— Je ne sais pas, dit le petit garçon ; elle est par-

tie, et il n'y a personne ici que moi et la petite ; et la petite dort, et elle est toute froide.

— Pourquoi est-ce que tu pleures, Robin ? demanda la jeune fille.

— Pour toutes sortes de choses, répliqua Robin.

— N'aie pas peur, Robin, dit Kitty doucement ; je vais rester près de la porte, et je te chanterai de jolies chansons jusqu'à ce que Meg revienne.

Elle demeura ainsi pendant très longtemps ; l'horloge sonna minuit, et Meg n'était pas rentrée. De temps à autre, Kitty disait quelques mots à Robin pour le rassurer, et lui chantait un bout de chanson qui lui revenait à la mémoire de sa propre enfance ; mais les cris du petit garçon devinrent de plus en plus angoissés, et Kitty se décida finalement à manquer à sa promesse et à ouvrir la porte une fois encore, dans l'intention de prendre les enfants chez elle.

Elle alluma donc une chandelle et entra. Le feu était éteint, et Robin était assis sur le lit, le visage inondé de larmes, et ses yeux noirs effarés de terreur. La petite, couchée à côté de lui, paraissait bien tranquille avec ses petites mains amaigries croisées sur sa poitrine ; et même si tranquille et si immobile, que Kitty s'avança et approcha la lumière. Que pouvait avoir l'enfant ? D'où venait ce sourire étrange sur ses lèvres pâles ? Kitty la toucha craintivement du bout de ses doigts, et resta muette et sans mouvement devant le redoutable petit cadavre.

Elle se doutait, elle savait qui avait fait cela ! Elle se rappela vaguement qu'un de ses compagnons, fatigué du gémissement plaintif de la petite créature, s'était engagé à la faire taire, et qu'aussitôt l'enfant était tom-

bée dans un profond sommeil dont elle ne s'était pas réveillée. Et maintenant elle était là, dormant peut-être encore de ce même sommeil. Kitty la toucha encore . . . Non ; le sommeil dont elle dormait en ce moment était plus profond encore que l'autre ; il était si profond que ses paupières ne devaient plus s'ouvrir à la lumière de ce monde, et ses lèvres scellées ne devaient plus proférer une parole de son langage enfantin. Kitty pouvait à peine le croire ; toutefois il lui était impossible de rester en présence de cette inoffensive et muette créature, qui ne faisait plus entendre aucune plainte ; elle saisit Robin, et l'emmena chez elle. Pourquoi Dieu ne l'avait-il pas prise, elle, quand elle était petite et innocente comme cette enfant ?

L'état fiévreux de Robin s'était presque entièrement dissipé ; bercé sur les genoux de la jeune fille, enveloppé dans sa robe, il dormait content et paisible. Quant à elle, ensevelie dans ses pensées, elle demeura dans l'obscurité (car la chandelle s'était promptement consumée), jusqu'à ce que la faible lumière du matin s'élevât lentement à l'orient. Elle avait pris une décision au sujet de ce qu'elle voulait faire. Il n'y avait plus pour elle qu'un seul péché à commettre. En grandissant, elle était devenue vicieuse, et avait brisé le cœur de sa mère, et à présent elle avait amené sur la pauvre petite Meg cette immense et accablante douleur. A une vie de péché, telle que l'avait été la sienne, il n'y avait qu'un seul dénouement, et le plus tôt serait le mieux. Elle attendrait jusqu'à ce que Meg fût là, et elle lui remettrait Robin, car elle ne voulait pas se précipiter vers ce dernier crime avant que Meg pût prendre soin du petit garçon. Puis elle se voyait se dirigeant furtive-

ment le long des rues vers une jetée abandonnée, où les bateliers ne venaient plus amarrer leurs bateaux, où il n'y avait pas d'agent de police, ni personne pour lui sauver la vie ; et alors, misérable et indigne créature qu'elle était, elle se jetterait dans la rivière, dont le rapide courant avait emporté tant d'autres créatures misérables et indignes vers le lieu de ténèbres et de mort, auquel elle n'osait pas penser. Voilà ce qu'elle voulait faire, sans en dire rien à personne, et s'il lui était permis de demander quelque chose à Dieu, ce serait que sa mère n'apprit jamais ce qu'elle était devenue.

Elle demeura plongée dans ses sombres pensées, longtemps après que la Cour des Anges eut repris son train de vie ordinaire, et que les pleurs, les malédictions et les gémissements eurent recommencé. Le soleil éclairait de ses rayons joyeux la mansarde, aussi bien que la belle chambre où Meg était couchée. Kitty ne put se résoudre à poser à terre le petit garçon ; il était si mignon dans son doux sommeil, et avait un air si satisfait ; et quand elle faisait un mouvement, il bougeait un peu et faisait une petite moue, comme pour lui reprocher de l'avoir dérangé. Et puis c'était la dernière fois qu'elle tiendrait un enfant dans ses bras, et bien qu'elle se sentit fatiguée, elle le serrait contre elle avec tendresse.

A la fin elle entendit le pas d'un homme qui montait l'échelle conduisant aux mansardes, puis la voix de Meg, faible et voilée. Se pourrait-il que son père fût revenu ? Ah ! qu'apercevraient-ils en ouvrant cette porte ? Kitty retint sa respiration pour écouter la première exclamation de saisissement et d'angoisse ; mais ce fut la

voix de la pauvre petite Meg qui lui parvint avant toute autre.

— Robin ! Robin ! s'écriait-elle du ton de la plus vive terreur, qu'est devenu mon petit Robin ?

— Il est ici, il est bien, répondit Kitty, en se levant précipitamment et en s'élançant vers la mansarde de Meg.

Ce n'était pas un matelot, rude et hâlé, qui plaçait Meg sur une chaise, comme s'il avait tenu la petite fille dans ses bras en montant l'escalier ; non, c'était un monsieur inconnu et bien mis, et derrière lui se tenait une dame d'un certain âge ; à la voix de Kitty elle se retourna brusquement et s'écria : Pâquerette !

Nulle autre que sa propre mère n'aurait pu reconnaître, dans la femme pâle, maigre et flétrie, immobile au milieu de la chambre, la belle jeune fille, rose et joyeuse, que tous les voisins appelaient du nom de Pâquerette. Meg elle-même oublia pour un instant toutes ses craintes au sujet de Robin ; et le docteur Christie n'eut que le temps de saisir le petit garçon des bras de Kitty, lorsque celle-ci tomba inanimée aux pieds de sa mère.

— Laissez-moi faire, s'écria madame Lafleur, en repoussant le médecin ; je vous dis qu'elle est ma Pâquerette. Vous ne l'auriez pas reconnue, mais moi je l'ai reconnue. Je veux tout faire pour elle ; elle est ma fille, ma chère petite ; elle est la prunelle de mes yeux.

Mais il s'écoula un bon moment avant que madame Lafleur, assistée du médecin, pût ramener Pâquerette à la vie, et alors ils la couchèrent dans son pauvre lit, et M. Christie l'abandonna aux soins de sa mère, et retourna auprès de Meg. Robin n'avait pas grand mal,

dit-il, mais quant à la petite, elle serait morte, lors même que Meg fût venue le chercher plus tôt. Rien ne pouvait la sauver, et elle n'a pas souffert, ajouta-t-il doucement.

— Je pense, dit le docteur, qu'il faut vous sortir d'ici tous les deux, toi et Robin ?

— O ! non, non, répondit Meg vivement, il faut que je reste ici jusqu'à ce que le père revienne, et je l'attends aujourd'hui ou demain. Je vous en prie, Monsieur, laissez-nous ici, Robin et moi, jusqu'à ce qu'il soit là.

— Mais alors il faut que quelqu'un s'occupe de vous, dit M. Christie.

— Non, Monsieur, je vous en prie, répliqua la petite fille à voix basse et avec mystère ; maman m'a confié un secret que je ne puis dire à personne, et je lui ai promis que jamais personne n'entrerait dans la chambre, avant que le père fût de retour. Je n'ai pas pu empêcher que vous, et madame Lafleur, et Kitty, soyez entrés cette fois-ci ; mais personne ne doit plus entrer désormais.

— Ma petite fille, dit le docteur avec bonté, je suis sûr que ta mère n'a pas pensé que son secret pût devenir une difficulté pour toi. Ne peux-tu pas me dire ce que c'est ?

— Non, dit Meg ; c'est un très grand secret, et quand la petite sera enterrée comme maman, il faut que Robin et moi nous continuions à vivre ici seuls jusqu'à ce que le père soit venu.

— Pauvre enfant, reprit M. Christie, en se frottant les yeux, savais-tu que la petite était tout à fait morte ?

— Oui, répondit Meg ; et je n'ai pas demandé à Dieu de la laisser vivre, parce que maman disait qu'elle

aimerait l'avoir avec elle. Mais je lui ai demandé de guérir Robin et de ramener Pâquerette, et à présent Dieu n'a plus qu'à faire revenir le père. Je savais que tout cela était certain ; c'est la Bible qui le dit, et quand même je ne serais pas une enfant de Dieu, la Bible dit : « Ceux qui Lui demandent. » C'est pourquoi je lui ai demandé.

La voix de Meg s'affaiblit et sa tête s'inclina, car maintenant qu'elle était de retour chez elle, et que Robin se portait bien, les forces lui firent défaut. Le docteur sortit de la chambre et eut une consultation avec madame Lafleur, à la suite de laquelle il fut convenu que Meg serait transportée dans la mansarde de Kitty, et qu'on la soignerait là jusqu'à ce qu'elle fût assez bien pour se soigner elle-même ; qu'en attendant on fermerait sa chambre, et qu'on lui en donnerait la clé. Meg fut donc couchée sur le matelas de Kitty. Celle-ci était accroupie près du foyer, le visage caché entre ses genoux ; elle ne leva pas la tête une seule fois pendant qu'on déménageait Meg, et lorsque sa mère lui dit ce dont il s'agissait, ce fut par un geste qu'elle marqua son assentiment. — Le docteur partit. Madame Lafleur désirant aller acheter plusieurs choses, absolument nécessaires dans cette pauvre demeure, passa tendrement son bras autour du cou de la jeune fille.

— Pâquerette, dit-elle, je sors pour faire quelques commissions, et je prends Robin avec moi ; tu ne veux pas t'en aller, et laisser la petite Meg seule, n'est-ce pas ?

— Non, je resterai, répondit Kitty sans faire un mouvement.

Quand elles furent seules, Meg se souleva aussi bien

qu'elle le put sur le bras qui n'était pas blessé, et arrêta ses yeux sur la tête baissée de Kitty et sur son attitude humiliée.

— Êtes-vous réellement Pâquerette ? demanda Meg.

— Je l'ai été, répondit Kitty d'une voix profondément triste.

— Est-ce que je ne vous avais pas dit que Dieu ferait que votre mère vous retrouvât ? dit Meg ; tout a été accompli, tout.

— Mais Dieu n'a pas laissé vivre la petite, murmura Kitty.

— Je ne le lui ai jamais demandé, répondit Meg troublée ; je ne savais pas que la petite fût si près de mourir, et peut-être qu'il valait mieux pour elle d'aller auprès de maman et de Dieu. La Cour des Anges n'est pas un joli endroit pour y demeurer, et elle aurait pu devenir méchante en grandissant. Mais quand quelqu'un devient méchant en grandissant, ajouta la petite fille d'un ton extrêmement doux, Dieu peut le rendre bon, si seulement on le Lui demande.

A mesure que la petite Meg parlait, et pendant le silence qui suivit, d'étranges souvenirs, évoqués par quelque puissance mystérieuse et divine, commencèrent à monter au cœur de la pauvre fille. Des paroles et des scènes, oubliées depuis son enfance, lui revinrent avec une force et une fraîcheur merveilleuses. Elle pensa à une pauvre femme coupable et rejetée, que tous méprisaient et repoussaient, excepté un seul, qui eut de la pitié même pour elle, qui lui pardonna ses péchés, qui ferma la bouche à ceux qui l'accusaient, et qui lui dit : « Ta foi t'a sauvée, va-t-en en paix » (Luc VII). Elle se rappela le temps où les récits de cet amour

infini étaient répétés par ses lèvres innocentes, et gardés dans son cœur, pur alors, et, comme un écho du passé, il lui semblait entendre ces mots :

Comme un agneau, tu te laissas meurtrir,
 Pour nos péchés, toi, le Sauveur du monde !
 O tendre amour ! ô charité profonde !
 Pour nous sauver, Jésus, tu vins mourir !

— O ! Meg, Meg, s'écria Kitty, en rampant pour ainsi dire jusqu'à l'endroit où la petite fille était couchée ; et se jetant par terre à côté d'elle, sur le plancher, en cachant son visage, demande à Dieu, pour moi, dit-elle, que je redevienne bonne.

La petite Meg étendit son bras, qui n'était pas malade, et posa sa main sur la tête baissée de Kitty, puis après avoir réfléchi un moment : — Vous devez le lui demander vous-même, dit-elle, je ne sais pas si ce serait bien que, moi, je le demande à Dieu, si vous ne le faisiez pas vous-même également.

— Qu'est-ce que je dirai Meg ? demanda Kitty.

— Si j'étais vous, dit Meg, et si j'étais devenue méchante en grandissant, et que je me fusse enfuie de chez ma mère, je dirais : « Mon Dieu, fais que je redevienne une bonne fille, et que je sois une consolation pour ma mère jusqu'à la fin de sa vie, pour l'amour de Jésus-Christ. Amen ! »

Un silence profond régna dans la mansarde ; seuls le bruit rapproché de la Cour en bas, et le murmure indistinct des rues lointaines se faisaient entendre. Le regard de Meg, plein d'amour et de compassion, était fixé sur Kitty, et celle-ci, levant la tête, le rencontra. Alors, se prosternant au pied du lit, elle éclata en sanglots. — O Dieu ! s'écria-t-elle, aie pitié de moi, je

l'en supplie, et fais que je redevienne bonne, si c'est possible. Aide-moi, pour que je sois une bonne fille pour ma mère. O Dieu ! pardonne-moi, pour l'amour de Jésus-Christ. Amen !

Elle répéta plusieurs fois cette prière en sanglottant ; à la fin ce ne fut plus qu'un murmure que Meg elle-même entendait à peine ; et elle demeura prosternée ainsi, à côté du lit de la petite fille, jusqu'à ce que sa mère rentra. Madame Lafleur était pâle, mais radieuse de bonheur ; et, pour la première fois, Pâquerette leva les yeux sur elle. Jetant un grand cri, à la fois de douleur et de joie, et courant à elle, elle l'entoura de ses bras et posa sa tête sur son épaule. — Dieu m'entendra et aura pitié de moi, s'écria-t-elle, je veux redevenir votre Pâquerette, ma mère !

Chap. XIII.

LE PÈRE DE LA PETITE MEG.

La petite fut ensevelie le lendemain. Meg la vit couchée dans sa petite bière ; elle avait toujours la même expression paisible et souriante, et Meg répandit quelques larmes, auxquelles aucune amertume n'était mêlée. Madame Lafleur suivit le cercueil, et prit Robin avec elle, laissant Meg aux soins de Kitty. La mansarde de devant était fermée, et la clé se trouvait sous l'oreiller de Meg ; elle ne devait plus servir jusqu'à ce que Meg fût en état d'ouvrir elle-même la porte. Le petit sac qui renfermait la clé de la boîte, ainsi que la lettre encore cachetée, qui était arrivée pour la mère, était toujours suspendu au cou de la petite fille ; et souvent,

pendant la nuit, sa main venait la saisir et la serrer fortement.

Meg était couchée, et ne faisait aucun mouvement. Le visage tourné du côté du mur, elle suivait en pensée la petite bière que madame Lafleur, et une autre femme de sa connaissance devaient porter alternativement, lorsque Kitty entendit le pas d'un homme qui montait l'échelle. Elle supposa que ce ne pouvait être que le docteur Christie ; mais pourquoi s'arrêtait-il à la porte de l'autre mansarde, et remuait-il le loquet comme s'il voulait l'ouvrir ? Elle sortit, et se trouva en face d'un matelot, vêtu d'habits usés et rapés, comme s'il revenait d'une longue traversée. Son visage était brun et hâlé, et ses yeux, noirs et brillants, étaient enfoncés sous d'épais sourcils, et avaient le regard de quelqu'un qui est habitué à scruter attentivement et au loin l'étendue de la mer étincelante. Il se retourna vivement, au bruit que fit Kitty.

— Jeune femme, dit-il, pouvez-vous me donner des nouvelles de ma femme, Peggy Fleming et de ses enfants, qui ont demeuré ici ? Peggy m'a écrit qu'elle avait déménagé dans la mansarde de devant.

— C'est le père, cria Meg de son lit ; je suis ici, père. Robin et moi, nous sommes encore là ; mais maman est morte, et la petite aussi. Oh ! père, père, tu es enfin revenu !

Le père de Meg passa à côté de Kitty, et s'élança dans la chambre où Meg était assise dans son lit, tremblante d'émotion, et ses pauvres bras meurtris, étendus pour recevoir son père. Il s'assit sur le lit, et la prit dans ses bras puissants, où la petite fille resta pendant quelques instants immobile et comme morte.

— Oh ! dit-elle enfin, avec un soupir, comme si son cœur s'était presque brisé, j'ai pris soin de Robin, et de l'argent, et tous deux sont là. La petite seule est morte. Mais n'en sois pas trop triste, père ; ce n'est pas un joli endroit ici pour un enfant.

— Raconte-moi tout, dit Robin Fleming, en s'adressant à Kitty, et en gardant sa petite fille dans ses bras. Alors Kitty lui dit tout ce qu'elle savait de la vie isolée et des peines de la petite Meg, dans sa mansarde solitaire, où personne n'avait eu la permission d'entrer ; et, de temps en temps, le père gémissait tout haut, et baisait le front pâle et ridé de son enfant. Il lui demanda pourquoi elle n'avait pas voulu qu'aucune des voisines, ou Kitty, par exemple, se tint auprès d'elle et l'assistât quelquefois.

— J'avais promis à maman, murmura Meg à l'oreille de son père, de ne jamais laisser entrer personne, de peur que l'on ne découvrit la boîte qui est sous le lit, et que, d'une manière ou d'une autre, on ne vît ce qu'il y a dedans. Nous avons peur pour l'argent, vous savez ; mais tout a été bien gardé pour ton camarade, père ; voici la clé, et une lettre qui est venue pour maman après qu'elle fut morte.

— Mais cette lettre est de moi, répondit le père, en retournant le papier dans tous les sens, du moins c'est l'aumônier de l'hôpital qui l'a écrite pour moi à Peggy, pour qu'elle sût ce qu'elle avait à faire. L'argent qui est dans la boîte est à moi, Meg, et non pas à un de mes camarades ; et j'écrivais à ta mère d'en prendre pour elle-même et pour les enfants.

— Maman pensait qu'il appartenait à un de tes ca-

marades, répliqua la petite fille, et nous avons d'autant plus peur qu'on ne nous le volât.

— C'est ma faute, dit Fleming. J'avais dit cela à ta mère, de crainte qu'elle ne le gaspillât si elle savait qu'il était à moi. Mais si j'avais su... Il ne put finir sa phrase, et de sa grosse main, il caressa doucement les cheveux de Meg, tandis que des larmes brûlantes tombaient de ses yeux sur le front de l'enfant.

— Ne pleure pas, père, dit-elle, en le caressant à son tour. Dieu a bien pris soin de nous, et de la petite aussi, quoiqu'elle soit morte. Maintenant il n'y a rien qu'il n'ait fait. Il a fait tout ce que je lui ai demandé.

— Lui as-tu demandé de faire de moi un bon père ? dit Fleming.

— Mais tu as toujours été bon pour nous, répondit Meg d'un ton d'affectueuse surprise. Tu ne nous as jamais battus bien fort, quand tu avais bu. Robin et moi, nous disons toujours : « Mon Dieu, je te prie de bénir Papa. » Je ne sais pas ce que « bénir » veut dire, mais c'est quelque chose de bon.

— Ah ! dit Fleming en soupirant profondément, Dieu m'a béni en effet. Quand je fus malade, il me montra que j'étais un pauvre misérable pécheur, et que Jésus était venu dans le monde pour sauver les pécheurs, desquels je suis le premier ; car s'il y a quelqu'un qui peut le dire, c'est bien moi. Mais il est dit dans la Bible : « Il m'a aimé, et s'est donné Lui-même pour moi » (Gal. II, 21). Oui, ma petite Meg, Il est mort pour me sauver. Je l'ai senti ; je l'ai cru ; je suis arrivé à le voir. C'est à Jésus que je devais aller, si je voulais être autre chose qu'un pauvre misérable, ruiné, méchant, perdu, qui s'enivrait et ne valait pas mieux qu'une brute. Et

je repassais tout cela dans mon esprit, pendant que j'étais étendu dans mon lit. Et maintenant, grâce à Dieu, je ressemble un peu plus à un chrétien qu'auparavant. Je pense, chère Meg, que c'est là ce que « bénir » veut dire.

Il parlait encore quand madame Lafleur entra avec Robin. Il y avait un an que le petit garçon avait vu son père pour la dernière fois, aussi eut-il un peu peur, et se cacha à moitié derrière la bonne dame. Meg l'appela d'une voix joyeuse.

— Viens, petit Robin, dit-elle, voilà le père que nous avons attendu pendant si longtemps. Il est un peu effrayé, père, en ce moment, mais tu l'aimeras tant quand il te connaîtra bien.

Il ne fallut pas longtemps, pour que Robin fût assez familiarisé avec son père, pour lui permettre de le prendre sur ses genoux, tandis que Meg, sur les instances de madame Lafleur, se recoucha dans le lit. Fleming s'occupait silencieusement de son fils, et de temps en temps une larme brillait dans ses yeux profonds, en pensant à toutes les peines de sa petite Meg.

— Je me suis dit, fit gaiement madame Lafleur, que ce n'est pas ici un endroit convenable à habiter pour un homme veuf avec des enfants. J'ai une peur horrible quand je dois passer par cette Cour, et je pense bien, M. Fleming, que vous n'avez pas l'intention de vous fixer ici ?

— Certainement non, dit le matelot en secouant la tête, un homme qui se respecte ne pourrait pas rester dans la Cour des Anges, bien moins encore un chrétien.

— Eh ! bien alors, venez tous chez nous jusqu'à ce que vous trouviez à vous arranger, continua madame

Lafleur avec cordialité. M. Georges et moi nous avons causé de l'affaire, et il m'a dit : « Ecoutez, quand le père de la petite Meg sera arrivé, faites-les tous venir ici, Pâquerette, et les enfants, et tous. Vous prendrez Pâquerette et les petits dans votre chambre, et je prendrai le père dans la mienne. Nous lui ferons une espèce de lit ; au reste les marins ne sont pas accoutumés à être couchés bien mollement. » — Ainsi, si vous n'avez pas d'objections, la chose est convenue ; si au contraire vous en avez, faites-les moi connaître tout de suite, s'il vous plaît.

Robert Fleming n'avait aucune objection, et il accepta avec reconnaissance la cordiale invitation ; il avait hâte d'en finir avec la triste vie de la Cour des Anges. Il alla tirer la boîte de dessous le lit, et l'ouvrit devant la petite Meg ; il y trouva le paquet contenant les quarante livres sterling, et plusieurs reçus du mont-de-piété, qu'il considéra avec un vif sentiment de regret et de tristesse. Après avoir mis tout cela en sûreté, il ferma de nouveau la mansarde ; puis, prenant Meg dans ses bras, il descendit les escaliers et traversa la Cour, suivi de près par madame Lafleur, Pâquerette et Robin. Comme toujours, le bruit des querelles et les cris se faisaient entendre ; les enfants qui se traînaient sur le pavé étaient sales comme d'habitude ; ils se rassemblèrent autour de Meg et de son père, et les escortèrent jusqu'à l'entrée de la rue. La petite fille leva les yeux vers la fenêtre de la mansarde, d'où elle avait si souvent et pendant si longtemps, regardé si le père venait ; puis elle jeta un coup d'œil plein de pitié sur le misérable groupe qui l'entourait ; et, fermant les yeux, elle murmura, mais si bas que même son père ne

pût entendre les paroles : « Mon Dieu, je te prie, bénis-les tous, et fais qu'ils deviennent bons ! »

(*La fin prochainement, D. v.*)

**Lettre de J.-A. R. à ses amis les jeunes lecteurs
de la Bonne Nouvelle.**

Vevey, le 13 décembre 1870.

Chers jeunes lecteurs,

Un ami qui vous aimait beaucoup, celui qui, chaque mois, écrivait pour vous, dans ce journal, une Etude biblique, vient de quitter la scène de ce monde, et les travaux qui lui avaient été confiés, pour entrer dans le repos de son Dieu. Après avoir, durant 45 années, combattu le bon combat et gardé la foi, Son Seigneur et Maître lui a dit : « Cela va bien, bon et fidèle serviteur, entre dans la joie de ton Seigneur. » Son départ est une perte immense pour sa nombreuse famille ; elle en est une pour vous aussi, chers jeunes amis, qu'il affectionnait comme ses propres enfants. Mais le Seigneur est fidèle, c'est ainsi qu'Il l'a trouvé bon, et Il saura tirer de cette douloureuse épreuve des fruits pour Sa gloire, et pour le bien de ceux qui restent dans le combat, et qui attendent Son glorieux retour. Oh ! puissiez-vous, chers amis, être trouvés au nombre des combattants, quand Jésus reviendra pour les siens ; combattant, non pas pour ce monde qui passe avec sa convoitise, et qui s'en va à la rencontre du juste jugement de Dieu ; mais combattant pour Christ, et avec Christ, en attendant la rémunération et l'introduction dans Sa gloire qui est *éternelle*. Hâtez-vous d'entrer dans la lice, pendant qu'il en est temps encore, car le

Seigneur vient, et Il ne tarde point. « Chers enfants, » répétait aux siens, sur son lit de mort, le bien-aimé qui nous a devancés au séjour du bonheur, « chers enfants, servez le Seigneur, c'est là la seule chose ; tout le reste n'est que vanité ! » Cette exhortation s'adresse aussi à chacun de vous, jeunes lecteurs ; puissiez-vous tous l'entendre, et la mettre en pratique ; c'est ainsi que vous serez parfaitement heureux.

Et pour terminer, je veux vous faire part d'une lettre qu'il écrivit à l'une de nos jeunes lectrices. C'est la dernière de ces épîtres enfantines qu'il aimait tant à adresser, en dehors de sa nombreuse correspondance ordinaire, à ces chers petits qu'il appelait « ses petits-enfants. » Chers amis, considérez cette lettre comme un dernier message, adressé à chacun de vous, de la part de celui qui vous portait un si véritable intérêt ; car ce qu'il écrivait à l'un de vous, il l'eût écrit à tous.

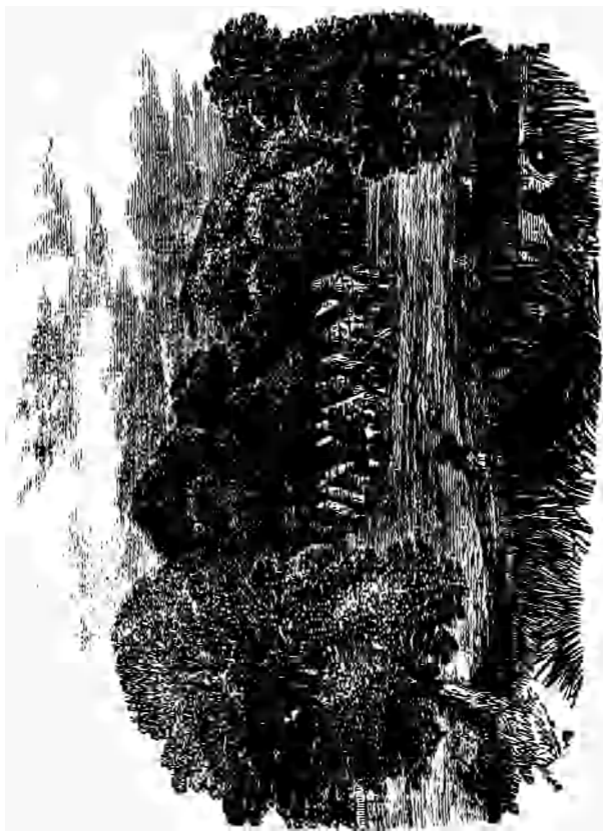
« Vevey, 26 Octobre 1870.

» Merci, ma chère C., de tes bonnes lettres. Merci aussi de l'affection que tu me témoignes ; elle t'est bien rendue par moi, car il y a déjà bien des années que je te regarde comme une de mes petites amies Le Seigneur seul peut remplir ton cœur sans aucun danger pour toi ; au contraire Il y répandra abondance de paix et de bonheur. Cherche-le, chère enfant, pendant qu'il se trouve — tu n'auras jamais sujet de t'en repentir. — Les temps si sérieux que tu es appelée à traverser ont une voix qui doit parler à ta conscience ; c'est un énergique appel d'en haut aux âmes : « Le Maître est là, et Il t'appelle. » N'est-ce pas ? tu veux Lui répondre : Me voici ?

« Tel que je suis, je viens à Toi. »

» Adieu, bien chère petite. Je n'ai pas le temps de t'écrire davantage pour le moment. Que le Seigneur te bénisse et te garde de tout mal. — A Dieu,

» Ton affectionné Grand'père de Vevey. »



Une histoire remarquable.

Le mont Caucase, dans la Géorgie, était habité anciennement par une race d'hommes connus sous le nom d'Ibériens, et qui, dès l'époque la plus reculée, tandis que tous les peuples d'alentour étaient plongés dans l'obscurité et l'ombre de la mort, se trouvaient en pleine possession des bénédictions de l'Évangile. Il y a environ quinze siècles, c'est-à-dire trois cents ans après la naissance de Christ, que ces montagnards furent amenés des ténèbres profondes du paganisme à la lumière, et dans le paisible bercail de Jésus, le bon Berger. Voici de quelle manière merveilleuse, et vraiment à la gloire du Seigneur, ce fait s'accomplit.

Les Ibériens étaient jadis en guerre avec un peuple, au milieu duquel le christianisme avait déjà jeté quelques racines ; et, après avoir remporté une victoire, ils emmenèrent avec eux, parmi le butin, une jeune fille, dans le but de la vendre, dans leur pays, comme esclave. Une famille ibérienne, de haut rang, acheta la jeune étrangère, mais sans se douter de quelle bénédiction elle allait être l'instrument pour eux ; car il faut remarquer que la jeune fille était une chrétienne, un vase de la lumière de Dieu aussi bien que de la miséricorde de Dieu. La pauvre captive vivait ainsi, solitaire et triste, au milieu d'une nation sauvage et idolâtre ; toutefois, quelles que fussent les larmes qu'elle versait en secret, son courage ne l'abandonna pas. Dans son affliction, elle trouvait sa consolation en son Sauveur, et dans la promesse de sa présence constante. Silencieuse et soumise, elle faisait tout ce qui

lui était commandé, et même davantage ; et sa prévenance, ainsi que la fidélité exemplaire qu'elle montrait, et qui était un joyau rare parmi les Ibériens, lui gagnèrent en peu de temps l'affection et la confiance de tous.

Un jour il arriva qu'un enfant malade fut conduit de porte en porte, selon la coutume de ce peuple, afin que, si quelqu'un connaissait un remède pour la maladie, il l'indiquât. Mais personne ne put en conseiller un ; la plupart même s'étonnaient que l'on pût encore conserver quelque espoir de guérison ; et les pauvres parents, toujours plus désolés et angoissés, poursuivaient leur chemin avec leur précieux fardeau.

Soudain, ils eurent l'idée de montrer l'enfant mourant à la jeune captive, et de s'enquérir auprès d'elle si, dans son pays, on connaissait quelque médecine salutaire : car, une fois que l'on commence à perdre tout espoir, on est disposé à écouter tous les conseils. La petite couchette fut donc immédiatement transportée jusqu'à la maison où Nunnia — ainsi se nommait la jeune chrétienne — était en service, et on alla l'appeler. Nunnia vient, et on l'informe de ce qu'on désire. D'un air embarrassé, elle répond qu'une pauvre fille comme elle ne peut guère leur être utile, « mais » poursuit-elle, d'un ton joyeux, « je puis vous indiquer quelqu'un qui est capable, non-seulement de guérir cet enfant de son mal, mais aussi de le ressusciter des morts. » Aussitôt les parents demandent quel est cet homme, et où il demeure. Elle dit que c'est un Seigneur grand et puissant, qui est assis dans les hauts lieux, sur le trône du ciel ; mais que, néanmoins, Il condes-

cent volontiers à secourir tous ceux qui viennent à Lui, et qu'Il est tout amour et compassion.

— Allez donc vers lui, disent les parents d'une voix suppliante, et intercédez en notre faveur. — La jeune fille se retira à l'écart, et, fléchissant les genoux devant son Seigneur Jésus-Christ, elle pria en disant : « O Seigneur Jésus, montre-toi, révèle-toi, et viens en aide pour la gloire de ton nom ! » et en se relevant, avec l'« amen » de Dieu sur ses lèvres, elle revint auprès de l'enfant malade, qui ouvrit les yeux, regarda autour de lui en souriant, et fut réellement rendu à la vie. Les heureux parents, hors d'eux-mêmes de joie, s'en revinrent chez eux avec leur trésor ; et ils arrêtaient chaque personne qu'ils rencontraient sur leur route, pour lui faire entendre les choses grandes et merveilleuses qui avaient été faites pour eux.

Toutefois le miracle ne fut pas attribué à Celui qui l'avait accompli, mais à l'esclave étrangère, qui, dès ce moment, fut considérée par le peuple comme un être supérieur et surhumain. Le fait fut bientôt connu dans tout le pays ; il parvint aussi aux oreilles de la reine ; et lorsque, peu de temps après, celle-ci tomba dangereusement malade, sa première pensée fut de faire venir l'esclave. Elle lui envoya des messagers pour lui dire de se rendre auprès d'elle ; mais Nunnia refusa, et resta à la maison. Elle ressentait une grande affliction de ce qu'on voulait lui attribuer un honneur qui n'appartenait qu'à Dieu seul. Mais qu'arriva-t-il ? La reine se fit transporter auprès d'elle. Nunnia, voyant cela, en fut profondément touchée ; elle pria, et la reine s'en retourna guérie.

Lorsque Mirans, c'était le nom du roi, vit sa femme

bien-aimée revenir à lui en santé, sa joie fut inexprimable, et il se disposa à envoyer de riches présents à celle qui avait fait ce miracle. Mais la reine l'en dissuada, en l'assurant qu'il ne ferait qu'affliger la jeune fille ; qu'elle dédaignait tous les biens terrestres, et que sa meilleure récompense, pour les services qu'elle pouvait rendre, était de voir qu'on ployait les genoux avec elle devant son Dieu. En entendant ces paroles, le roi fut extrêmement étonné ; cependant aucune impression sérieuse ne fut, pour le moment, produite sur son cœur. Et, en général, le rayon de lumière divine, qui venait de briller deux fois au milieu des ténèbres de l'Ibérie, n'eut pas encore de résultats réels.

Il arriva qu'un jour le roi alla à la chasse. Dans son ardeur à poursuivre le gibier, il s'égara au milieu de la forêt ; un épais brouillard le surprit, et il se trouva ainsi complètement séparé de sa suite. Ne sachant plus où il était, il chercha à se frayer une issue, mais il ne réussit qu'à se perdre de plus en plus dans la sauvage solitude. La nuit vint, et sa perplexité s'accrut. Il sonna du cor, mais seul l'écho des ravins lui répondit, et ne fit, pour ainsi dire, qu'augmenter encore son isolement. Alors sa pensée se reporta vers la jeune fille étrangère, et il se souvint de ce qu'elle avait dit de la puissance de son Roi grand et invisible, qui, bien qu'il habitât dans les hauts cieux, était néanmoins présent partout où les désirs du cœur se tournaient vers lui. « Si tel est le cas, se dit Mirans, qu'est-ce qui l'empêcherait de m'apparaître ? » et, s'agenouillant dans la forêt solitaire, il se mit à prier, pénétré du sentiment profond d'une sainte dévotion. « O Toi, dit-il, que la jeune captive nomme son Dieu, toi Jésus, si tu es vivant et

tout-puissant, montre-moi que tu l'es, et sors-moi de ce labyrinthe. Si tu me mets en état d'en sortir, mon cœur, ma vie, tout ce que je suis et tout ce que je possède, tout est à toi ! » Telle fut sa prière, et sa prière était sincère. A peine les paroles étaient-elles sorties de sa bouche, que la sombre vapeur qui l'enveloppait roula sur elle-même comme un vêtement, et le ciel reparut brillant et azuré. Le roi, surpris, fit quelques pas en avant dans la forêt, lorsque tout d'un coup il reconnut l'endroit par lequel il était venu.

Rentré chez lui sain et sauf, ce fut avec une vive émotion qu'il fit part à sa femme de ce qui lui était arrivé, et ils ne doutèrent plus que le Dieu de la jeune esclave ne fût le Dieu vivant et vrai. Ils en avaient eu des preuves palpables. La première personne qu'ils visitèrent le lendemain, ce fut Nunnia, à qui ils racontèrent tout. Mirans lui fit part de la miraculeuse délivrance dont il avait été l'objet ; et, saisissant les mains de la jeune fille, le roi et la reine lui dirent : « Oh ! apprends-nous quelque chose de plus concernant ton Jésus ! » Dès ce moment on vit le royal couple s'asseoir, comme des enfants dociles, aux pieds de l'humble esclave, qui leur disait, avec une douce simplicité, ce qu'elle savait de son Sauveur et de Sa vie ici-bas. Ils dévorèrent ses paroles, leurs cœurs touchés s'ouvrirent à la lumière de la grâce, et bientôt on vit un spectacle plus merveilleux encore. C'était celui d'un missionnaire portant une couronne royale, et d'une femme ornée d'un diadème, devenue un témoin de Christ ! Car il leur semblait à tous les deux qu'ils ne pouvaient apporter à leur peuple de bénédictions plus grandes, que celle de leur annoncer le précieux évangile de la grâce

de Dieu. Le roi s'adresse aux hommes, la reine parle aux femmes, et Dieu met sa bénédiction sur la prédication de ses deux témoins. Le peuple reçoit avec joie la bonne nouvelle. Jésus fait son entrée dans les cabanes et dans les cœurs de cette race sauvage, et une nouvelle création s'épanouit dans ce sombre désert humain.

Aujourd'hui une vitalité nouvelle semble se montrer dans ces mêmes contrées ; de courageux missionnaires, ayant reçu l'onction du Saint-Esprit, y déploient à nouveau la bannière de la croix ; et il est de plus en plus évident que la même grâce qui, il y a quinze cents ans, édifia dans ces lieux un témoignage pour Christ, ne s'en est pas entièrement retirée, mais qu'elle agit sur les consciences et sur les cœurs d'une manière réjouissante et encourageante.

Cher lecteur, si, comme Nunnia, vous vous êtes confié au Seigneur Jésus-Christ, votre privilège est de savoir que tous vos péchés vous sont pardonnés déjà maintenant ; et que ce que vous avez à attendre, c'est la gloire.

« En vérité, en vérité, je vous dis, que celui qui entend ma parole et croit à Celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne viendra pas en jugement ; mais il est passé de la mort à la vie. » (Jean V, 24.)



La petite Meg et ses enfants.

(Suite et fin de la page 263).

Chap. XIV.**LES ADIEUX DE LA PETITE MEG.**

Environ un mois après le retour de Robert Fleming, le docteur Christie vint faire une visite à madame Lafleur. Il était venu la voir auparavant, mais cette fois-ci c'était une visite toute particulière ; et il était évident qu'il s'agissait de prendre une détermination importante. Le docteur venait savoir quelle était l'opinion de madame Lafleur, au sujet de la chose en question.

— Eh ! bien, Monsieur le docteur, dit la bonne dame, pour une femme de mon âge, qui a toujours vécu dans le même village, pendant toute sa vie, jusqu'au moment où je suis venue à Londres, un voyage sur mer est une grande affaire. Mais, puisque vous êtes tous d'avis que ce serait pour le bien-être de Pâquerette, et puisque M. Fleming désire que la petite Meg et Robin, que je regarde comme mes propres enfants, nous accompagnent, et que lui-même sera aussi sur le même vaisseau, ce n'est pas moi qui dirai non. Je m'entends assez bien au blanchissage et au repassage, et à la couture, et à tenir une petite boutique, ou à n'importe quoi qui puisse se présenter ; et j'ai bien encore assez de santé pour travailler pendant une dizaine d'années. Alors Meg sera devenue une robuste jeune fille ; sans parler de Pâquerette qui, déjà maintenant, est en âge de gagner sa vie. Je ne puis pas dire que j'aime

la mer, c'est bien tout le contraire ; cependant je puis la supporter, et M. Fleming sera là pour voir si le vaisseau va bien, et s'il ne se perd pas. Je serai donc prête pour le jour où le vaisseau partira.

Ils furent tous prêts au moment voulu, ainsi que madame Lafleur l'avait promis ; car il n'y avait pas tant de préparatifs à faire. La robe rouge de Meg fut retirée du mont-de-piété, avec tous les autres objets, et madame Lafleur se rendit dans son village natal, pour le voir une dernière fois. Mais Pâquerette, craignant de s'y montrer, n'accompagna pas sa mère ; par contre elle alla avec Meg et Robin jeter un coup d'œil d'adieu au parc de Temple-Gardens. C'était la première fois qu'elle sortait depuis qu'elle était rentrée chez madame Lafleur, et elle était honteuse et alarmée toutes les fois que quelqu'un jetait un regard sur elle. Lorsqu'ils se trouvèrent près de la rivière au courant perfide, Pâquerette frissonna, et elle fut prise d'un tremblement qui l'obligea de se retirer en arrière, et de s'asseoir sur un banc. Elle était contente, dit-elle, de rentrer à la maison, et elle ne voulut plus mettre les pieds dehors jusqu'au moment où M. Georges les conduisit tous aux Docks, avec les quelques malles qui contenaient leurs biens terrestres.

Le docteur Christie et sa femme se trouvèrent sur le vaisseau pour les voir partir, et ils embrassèrent tendrement Meg en lui disant adieu. Quand le dernier moment fut là, M. Georges prit la petite main de Meg dans l'une des siennes, et posant l'autre sur la tête de la petite fille :

— Jeune femme, lui dit-il, répète-nous ce verset

dans lequel tu as toujours eu foi, et qui t'a dirigée dans toutes tes actions.

—Celui sur lequel maman et moi nous avons entendu prêcher dans la rue ? demanda-t-elle.

M. Georges fit un signe affirmatif.

— Ce verset est tout-à-fait vrai, dit la petite Meg, d'un ton de confiance parfaite, car il est dans la Bible ; et c'est Jésus qui l'a prononcé. En outre, Dieu a fait tout ce que je lui ai demandé : « Si donc, vous qui êtes méchants, savez bien donner à vos enfants des choses bonnes, combien plus votre Père qui est aux cieux, donnera-t-il des choses bonnes à ceux qui lui demandent » (Matth. VII, 12).



Eclaircissement de passages de la Bible.

Un chrétien écossais, qui a longtemps séjourné au sud de l'Afrique, a publié un volume, pour montrer, dans divers faits qu'il y a observés, des explications de certains passages. Nous en citerons un exemple.

« Terre salée et inhabitable. »

Il s'agit de celui qui se confie en l'homme, qui fait de la chair son bras, et dont le cœur se retire de l'Éternel. Il est maudit — car il sera comme la bruyère en une lande, et il ne s'apercevra point quand le bien sera venu ; mais il demeurera au désert, en des lieux secs, en UNE TERRE SALÉE ET INHABITABLE » (Jérém. XVII, 6).

Plusieurs contrées de l'Afrique du sud peuvent bien être appelées terres salées, car elles sont imprégnées

de sel ou de salpêtre, et par conséquent elles ne sont point propres à la culture et ne produisent ni herbe, ni aucune nourriture pour les hommes ou pour les animaux. Ce qu'il y a de pire, c'est que l'eau qui les traverse est salée comme celle de la mer.

Il paraît qu'une grande partie du désert que les Israélites ont traversé, entre l'Égypte et le pays de Canaan, était une terre salée, ce qui dut nécessairement donner lieu au miracle que Dieu fit, en procurant à son peuple abondance d'eau pure par le moyen de Moïse. Remarquons la sagesse de Dieu qui voulut que cette eau sortit d'un rocher plutôt que de la terre, parce que celle-ci étant mélangée de sel, il aurait fallu un second miracle pour purifier l'eau. Il est dit, dans Jérémie, qu'une terre salée est inhabitable ; comment, en effet, pourrait-elle être habitée, puisque toute végétation y est impossible. Des buissons qui, dans un bon terrain, viennent à la hauteur de cinq ou six pieds et sont couverts, en leur saison, de belles feuilles vertes et de fleurs, ne peuvent, dans une terre salée, atteindre que la hauteur de douze à dix-huit pouces, et sans une seule feuille. Aussi les hommes et les animaux de toute espèce se hâtent de s'en éloigner, car ils ne pourraient y vivre.

Nous trouvons un rapport entre la stérilité de ces contrées imprégnées de sel et les terribles jugements dénoncés contre le riche pays de Canaan, dans le cas où les Hébreux, à qui Dieu l'avait donné, abandonneraient l'Éternel et son alliance, comme nous le voyons dans Deut. XXIX, 23.

« Toute la terre de ce pays-là ne sera que soufre, que sel et qu'embrasement ; elle ne sera point semée,

elle ne produira rien, et aucune herbe n'y croîtra. » La plupart des voyageurs modernes, qui ont parcouru la Terre Sainte, ont éprouvé une grande surprise à la vue de son extrême stérilité ; quelques-uns même ont émis des doutes sur la possibilité du fait, attesté par les Écritures, que ce pays suffisait jadis à l'entretien de l'immense population qu'il contenait. Ce qui donne lieu à ces doutes n'est qu'une confirmation du témoignage de l'Écriture, car nous savons que les Juifs ont abandonné les commandements de leur Dieu, et qu'ils ont trempé leurs mains dans le sang de Jésus-Christ. C'est pourquoi Dieu, qui est fidèle, a exécuté ses menaces, en changeant en une terre sauvage et inculte cette contrée qui, alors que les voies d'Israël étaient agréables au Seigneur, paraît avoir été le pays le plus délicieux et le plus fertile qu'il y eût sous le soleil. Dieu l'a dépeint lui-même en ces quelques mots qui ont une grande signification ; il l'appelle *un pays ruisselant de lait et de miel* (Lévit. XX, 24). *Ruisselant de lait*, cela prouve que le sol était riche, produisant des pâturages nourrissants ; or les Hébreux étaient un peuple de bergers. *Abondant en miel*, cela prouve la beauté du pays, car il ne pouvait découler de miel, qu'autant qu'il abondait en fleurs. Les mêmes latitudes, au midi de l'équateur, ont aussi des fleurs en abondance et par conséquent beaucoup de miel.





Une précieuse promesse.

Quoique vous n'ayez pas, comme moi, des cheveux gris, cher lecteur ! cependant vous pouvez bien avoir fait la remarque, que plusieurs des agréments de cette vie sont particuliers à certaines saisons ou à certaines circonstances seulement : il y en a pour l'été, il y en a pour l'hiver ; il y en a pour le jour, il y en a pour la nuit ; les uns accompagnent la santé ; d'autres, la maladie : mais les précieuses promesses et déclarations

du Livre de Dieu semblent faites pour tous les temps et pour toutes les situations dans lesquelles nous pouvons nous trouver.

Prenons-en une seule comme exemple : « Il reste donc un repos pour le peuple de Dieu, » (Hébr. IV, 9). Quelle parole bénie pour l'âme qui a soif de la justice ! Quelle ravissante perspective pour le pèlerin fatigué, accablé par les peines du voyage et prêt à défaillir ! Quel port délicieux pour le marin chrétien balloté par la tempête ! Quel bâton pour soutenir celui dont les genoux sont affaiblis ! Quel ferme rocher pour les pas de tous ! Quel doux encouragement pour l'âme abattue, que d'être assurée que, malgré toutes ses craintes et tous ses mécomptes, « il reste un repos pour le peuple de Dieu ! »

Cher lecteur, faites-vous partie de ce peuple ? En avez-vous la marque sur le front ? les arrhes dans le cœur ? le témoignage dans l'esprit ? Si oui, réjouissez-vous donc avec allégresse. Vous pouvez avoir été maltraité, et vous pouvez l'être encore. Vous pouvez être las des peines, des luttes, des travaux du désert, et peut-être le serez-vous plus longtemps encore ; mais qu'importe ? La main de l'Éternel a gravé cette déclaration : « Il reste donc un repos pour le peuple de Dieu ; » et ce repos sera certainement votre repos !

C'est là une portion et une promesse, précieuse à la fois au commencement et à la fin de l'année. Elle est bonne pour le printemps, pour l'été, aussi bien que pour l'automne et l'hiver. C'est un élixir de vie, qui vous préservera de mal dans tous les climats, et qui peut être pris le soir ou le matin avec le même avantage : oui, ce peut être pour vous un cordial restaurant

à chaque heure du jour, à chaque minute de l'heure. Quoiqu'il advienne, richesses ou pauvreté, santé ou maladie, joie ou douleur, vie ou mort, la promesse demeure toujours la même : « IL RESTE DONC UN REPOS POUR LE PEUPLE DE DIEU. »

Cher lecteur, cette promesse n'est-elle pas encore votre portion ? Oh ! cherchez alors la source de ce parfait repos ; vous la trouverez en Christ, si, dès maintenant, vous allez à Lui tel que vous êtes ; si, dès aujourd'hui, vous répondez à cet appel qu'Il vous adresse dans sa grâce et dans son amour : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos. » (Matt. XI, 28.)

Dieu nous l'a dit dans sa Parole,
Et cet espoir soutient nos pas,
Il nous relève, nous console,
Quand du chemin nous sommes las.
Elle est près notre délivrance,
Bientôt plus de pleurs, plus de maux,
Levons la tête en assurance :
Chrétiens ! il nous reste un repos.

Troubles, ennuis, peines croissantes,
Train de guerre continuel,
Pleurs amers, luttés incessantes,
Lot du fidèle sous le ciel !
A votre lugubre cortège
Succéderont des jours plus beaux ;
C'est là notre grand privilège....
Chrétiens ! il nous reste un repos.

Ayant cette douce espérance
 En nos cœurs pour les soutenir,
 Attendons avec patience
 Jésus qui bientôt va venir.
 Participants de sa victoire,
 Avec Lui dans les cieux nouveaux,
 Alors, revêtus de sa gloire,
 Nous jouirons de son repos.

CH.-F. R.



Soumission.

Je me souviens d'avoir entendu parler d'un grand amateur de livres, qui eut un jour sa bibliothèque entièrement consumée. Quand ses amis lui exprimèrent combien ils étaient surpris de le voir supporter sa perte avec tant de calme, il répondit : « Je n'aurais tiré qu'un bien mince profit de mes livres, s'ils ne m'avaient pas appris à en supporter la perte. »

Je me rappelle avoir entendu parler d'un autre homme qui avait tout lieu d'attendre que son frère mourant lui laisserait une fortune considérable. « Votre frère est mort, lui dit l'exécuteur testamentaire, mais il ne vous a pas légué un liard de ses biens. » — La réponse fut : « Si Dieu n'avait pas connu qu'il valait mieux pour moi que je n'eusse pas cette fortune, je l'aurais héritée jusqu'au dernier sou. Elle m'aurait procuré bien des jouissances sur la terre, mais elle

m'aurait sûrement entravé dans ma route vers le ciel. Je rends donc grâce à mon Père céleste de ce qu'Il m'a débarrassé de ce fardeau. »

J'ai lu aussi l'histoire d'un troisième qui, quand on vint lui annoncer que ses ennemis avaient enlevé ses bœufs, ses ânesses et ses chameaux ; que le feu était tombé des cieux et avait embrasé ses brebis ; que ses serviteurs avaient été passés au fil de l'épée, et qu'un grand vent, ayant soufflé contre une maison, elle s'était écroulée sur la tête de ses enfants, et les avait tués, répondit : « L'Eternel l'avait donné, l'Eternel l'a ôté ; le nom de l'Eternel soit béni ! »

Maintenant à quoi nous sert-il d'entendre parler de semblables exemples de soumission à la volonté de Dieu, s'ils nous laissent tout aussi impatients dans nos épreuves, tout aussi prompts qu'auparavant à murmurer dans nos déceptions et nos pertes ? Ces choses devraient être pour nous comme une médecine à nos esprits, de l'huile à nos jointures et de la moëlle à nos os. Oh ! puissions-nous tirer instruction de l'exemple de quelques-uns de nos devanciers, qui ont supporté l'affliction sans murmures, accepté avec joie l'enlèvement de leurs biens, enduré avec douceur et patience les plus amères persécutions, même jusqu'à la mort, et estimé toutes choses comme une perte, en comparaison de l'excellence de la connaissance de Jésus-Christ !

Toi donc, mon âme, au fort de la souffrance,
Attends de Dieu la grâce et le secours ;
Espère en lui contre toute espérance :
Son bras puissant t'affermira toujours.



Les oiseaux de l'Orient.*Gen. XL, 16, 17.*

La timidité des oiseaux de nos contrées a, sans doute, porté bien des personnes à considérer l'incident rapporté dans cette vision comme tout à fait improbable. Mais l'extrait suivant décrit des scènes qui, au fond, ne sont que la répétition du songe de l'Égyptien.

« Dans les Indes, la généralité des animaux sont beaucoup plus apprivoisés que chez vous. Les faucons viennent se percher même sur nos portes, les moineaux accourent en troupes sous nos vérandahs, leurs petits becs ouverts, et se secouant avec vivacité, et les corneilles tâchent d'attraper le pain des mains des enfants. Les cuisiniers, lorsqu'ils portent des vivres sur leur tête, tiennent la corbeille d'une main, et de l'autre ils agitent en l'air un bâton pour éloigner les faucons et les corneilles. Une fois, un de nos pourvoyeurs avait oublié son bâton ; et, tandis qu'il revenait à la caserne, un énorme faucon saisit avec ses serres et fit tomber à terre le dîner de douze hommes.



Notre temps passe, et notre enfance
 S'écoule et fuit sans s'arrêter ;
 Et chaque jour notre existence
 Semble plus vite se hâter.
 A peine on voit le printemps naître,
 Que de l'été suivent les jours,
 Puis vient l'automne, et, comme un maître,
 L'hiver en termine le cours.

Appel de Jésus.

Celui qui croit au Fils a la vie éternelle,
Dit le Seigneur Jésus au malheureux pécheur.
Voilà la vérité qui réjouit son cœur !
Oui, voilà l'Évangile, ou la Bonne Nouvelle.

Au céleste banquet le Seigneur vous convie.
Il vous invite tous ; écoutez avec foi :
« Je suis, moi, le chemin, la vérité, la vie ;
• Et nul ne peut venir au Père que par moi. »

Ses bras vous sont ouverts ; sa bouche vous appelle ;
Il ne repousse point celui qui vient à Lui.
A cet Ami céleste allez dès aujourd'hui !
Il a seul les discours de la vie éternelle.

Mais aussi, par la foi, si Christ nous justifie,
Hors de Lui pour votre âme il n'est aucun appui :
Celui qui ne croit pas ne verra point la vie,
La colère de Dieu demeure encore sur lui.

Eh bien ! mes chers enfants, si votre cœur éprouve
Le besoin du bonheur, le désir de la paix,
Oh ! cherchez l'Éternel, dans le temps qu'il se trouve !
Invoquez le Seigneur, dans le temps qu'il est près.

CH.-F. R.

Les jours de nos années reviennent à soixante et dix ans, et s'il y en a de vigoureux à quatre-vingts ans ; même le plus beau de ces jours n'est que travail et tourment ; et il s'en va bientôt et nous nous envolons.

(Psaume XC, 10.)

TABLE DES MATIÈRES



	Pages.
Le jour des nocés	9
La petite Jeanne	16
La petite Meg et ses enfants	21, 34, 63, 90, 109, 157 183, 207, 226, 248, 273
La première et la dernière communion de Yeddie	43
Noms, titres et caractères du Fils de Dieu	47, 70, 117 140, 164
Dick, le petit ramoneur	49
Extrait d'une correspondance.	69
Une trombe sur la mer.	73
Bergers et brebis	85
La joyeuse surprise.	97
Le feu-follet	121
Le bouclier et la récompense d'Abram	133
La prière d'une petite fille.	138
Celui qui regarde d'en haut	144
Le semeur	148
Le rocher dans le désert	166
Apprenez pendant que vous le pouvez	167
Sauvé par grâce.	181
Conversion, combats et délogement d'un jeune ami	189
Le bateau de sauvetage, ou le salut rejeté	193
Marie	204
La jeune esclave rachetée	217
Lettre de J.-A. R. aux lecteurs de la Bonne Nouvelle	265
Une histoire remarquable	267

	pages.
Eclaircissement de passages de la Bible.	275
Une précieuse promesse	278
Soumission	281
Les oiseaux de l'Orient.	283

ETUDES BIBLIQUES.

Le prophète Esaïe (II)	1
Le prophète Michée.	25
Le prophète Joël.	54
Le prophète Nabum.	77
Le roi Josias	101
Le prophète Sophonie	128
Le prophète Habacuc	149
Jéhoachaz et Jéhojakim, rois de Juda	173
Jéhojakin ou Jéconias, roi de Juda	199
Sédécias, vingtième et dernier roi de Juda.	222
Destruction de Jérusalem. Captivité de Babylone	242

POÉSIES.

Dieu est amour	72
Appel à tous les pécheurs	144
Le loup et l'agneau	156
Le jeu.	171
L'hiver	241
Appel de Jésus	284

